ISSN 2558-2178

Extraits des Annales de 2016 à 2019

ASSOCIATION

SOUVENIR de CHATEAUBRIAND

AMITIÉS CULTURELLES

L'association SC – AC, fondée en 1963 sous le nom d'Amitiés Culturelles de la Région malouine, est une association de caractère culturel. Elle s'intéresse à la Littérature, à l'Art, à l'Histoire et au domaine scientifique. Elle perpétue annuellement, à Saint-Malo, le souvenir de Chateaubriand, dont elle a pris le nom en 1992, par une journée spéciale, le plus souvent le 4 juillet, au cours de laquelle une cérémonie a lieu au Grand-Bé.

Elle permet à ses membres d'enrichir et d'échanger leurs connaissances au moyen de conférences mensuelles, (généralement le 4ème lundi du mois), d'excursions, de visites de musées, de monuments, etc…
Un repas amical les réunit une fois par an.

Régulièrement, pour annoncer les activités projetées, une circulaire est envoyée à chaque adhérent.

Conférences de 2016 à 2019 :

-4 Juillet 2019 : *« Chateaubriand et le paysage »* Sébastien Baudoin (page 19)

-28 Sept 2019 : *« De Chateaubriand à Sartre, les arbres des écrivains »* Michel Désir (p.29)

-23 Nov.2019 : *« Le portrait de Chateaubriand par Girodet »* Philippe Petout (p.46)

-12 Mai 2018 : *« La jeunesse bretonne de Chateaubriand »* R. Mazurié des Garennes (p.55)

-6 Février 2017 : *« Victor Hugo et Chateaubriand, de géniales rencontres. »* M. Désir (p.52)

- 4 juillet 2017 : *« Chateaubriand, d'hier à aujourd'hui »* Yannik Pelletier ((p.74)

-23 Sept. 2017 : *« Cynthie, élégie de Chateaubriand sur le passé gréco-romain »* Albert Foulon (p.75)

-4 Avril 2016 : *« Armand de Chateaubriand, ''L'ami des vagues'' »* Michel Désir (p.88)

-4 juillet 2016 : *« Affinités corses et bretonnes dans l'entourage proche de Chateaubriand »* Henry Zipper de Fabiani (p.99)

-24 Oct. 2016 :*« Chateaubriand et les moulins »* Alfred Jamaux (p.114)

Études complémentaires :

- *« Céleste »* par Théotiste Jamaux (p.3)
- *« En Pays de Matignon, de Charles-Maurice Grimaldi de Monaco à François-René de Chateaubriand »* par Michel Désir (p.14)
- *« Une ''Baie Chateaubriand'' en Nouvelle-Calédonie »* par Yves-Malo Ploton (p.18)
- *« Complainte sur la captivité de François 1er »* François René de Chateaubriand (p72)
- *« Au manoir des Touches »* Annie Chuberre (p.110)
- *« Stèle de Chateaubriand à Genève »* Annie Chuberre (p.113)

« Céleste »

Par Théotiste Jamaux

Céleste Buisson de la Vigne. Qui était-elle ?

Victor Hugo qui ne l'aimait pas a dit qu'elle « n'était autre chose que la fille d'un armateur de Saint-Malo ». On s'étonne d'un tel mépris pour les « Messieurs de Saint-Malo », mais d'autre part ce n'est pas tout à fait vrai.

M. Paul Philippe, ancien proviseur du lycée technique de Saint-Malo, lycée Maupertuis, a publié une excellente étude, très bien documentée, dans les *Annales* de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Saint-Malo, en 1982, sous le titre « La parenté malouine et lorientaise de la vicomtesse de Chateaubriand ».

Céleste est née à Lorient le 6 février 1774. Elle était la fille d'Alexis-Jacques de la Vigne Buisson et de Céleste Rapion de la Placellière. Lors de la suppression de la C^{ie} des Indes, en 1769, Alexis était seulement 2ème lieutenant et son frère François André 2ème enseigne ; il va toucher une pension de 200 l. Ce n'était pas une carrière brillante mais il n'a encore que 30 ans et il continue à naviguer. Il est mort le 20 janvier 1780, âgé d'environ 40 ans. Le décès était probablement dû à une épidémie de petite vérole qui sévissait dans le port de Lorient. Quant à la mère de Céleste, elle est décédée avant son mari mais on n'en connaît pas la date exacte, faute d'avoir trouvé l'acte de décès ; son 5ème et dernier enfant était né en 1777.

Céleste et sa sœur Anne sont donc orphelines en 1780. Anne a un peu plus de 8 ans et Céleste est âgée de 6 ans. Elles sont recueillies par leur grand-père, Jacques-Pierre-Guillaune de la Vigne Buisson qui vit à Saint-Malo, rue de Dinan.

Né le 15 janvier 1713, Jacques-Pierre-Guillaume passe son enfance à Pondichéry ; il rentre à Saint-Malo avec sa famille qui était d'origine malouine. Son père, Pierre-Guillaume, avait été corsaire puis armateur et, devenu riche, avait fait construire le bel immeuble de la rue de Dinan (rue de Coëtquen à l'époque) lors du 2ème accroissement, immeuble comprenant 3 étages et 5 appartements. Pierre-Guillaume avait épousé en 2ème mariage Jeanne Duhamel, donc arrière-grand-mère de Céleste.

Revenons à Jacques-Pierre-Guillaume, le grand-père : il commence à naviguer très jeune ; à 20 ans, son père le fait engager comme surnuméraire sur les vaisseaux de la C^{ie} des Indes. À 21 ans il est second enseigne : c'est à cette époque, en 1736, qu'il se marie ; en 1740, à 27 ans, il est second lieutenant ; il est promu 1er lieutenant en 1743 et devient capitaine en 1747. En 1757, quand les Anglais s'emparent de Chandernagor, Jacques-Pierre-Guillaume se distingue dans le combat à la tête de son équipage et en récompense il reçut la croix de Saint-Louis.

Rentré à Lorient, il est capitaine du port en 1761 puis, en 1764, « directeur des armements et commandant en chef du port de Lorient ». C'est ainsi qu'il peut faire entrer dans la compagnie ses deux fils ainsi qu'un cousin, un neveu et autres parents. En 1770, c'est lui qui est chargé de la liquidation des biens de la C^{ie} des Indes et il reçoit une pension confortable de 6.000 livres. En 1776, en récompense de ses services, il obtient des lettres d'anoblissement.

C'est en 1779 qu'il revint habiter à Saint-Malo où il avait hérité de son père le bel immeuble qui fait le coin entre la rue de Dinan et la rue d'Orléans. Il avait aussi quelques propriétés, dont le manoir des

Chênes, héritées de sa mère Jeanne Duhamel[1] ; il s'installa rue de Dinan, dans l'appartement du 2ème étage, le plus beau, sur les remparts. C'est là que Céleste vécut à partir de l'âge de 6 ans.

La grand-mère de Céleste était Marie-Anne Thérèse Bécard qui appartenait à une riche famille d'armateurs malouins ; elle était la fille de Denis Bécart et Jeanne Bossinot. Celle-ci avait un frère, Denis Bossinot, qui épousa Guillemette Bécard, lesquels eurent deux fils, Michel Bossinot, sieur de Vauvert, né en 1724, et Denis Bossinot, sieur de Pomphily, né en 1725. Michel et Denis Bossinot, dont nous reparlerons, étaient donc les cousins germains de la grand-mère paternelle de Céleste. Ils firent de belles carrières de marins au service du roi et de la Cie des Indes. Denis Bossinot reçut aussi la croix de Saint-Louis, comme le grand-père de Céleste.

Céleste avait aussi quelques ancêtres lorientais, également assez prestigieux, en particulier Étienne Pérault qui fut directeur de la Cie des Indes de 1723 à 1726 et 1er maire de Lorient de 1738 à 1762 ; il épousa à Saint-Énogat demoiselle Jeanne Pépin (nièce de Bertrand-François Mahé de la Bourdonnais).

Par le mariage de leur fille Jeanne-Céleste avec Thomas Rapion de la Placellière en 1749, Étienne Pérault était arrière-grand-père de Céleste Buisson de la Vigne du côté maternel. Remarquons que c'est de son ascendance lorientaise que Céleste tenait son gracieux prénom.

La Révolution éprouva très durement Céleste

Céleste n'avait que 15 ans en 1789. Une période difficile allait bientôt commencer pour elle. Essentiellement à cause de son mariage avec François-René de Chateaubriand. Celui-ci avait remarqué cette jeune fille dont il dresse un portrait flatteur :

« Elle avait dix-sept ans lorsque, à mon retour d'Amérique, j'arrivai à Saint-Malo. Elle était blanche, délicate, mince et fort jolie ; elle laissait pendre, comme un enfant, de beaux cheveux blonds naturellement bouclés. On estimait sa fortune de cinq à six cent mille francs.

Monsieur et Madame de Chateaubriand

« Mes sœurs se mirent en tête de me faire épouser mademoiselle de Lavigne, qui s'était fort attachée à Lucile. [….] À peine avais-je aperçu trois ou quatre fois mademoiselle de Lavigne ; je la reconnaissais de loin sur le Sillon à sa pelisse rose, sa robe blanche et sa chevelure blonde enflée du vent, lorsque sur la grève je me livrais aux caresses de ma vieille maîtresse, la mer[2]. »

Mariage arrangé donc, pour la dot, puisque les revenus sur lesquels François-René aurait pu compter, les droits féodaux, bénéfices ecclésiastiques comme affilié à l'ordre de Malte, avaient été supprimés par la Révolution. « Lucile [….] voyait dans ce mariage l'indépendance de ma fortune : « faites donc ! » dis-je ». À cette époque, beaucoup de mariages étaient arrangés par les familles. Peut-être Céleste a-t-elle été flattée d'épouser un jeune aristocrate. Mais ce mariage donna lieu à des péripéties bien désagréables pour la jeune Céleste.

« Le consentement de l'aïeul, de l'oncle paternel et des principaux parents fut facilement obtenu : restait à conquérir un oncle maternel, M. de Vauvert, grand démocrate ; or, il s'opposa au mariage de sa nièce avec un aristocrate comme moi […] ».

[1] Jeanne Duhamel décédée en 1719 était fille de Julien Duhamel, sieur des Chesnes, marié à Saint-Malo en 1690 à Jacquette Girard et petite-fille de Bertrand Duhamel, marié à Saint-Malo en 1644 à Jeanne Pestel.
[2] M.O.-T. Livre 9, chap. I, éd. La Pléiade, p. 287

On reconnaît Michel Bossinot, cousin germain de la grand-mère paternelle Marie-Anne Bécard. On peut s'étonner qu'avec un degré de parenté aussi éloigné il puisse avoir une telle influence. Certains ont prétendu qu'il était tuteur de Céleste, mais je ne connais aucun document permettant de l'affirmer.

« On crut pouvoir passer outre, mais ma pieuse mère exigea que le mariage religieux fût fait par un prêtre non assermenté, ce qui ne pouvait avoir lieu qu'en secret […].

Ce mariage a pu être célébré chez Madame de Chateaubriand, rue des Grands degrés, ou au manoir des Chênes, propriété du grand-père Buisson ; il a été enregistré devant notaire, sous seing privé, et on trouve le texte de l'enregistrement aux Archives départementales[3]. On y apprend que le 21 février 1792 le prêtre Buard a administré la bénédiction nuptiale :
« à Htes personnes François Auguste René de Chateaubriand fils de feu René Auguste et d'Appoline de Bédée et Hte fille Céleste Buisson de la Vigne fille d'Alexis Buisson décédé et de dame Céleste Placelière décédée en présence des cy après qui ont signé : Frostin, Gilbert, Davy, Julien Mousset, De Chateaubriand de Marigny, Cécile de Chateaubriand, Chauvines ».

On ignore qui est cet abbé Buard ; l'index des noms propres de l'édition de La Pléiade ne le mentionne pas ; ce pourrait être une relation de famille de Mme de Chateaubriand puisque des fermiers de la Bouëtardais avaient eu un fils prêtre ; or, les prêtres réfractaires ont gardé une certaine liberté jusqu'à la déclaration de guerre à l'Autriche le 20 avril 1792. Quant aux autres signataires, c'étaient des prêtres ayant eu plus ou moins d'activités à la paroisse de Saint-Ideuc,

« M. de Vauvert le sut, et lâcha contre nous la magistrature, sous prétexte de rapt, de violation de la loi, et arguant de la prétendue enfance dans laquelle le grand-père, M. de Lavigne, était tombé ».

En conséquence Céleste fut enfermée au couvent de la Victoire à Saint-Malo, en attendant la décision de justice. Lucile voulut l'accompagner. Ce fut certainement un épisode difficile à vivre, même s'il ne dura pas très longtemps. En effet :

« La cause fut plaidée, et le tribunal jugea l'union valide au civil. Les parents des deux familles étant d'accord, M. de Vauvert se désista de la poursuite. Le curé constitutionnel, largement payé, ne réclama plus contre la première bénédiction nuptiale, et madame de Chateaubriand sortit du couvent […] ».

Après que le grand-père eut signé, le 8 mars, l'acte d'annihilation de sa plainte, il y eut un contrat de mariage du 17 mars 1792 devant le notaire Leroy, notaire à Saint-Malo[4]. Outre son aïeul, Céleste est :

« assistée de François André Buisson son oncle, Michel Guillaume Thomas Bossinot, Denis Bossinot, Robert-Servan Pottier de la Houssaye et de Robert-Yves Bernard du Haut-Cilly, parents nominateurs de la mineure nommés à cet effet par le décret de mariage, ci présents et demeurant séparément en cette ville ».

Ce contrat visait essentiellement à protéger Céleste ; en 19 paragraphes et 7 pages d'une écriture fine, il semble avoir pensé à tout ; on n'y trouve rien qui permette de dire que les Bossinot aient prévu de servir leurs intérêts personnels comme plusieurs auteurs l'ont répété. D'autant plus que Denis Bossinot n'aurait pas eu le temps d'en profiter puisqu'il est décédé le 20 brumaire an 3 (10 novembre 1794).

Le mariage religieux est du 19 mars 1792 :

« […] dans l'église paroissiale ce jour 19 mars 1792 en conséquence d'une bannie faite au prône de notre messe paroissiale sans opposition et de la dispense du tems prohibé et de deux bans. La présente cérémonie faite en vertu de deux décrets émanés de la justice de paix de cette ville attendu la minorité des parties contractantes et en présence de François André Buisson, de Jean François

[3] ADIV, 3Q 34/3, Saint-Malo, Actes des notaires sous seings privés
[4] On trouve le texte aux ADIV

Leroi, Michel Guillaume Thomas Bossinot et de Charles Malapert qui ont attesté le domicile et la liberté des parties. Et ont signé avec les époux : Céleste Buisson, François de Chateaubriand, François André Buisson, M. Bossinot, Malapert fils, Duhamel curé, Leroy ».

Les jeunes époux vécurent peut-être quelque temps aux Chênes puis ils allèrent à Paris ; François-René fréquentait la belle-famille de son frère aîné, Jean-Baptiste, dont M. de Malesherbes, grand-père de sa belle-sœur, et il se décida peu à peu à émigrer en même temps que son frère. Ils passèrent le 14 juillet en famille, « dans les jardins de Tivoli, dit-il, avec la famille de Rosambo, mes sœurs et ma femme » et le 15 juillet ce fut le départ pour une séparation qui allait durer de longues années.

Ce mariage a attiré beaucoup d'ennuis à Céleste au cours de la Révolution. Le grand-père est décédé le 5 novembre 1793. Céleste était allée avant cette date rejoindre ses belles-sœurs à Fougères. On trouve dans les actes de la Justice de paix de Fougères que le 17 octobre 1793 les scellés ont été apposés au domicile de Lucile de Chateaubriand et Lavigne de Chateaubriand, épouse de François de Chateaubriand émigré. Les meubles et effets sont à la garde des demoiselles de Québriac, Anne-Marie Sophie et Céleste, les filles de Bénigne.

C'est alors qu'elles furent arrêtées et conduites dans une tour du château de Fougères, avant d'être conduites à Rennes où elles furent enfermées d'abord dans la tour Le Bat, et un peu plus tard à la maison du Bon Pasteur.

C'est qu'en effet, la loi des suspects du 17 septembre 1793 était particulièrement sévère :

« Sont réputés gens suspects : […] Ceux des ci-devant nobles, ensemble les maris, femmes, pères, mères, fils ou filles, frères ou sœurs, et agents d'émigrés qui n'ont pas constamment manifesté leur attachement à la révolution ».

Mais si Céleste n'avait pas épousé François-René de Chateaubriand elle aurait peut-être eu des ennuis analogues, car sa sœur, Anne Buisson de la Vigne avait émigré avec son mari Hervé du Plessis-Parscau. À moins que, peut-être la protection des cousins Bossinot, grands démocrates comme on sait, eût pu suffire.

Aux Archives de Saint-Malo, le dénombrement de la population de 1795 indique que : rue des Grands Degrés, n° 479, 1er cours, Apoline Bédée, 67 ans, résidant à St-Malo depuis 36 mois ; Céleste Buisson, 18 [???] ans, depuis 5 mois ; Lucile Chateaubriand, 24 ans, native ; Angélique Neveu, 20 ans, domestique.

Où se trouvait Céleste 5 mois auparavant ? Faisons encore appel aux M.O.-T. Pendant que Chateaubriand est émigré il a appris par les journaux l'exécution de son frère et de sa belle-famille, puis :

« Mon oncle de Bédée me manda les persécutions éprouvées par le reste de mes parents. Ma vieille et incomparable mère avait été jetée dans une charrette avec d'autres victimes, et conduite du fond de la Bretagne dans les geôles de Paris […]. Ma femme et ma sœur Lucile, dans les cachots de Rennes, attendaient leur sentence […] : on accusait leur innocence du crime de mon émigration. […] Le 9 thermidor sauva les jours de ma mère ; mais elle fut oubliée à la Conciergerie. Le commissaire conventionnel la trouva [...]. Ma mère répondit qu'ayant perdu son fils, elle ne s'informait point de ce qui se passait […]. « Mais tu as peut-être d'autres enfants ? », répliqua le commissaire. Ma mère nomma ma femme et mes sœurs détenues à Rennes. L'ordre fut expédié de mettre celles-ci en liberté, et l'on contraignit ma mère de sortir ».

C'est en septembre 1794 qu'elles furent libérées, après 11 mois de détention. Céleste ne dut pas longtemps résider à Saint-Malo puisque Apolline de Bédée est hébergée à partir du 1er septembre

1797 au château de La Balue chez les demoiselles Gouyon de Ponthouraude où elle décèdera le 31 mai 1798[5].

Céleste s'occupe de ses affaires. Malgré sa minorité. Elle n'a que 20 ans quand elle sort de prison. Mais il a fallu que les oncles décident pour elle à la mort du grand-père.

Le 12 fructidor an III (29 août 1795), la succession d'une tante Buisson, morte à Saint-Malo sans enfants, concerne entre autres

« La citoyenne Céleste Buisson, épouse séparée de biens du Citoyen Chateaubriand par acte du 2 nivôse dernier (22-12-1794) au rapport de Mabille et Baron notaires à Fougères ».

Nous aurions bien voulu voir cet acte qui doit se trouver aux ADIV, mais le classement des archives notariales n'était pas terminé la dernière fois que nous y sommes allés. C'est donc après sa sortie de prison, étant retournée à Fougères, qu'elle a fait cette démarche, pour se protéger certainement. Combien de temps a duré cette séparation de biens ?

Le 30 fructidor an IV (16-09-1796) les héritiers de Jacques Buisson de la Vigne demandent le lief des scellés. Ces héritiers sont un fils vivant et les deux filles d'un fils décédé. Les biens sont sous séquestre depuis presque 3 ans parce que Anne Buisson de la Vigne épouse de Hervé de Parscau est émigrée.

Céleste Buisson de la Vigne possédait de par son héritage des biens équivalents à ceux de sa sœur Mme de Parscau. Or nous avons trouvé un document aux ADIV relatif à la vente de ces biens en tant que biens nationaux.

8 vendémiaire an V (29-09-1796), Jean Le Roy acquéreur, Portion de biens situés à Saint-Servan provenant de l'émigration de Anne Buisson femme Parscau : ..11.022 fr. Avec quelques autres biens immobiliers, dont le quart de la métairie des Chênes et le quart d'une maison située à Port-Malo, nous arrivons ainsi à un total de : 20.432, francs.

Les 19, 20 et 21 vendémiaire an V (10, 11 et 12 octobre 1796) un inventaire est dressé de tous les meubles et effets qui se trouvent dans la maison de Saint-Malo, demeure rue de Dinan du sr feu C^{en} Buisson père : l'ensemble a été partagé en 2 lots égaux dont l'un tiré au sort par l'oncle. Le lot restant est partagé ensuite en présence de 2 membres de l'administration municipale. Le lot attribué à la République est estimé à 861 l.14 s ; mais, vendu par adjudication, il s'est élevé à une somme plus importante.

Le 23 vendémiaire au lieu des Chênes à Paramé, Françoise Lebreton, gardienne de la maison et des effets. Total : 1185 l.

Le 24 vendémiaire à la maison près de la porte de Dinan, examen des papiers :

- Ont été envoyés à Paris lors du scellé pour être mis sur le Grand livre de la dette publique[6] : 3 contrats sur le ci-devant clergé et 4 contrats sur les ci-devant États de Bretagne.

Enfin le partage Buisson fait l'objet d'un acte notarié le 27 vendémiaire an V (18-10-1796) : **«** Jean-Étienne Bouton, notaire à St-Malo, au réquisitoire de François André Buisson et Céleste Buisson, épouse et séparée de biens de François Chateaubriand, petite-fille.... ».

Six mois plus tard, le 3 germinal an V (23 mars 1797) Me Jean Étienne Bouton, notaire, procède à la vente publique de plusieurs meubles et effets appartenant à la citoyenne Céleste Buisson

[5] Alfred JAMAUX, *Glanes en « Mémoires » de François René de Chateaubriand*, éd. Danclau, Dinard 1998, pp. 88-100.

[6] Le Grand Livre de la dette publique existe déjà en 1793 comme l'indiquent plusieurs petits papiers adressés au notaire Mabille, notaire à Fougères ; 2 exemples : Procuration du 08-11-1793 consentie par Jean-François Fournier pour faire enregistrer sur le **Grand Livre de la dette publique** la créance du dit sr Fournier sur l'hôtel de Ville de Paris. Et : procuration du 16 décembre 1793, 26 frimaire an 2, par la municipalité de Fougères au Cen Favret pour faire enregistrer sur le **livre de la dette publique** une créance de l'Hôtel-Dieu.

Chateaubriand, devant la demeure que faisait en cette commune feu citoyen Jacques Pierre Buisson de la Vigne, à la suite de la publication qu'elle en a fait faire ; Céleste était présente et cette vente s'est montée à 804 l. 15 sols qui ont été touchés par la dite c^{enne} Buisson Chateaubriand.

Elle se trouve donc en possession d'un peu d'argent. Elle a pu résider un peu à Saint-Malo puisqu'un passeport daté de germinal an VII (01-04-1799) est accordé à Céleste Buisson, femme Chateaubriand, 24 ans, pour aller de Rennes à Saint-Malo pour y rester « quelques tems ». N'est-elle plus « séparée » ? Notons qu'elle a alors 25 ans, et non 24, elle est majeure, depuis peu.

Céleste ne réside plus à Saint-Malo en novembre 1799 lors du dénombrement de la population fait en brumaire an VIII (novembre 1799) : on y trouve que rue d'Asfeld, n° 710, les héritiers Bossinot sont propriétaires ; au n° 711 : les propriétaires sont les héritiers La Vigne Buisson représentés par la citoyenne Jeanne Samson qui demeure au 3ème étage de la dite maison ; c'est une parente.

Céleste demeure le plus souvent à Fougères.

En 1800, sous le Consulat, Chateaubriand décida de rentrer en France :

« Je n'y trouverais ni ma mère, ni mon frère, ni ma sœur Julie. Lucile existait encore, mais elle avait épousé M. de Caud, et ne portait plus mon nom ; ma jeune *veuve* ne me connaissait que par une union de quelques mois, par le malheur et une absence de huit années ».

Il arriva en mai 1800.

« Après mon arrivée en France, j'avais écrit à ma famille pour l'informer de mon retour. Madame la comtesse de Marigny, [...] me chercha la première [...] Madame de Chateaubriand vint à son tour : elle était charmante et remplie de toutes les qualités propres à me donner le bonheur que j'ai trouvé auprès d'elle, depuis que nous sommes réunis. »....

Céleste est rentrée à Fougères et Lucile vit avec elle.

Lucile « s'attacha ensuite à madame de Chateaubriand, ma femme ; elle prit sur elle un empire qui devint pénible, car Lucile était violente, impérieuse, déraisonnable, et madame de Chateaubriand, soumise à ses caprices, se cachait d'elle pour lui rendre les services qu'une amie plus riche rend à une amie susceptible et moins heureuse. **»**.

Pour être « plus riche », elle avait peut-être vendu une partie de ses biens. Pour le savoir il faudrait trouver des actes notariés, mais ce n'est pas évident. Elle doit avoir quelques rentes sous forme de fermages et loyers et les intérêts du Grand Livre de la dette publique où ont été envoyés lors des scellés à la mort du grand-père Buisson en novembre 1793 les contrats qui figurent dans le contrat de mariage pour une somme de 111.000 l. environ et qui avaient certainement perdu beaucoup de leur valeur. Chateaubriand se tient au courant de la vie de sa femme ; ils s'écrivent peut-être mais ils n'ont pas repris la vie commune. Il lui rendit visite en 1802 :

« Une contrefaçon du *Génie du Christianisme,* à Avignon, m'appela au mois d'octobre 1802 dans le midi de la France..... Je passai le long des murs de ce collège de Rennes qui vit les dernières années de mon enfance. Je ne pus rester que vingt-quatre heures auprès de ma femme et de mes sœurs et je regagnai Paris. ».

D'après Mme Pailleron il resta 6 jours à Fougères, mais il ne voulut pas que l'on parlât de cette visite à Mme de Beaumont. Il a déjà d'autres amitiés féminines. Céleste le sait-elle ?

Quand Chateaubriand rentre de Rome où il avait été nommé attaché d'ambassade près du cardinal Fesch, oncle de Napoléon Bonaparte, il est nommé ministre de France dans le Valais et il est enchanté. Il s'installa provisoirement à l'hôtel de France, rue de Beaune, où Madame de Chateaubriand vint le rejoindre pour se rendre avec lui dans le Valais ; c'était en février 1804. Désormais on n'a plus seulement les M.O.-T. comme source de documentation ; il y a le *Cahier rouge* et le *Cahier vert* de Céleste. C'était une nouvelle époque dans sa vie qui commençait : la vie commune.

La vie commune

Céleste a 30 ans. La vie commune avec son époux devait durer jusqu'en 1847, date à laquelle elle est décédée à l'âge de 73 ans, un an avant François-René.

Cela commence par une grave affaire politique : l'enlèvement en territoire étranger et l'exécution du duc d'Enghien : « Mon mari ne balança pas ; il envoya de suite sa démission à M. de Talleyrand, ministre des Relations Extérieures ». Ce geste qui déplut beaucoup à Bonaparte aurait pu avoir de graves conséquences pour Chateaubriand ; heureusement il avait assez de relations, à commencer par Élisa, pour apaiser sa colère.

Mais il y eut des conséquences financières. Il fallut rendre les 12.000 fr reçus pour frais d'établissement à Sion, et qui avaient été déjà employés en linge et en argenterie ; pour les rendre, dit Mme de Chateaubriand, nous fûmes obligés de prendre cette somme sur les fonds que nous avions encore sur l'État ; elle fut remise à qui de droit deux jours après la démission. Ces fonds sur l'État sont probablement ce qui restait sur le Grand Livre de la dette publique. Céleste n'était peut-être pas complètement ruinée.

Les divers aspects de leur vie commune

Céleste découvre donc brusquement que son mari est fortement engagé en politique, qu'il est capable de gestes forts aux conséquences financières parfois énormes. Et ce mari aime d'autres femmes.

Madame de Beaumont était allée rejoindre Chateaubriand à Rome. Elle était très malade et elle mourut à Rome dans ses bras. Alors qu'elle était à l'article de la mort, ayant reçu la communion et l'extrême-onction, le vendredi 4 novembre 1803 :

Mme de Beaumont « me parla pendant une demi-heure de mes affaires et de mes intentions avec la plus grande élévation d'esprit et l'amitié la plus touchante ; elle m'engagea surtout à vivre auprès de madame de Chateaubriand et de M. Joubert... ».

Il eut d'autres liaisons dont je ne vais citer que les plus célèbres. Et d'abord Delphine de Custine avec laquelle il avait des relations déjà avant la mort de Pauline. Céleste est fine, elle s'en rend bien compte. Puis il y eut Natalie de Noailles puis Cordélia de Castellane. À partir de 1817 Madame Récamier fut le grand amour, qui n'empêcha pas les autres relations qu'on n'en finirait pas d'énumérer.

Céleste souffre certainement de cette situation. Essayons tout de même de comprendre quels sentiments ils avaient l'un pour l'autre. Céleste adorait son mari ; cela ne fait aucun doute. On peut relever quelques passages du *Cahier rouge*. Par exemple, elle rapporte qu'à la fin de l'Empire, en prévision du retour des Bourbons, Chateaubriand écrivait *De Bonaparte et des Bourbons* ; mais il négligeait de cacher les feuillets quand il sortait, ce qui était dangereux dans le cas où la police aurait fait des recherches, aussi les prenait-elle sur elle ; un jour qu'elle était elle-même sortie sans les avoir, elle crut qu'elle les avait perdus, elle tomba sans connaissance, quelqu'un la reconduisit chez elle et elle put enfin chercher sous l'oreiller : ils y étaient : « Le cœur me bat chaque fois que j'y pense. Je n'ai jamais éprouvé un tel moment de joie dans ma vie [….] car enfin c'était quelqu'un qui m'était bien plus cher que moi-même que j'en voyais délivré. ». Et Chateaubriand, ayant lu ce passage : « Que je serais malheureux si j'avais pu causer un moment de peine à madame de Chateaubriand ! ». Et pourtant…

Elle fut souvent plongée dans l'angoisse au cours des voyages de son mari, en particulier son voyage de 1806-1807, à Jérusalem, puis l'Égypte et retour par l'Espagne ; l'ayant quitté à Venise, elle reste longtemps sans nouvelles ; elle écrit à ses nombreux amis qui la soutiennent :

« On me donne ici autant de mauvaises raisons que j'en veux pour me prouver que cela ne doit pas m'inquiéter. Ensuite vient la raison par excellence, que voulez-vous qui lui arrive ? Hélas ! ce qui arrive tous les jours : mourir ».

Et encore :

« On sait […] que M. de Chateaubriand n'a pas pu continuer son voyage et qu'il a été arrêté en Syrie. Dans une heure je serai chez vous, afin que vous me disiez ce que je dois faire pour me tirer de l'inquiétude mortelle où je suis depuis deux heures ».

Céleste aime son mari, ce qui explique qu'elle eut pour lui une certaine indulgence, si bien qu'elle ne tarda pas à parler avec humour de ses « mesdames ». Celles-ci sont d'ailleurs, assez prévenantes envers elle, à l'exception de Delphine de Custine qui était jalouse ; Céleste accepte leurs petits cadeaux : une fois elle reçut cinq potions pour guérir son catarrhe, chacune des admiratrices ayant eu la même idée, ce qu'elle prit avec le sourire.

Quant à l'Enchanteur, il a pour sa femme des sentiments ambigus. Ils ont une certaine intimité car ils se tutoient, ce qui est rare dans leur milieu à cette époque. Malgré certaines réflexions désabusées éparses dans les *Mémoires d'outre-tombe* nous avons une page où il parle d'elle[7] :

« Madame de Chateaubriand est meilleure que moi, bien que d'un commerce moins facile. Ai-je été irréprochable envers elle ? Ai-je reporté à ma compagne tous les sentiments qu'elle méritait et qui lui devaient appartenir ? […]. Privée d'enfants, qu'elle aurait eus peut-être dans une autre union, et qu'elle eût aimés avec folie […]. Retenu par un lien indissoluble, j'ai acheté d'abord au prix d'un peu d'amertume les douceurs que je goûte aujourd'hui. […]. Je dois donc une tendre et éternelle reconnaissance à ma femme, dont l'attachement a été aussi touchant que profond et sincère. Elle a rendu ma vie plus grave, plus noble, plus honorable, en m'inspirant toujours le respect, sinon toujours la force des devoirs ».

A-t-elle mauvais caractère ? Son beau-frère, Hervé de Parscau, encourageant son fils à rendre visite à sa tante, dit qu'elle « ne fut jamais démonstrative ni caressante, […] mais au fond elle est bonne, très bonne ». Elle a de nombreux amis parmi les relations de Chateaubriand, ils l'apprécient ; par contre, Victor Hugo ne l'aimait pas : elle était, semble-t-il, assez revêche quand elle n'avait pas envie d'être aimable.

Céleste parle avec émotion des soins que son mari lui prodiguait quand elle était malade et cela arrivait souvent : « Le bon chat est à la messe [….] Quels soins il m'a prodigués pendant ma maladie ! Quelle patience ! Quelle douceur ! » écrit-elle à un ami. Et un peu plus tard : « Il s'est tant tourmenté, inquiété, et surtout fatigué pendant ma maladie, qu'à présent que l'agitation ne le soutient plus il sent tout le mal que je lui ai fait… ».

Disons que, à défaut d'amour, Chateaubriand a de l'affection pour sa femme. Et elle le mérite bien.

Comment réagit-elle aux grandes décisions politiques de son mari qui les mettent dans des situations difficiles ?

Nous avons déjà vu ce qu'il en fut quand il donna sa démission en 1804. Il y eut d'autres crises. En 1807 il y eut cet article dans le *Mercure* qui valut à l'auteur la confiscation de son journal et l'obligation de quitter Paris. Il fallut acheter une petite maison dans la proche campagne : ce fut la Vallée-aux-Loups, mais ils manquaient d'argent et c'est là que Céleste acheva de vendre ce qui lui restait de maisons à Saint-Malo. Ruinée, cette fois elle l'était.

[7] *M. O.-T.*. Livre 9, chap. I, La Pléiade, tome I, page 289

Mais cette maison de campagne, il fallut la vendre précipitamment à bas prix dix ans plus tard, à cause d'une autre publication, *La Monarchie selon la Charte*, qui déplut au roi et qui les priva de sa pension de ministre d'État ; ils se retrouvèrent à nouveau considérablement appauvris.

Et en 1829, quand il apprend la formation du ministère Polignac, Chateaubriand est en congé et il se repose dans les Pyrénées. Son parti fut pris à l'instant et il décida de se retirer ; il rentra à Paris pour donner sa démission d'ambassadeur à Rome.

« Je trouvai à Paris madame de Chateaubriand toute résignée. Elle avait la tête tournée d'être ambassadrice à Rome [...], mais, dans les grandes circonstances, ma femme n'a jamais hésité d'approuver ce qu'elle pensait propre à mettre de la consistance dans ma vie et à rehausser mon nom dans l'estime publique. [….] Elle aime la représentation, les titres et la fortune ; elle déteste la pauvreté et le ménage chétif ; [...] mais quand il s'agit de moi, tout change, elle accepte d'un esprit ferme mes disgrâces en les maudissant ».

Et quand, en 1832, il est arrêté pour son soutien à la duchesse de Berry : « […] j'étais cruellement tourmenté pour madame de Chateaubriand. Quiconque la connaît, connaît aussi la tendresse qu'elle me porte, ses frayeurs, la vivacité de son imagination […] ». Il fut libéré au bout d'une quinzaine de jours : « |…] au grand bonheur de madame de Chateaubriand, qui serait morte, je crois, si ma détention se fût prolongée ».

Il faut souligner un aspect important de la personnalité de Céleste : elle était très pieuse. Mais il y a dans le *Cahier rouge* un passage intéressant où elle nous livre ce qu'elle pense des congrégations religieuses :

« Leur couvent |…] venait à peine d'être achevé qu'elles ne le trouvèrent plus digne d'elles et, après y avoir dépensé des sommes énormes, fruit des aumônes qui auraient suffi pour faire vivre une légion de pauvres […], mesdames de la Foi achetèrent le superbe hôtel de Biron, rue de Varennes pour la somme de 35.000francs. Cette acquisition ne fut faite, à ce que je crois, qu'à la rentrée des Bourbons et Louis XVIII en a payé une grande partie. Elles prirent alors le titre de Dames du Sacré-Cœur. Elles eurent un grand nombre de pensionnaires, payant d'énormes pensions et qui étaient, à la grande satisfaction des parents, élevées dans l'amour des richesses et des honneurs ».

« Ne pas oublier d'opposer au Sacré-Cœur les couvents des Dames de Saint-Thomas-de-Villeneuve, excellentes pour élever la jeunesse de tous les rangs ; […] la Congrégation des Filles de l'Institut de Saint-Vincent-de-Paul et tant de vieilles et utiles institutions négligées pour cet ordre nouveau qui est venu enlever toutes les aumônes qu'on aurait faites à des congrégations bien plus anciennes et bien plus utiles ».

On voit ainsi quelle est sa conception de la religion : pour elle la piété doit être bienfaisante. Et justement, Céleste eut sa propre fondation charitable, car c'est une femme de tête, active, qui ne manque pas d'initiative.

Elle a obtenu le patronage de la dauphine et lui a donné le nom d'Infirmerie Marie-Thérèse. Elle estimait que la fille de Louis XVI, n'avait pas le même comportement que les autres membres de la famille royale : après la diatribe sur les dames du Sacré-Cœur, elle écrit ceci :

« Il n'y a que Madame la Dauphine qui ait eu le bon esprit de confier aux Dames de Saint-Thomas les trente jeunes filles des chevaliers de Saint-Louis qu'elle faisait élever à ses frais ».

Pour sa fondation elle fait appel aux sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Céleste doit donc s'activer pour organiser la maison, et surtout pour trouver le moyen d'assurer le nécessaire à ses pensionnaires. Car ils sont reçus gratuitement. Elle fait la quête inlassablement auprès de ses amis qui pour la plupart acceptent de contribuer. Et c'est en 1819, alors même qu'ils ont encore des difficultés financières, qu'elle se lance dans cette aventure. Elle a su entraîner son mari qui accepte de s'endetter pour acheter la propriété d'abord, puis pour l'agrandir au fur et à mesure des besoins. Par exemple, une chapelle en 1822 pour que les vieux prêtres y disent la messe quotidiennement.

Elle a la protection du cardinal de Paris ; l'évêque de Besançon, Mgr Cortois de Pressigny, ancien évêque de Saint-Malo jusqu'à la Révolution vient bénir l'établissement.

Comme elle ne peut pas compter que sur des dons et subventions, elle se lance dans la fabrication de chocolats, qu'elle vend à ses visiteurs avec pas mal de succès. Elle en vendit même au jeune Victor Hugo qui pourtant n'aimait pas Céleste. Chateaubriand est ravi que sa femme soit occupée.

Céleste n'est pas une femme soumise. Elle sait parfois prendre les grands moyens pour parvenir à ses fins.

En 1824, alors que Chateaubriand a dû quitter brutalement le ministère des Affaires étrangères le 6 juin et qu'il entre dans l'opposition, Céleste quitta le domicile conjugal à la fin du mois de juillet et alla se réfugier à Neuchâtel, en Suisse. Pourquoi ? Elle était sans doute fatiguée, mais… Elle avait un projet que son époux ne semblait pas prendre au sérieux. Il venait tout juste de finir de payer l'achat de la propriété et la somme considérable engagée pour la construction de la chapelle, et un terrain au sud pour agrandir le tout en 1823 ; or en 1824 il se trouvait un autre terrain à vendre, au nord, 8.000 m^2, avec un pavillon ; le marché immobilier commençait à se développer. Acheter ce terrain pour éviter un voisinage bruyant était la condition que Céleste mettait à son retour : ils habiteraient le pavillon, il y aurait potager et basse-cour. Devant son obstination, et alors même qu'il n'avait pas les fonds nécessaires, Chateaubriand dut céder et Céleste rentra à Paris à la fin du mois d'octobre seulement. Ce fut vendu très cher, 180.000 francs. Mais bientôt ils n'auraient plus de loyer à payer et Céleste aurait moins de déplacements dans Paris. L'acte fut signé en 1825 et ils purent s'y installer en 1826. Ce fut leur domicile jusqu'en 1838.

Céleste se dévoua jusqu'au bout à cette fondation et elle sut toujours obtenir que son mari débourse les sommes nécessaires. Encore en octobre 1837 elle écrit à un ami : « Mon nouveau bâtiment pour les prêtres est achevé, payé, meublé et occupé ; c'est un petit palais épiscopal ».

Mais les époux avaient vieilli et ils durent prendre une décision ; Céleste négocia avec l'archevêché. En septembre 1838 elle envoie à leur ami Hyde de Neuville le compte-rendu de la situation administrative de l'Infirmerie au 31 juillet ; l'archevêque de Paris, acquéreur de la maison et des jardins contigus, a demandé à Céleste une démission immédiate, procédé indélicat qui la blesse. « Vous verrez, Monsieur, dans quel état de prospérité et de régularité j'ai eu le bonheur de laisser l'Infirmerie Marie-Thérèse ».

Céleste est heureuse de se reposer. Depuis le mois de juillet 1838 ils ont emménagé au 112 de la rue du Bac, un appartement en rez-de-chaussée avec porche, cour et jardin, près des Missions étrangères où elle peut aller aux offices.

Elle retourne parfois en visite à l'Infirmerie, par amitié pour les sœurs et pour les principales cérémonies religieuses, mais jamais sans un serrement de cœur en voyant ce que l'Archevêché en avait fait, excluant les femmes en particulier.

C'est cependant là que ses obsèques furent célébrées, le vendredi 12 février 1847 à midi. On peut toujours y voir son tombeau dans la chapelle. Tandis que celle de son époux est sur le Grand-Bé à Saint-Malo.

Théotiste Jamaux

MADAME DE CHATEAUBRIAND, femme du grand écrivain.
D'après un portrait de l'époque.
Extrait des *Correspondants de Joubert* par P. de Raynal.
Calmann-Lévy, Éditeur.

L'infirmerie Marie-Thérèse est, aujourd'hui, une maison de retraite pour les prêtres.

Samedi 22 juin 2019

Un de nos membres en réception officielle à Monaco :

Allocution publique, sur la « Place d'Armes » du palais Princier de Monaco, lors de la « Rencontre des sites historiques des Grimaldi »

« En Pays de Matignon, de « Charles-Maurice Grimaldi de Monaco à François-René de Chateaubriand »

par Michel Désir, administrateur du Patrimoine du Pays de Matignon.

C'est dans une rue sombre et étroite de Saint-Malo, appelée « la rue des juifs », au fond d'une sinistre chambre où l'on aperçoit, par-dessus les remparts, une mer qui s'étend à perte de vue, que naquit François-René de Chateaubriand, le plus grand écrivain de Bretagne, le plus grand écrivain de France en une littérature aujourd'hui malheureusement disparue.

« J'étais presque mort quand je vins au jour. », écrira-t-il, *« Le mugissement des vagues, soulevées par une bourrasque annonçant l'équinoxe d'automne, empêchait d'entendre mes cris [..] Il n'y a pas de jour où, […], je ne revoie en pensée le rocher sur lequel je suis né, la chambre où ma mère m'infligea la vie, […] ».*

« Ma mère m'infligea la vie… » Voilà, tout est dit. Nous pouvons déjà présager ce que va être cette vie imposée à François-René de Chateaubriand.

Pour Malraux, c'est la tragédie de la mort qui transforme une vie en destin. Chateaubriand, lui, n'attendra pas la mort ; il orchestrera, mettra en scène le film de cette vie qui lui est infligée en écrivant au fur et à mesure son propre scénario d'amours et d'aventures.

Une enfance sous le joug d'un père difficile, l'adolescence et son mal de vivre, un mariage inutile, des voyages au bout des continents, une action politique désordonnée, et puis la dernière image du film de sa vie, l'accomplissement de son rêve, un sépulcre bâti sur un écueil : son tombeau face à l'immensité de l'Océan.

Reste l'écrivain ; reste une œuvre à la beauté d'écriture inégalée dont même le grand Victor Hugo jamais ne découvrira le secret de l'enchantement ; reste l'Homme et ses contradictions, l'Homme du « Génie du Christianisme », mais aux multiples amantes.

Chateaubriand, d'outre-tombe, nous charme encore.

Habituellement, on rattache essentiellement notre illustre écrivain aux villes de Saint-Malo et de Combourg ; eh bien non ! le véritable berceau de l'illustre famille Chateaubriand n'est pas le Rocher de Saint-Malo, c'est le Pays de Matignon…

Nous savons tous que le jeune François-René passa ses plus belles années en Pays de Plancoët chez sa grand-mère 'de Bédée' *« Si j'ai vu le bonheur, c'était certainement dans cette maison » ;* mais aussi à la Bouëtardais en Bourseul où résidèrent ses parents les trois premières années de leur mariage. Nous connaissons ses séjours au château de Monchoix en Pluduno *« A Monchoix, j'ai passé les plus joyeuses vacances de ma vie ».* Il regretta certainement de ne pas avoir vécu dans le vieux manoir de

La Guérande en Hénanbihen avec son cousin Alexis *« ivrogne décidé, [qui] passait ses jours à boire, vivait dans le désordre avec ses servantes, et mettait les plus beaux titres de sa maison à couvrir des pots de beurre. ».* Et bien sûr, nous nous souvenons aussi de son passage en l'école de Dinan dans l'ancien couvent des Bénédictines aujourd'hui le collège Roger-Vercel, au cours de l'année scolaire 1783.

On sait moins que dès l'An 1650, s'unirent en l'église de « St Germain de Matignon » : Jan de Chateaubriand et Marguerite de La Chapelle de Dresnay, tous deux nés du village d'Hénanbihen. On a oublié que c'est au manoir du Quengo, à Brusvilly, que va naître son grand-père François ; et que c'est au manoir des Touches en Guitté, que vont naître les célèbres frères Chateaubriand : René-Auguste (1718), le grand armateur de Saint-Malo qui sera seigneur de Combourg, puis son frère Pierre-Marie (1727) capitaine corsaire qui, lui, sera le seigneur du Val d'Arguenon en Guildo.

Tous ces sites se trouvaient à quelques lieues au sud des terres de Jacques IV de Matignon, devenu Grimaldi en épousant Louise-Hippolyte Grimaldi en 1715. En respect de la clause essentielle formelle et impérative du contrat de mariage, Jacques de Matignon prendra le nom de Jacques Grimaldi, « duc de Valentinois », puis deviendra « Jacques 1er, prince souverain de Monaco » après la mort d'Antoine 1er en 1731 ; mais très rapidement, le 7 novembre 1733, il abdiquera en faveur de son fils aîné Honoré III.

Vingt ans plus tard, en mars 1753, c'est le frère cadet d'Honoré III, Charles-Maurice Grimaldi, qui héritera des terres, sous les titres de *« Sire de Matignon, seigneur de Beaucorps et de Saint-Cast ».*

Les possessions des Grimaldi s'étendaient alors sur les villages de Pléboulle, Plévenon, Matignon, Saint-Cast, Saint-Pôtan, Ruca ; et ce sont sur ces terres que va se dérouler la meurtrière bataille de Saint-Cast en septembre 1758, durant laquelle, quelques courageux Bretons, avec l'Armée du Duc d'Aiguillon, vont chasser l'ennemi anglais des côtes de Bretagne. Plus de 3000 soldats britanniques vont y être tués ou noyés. Bien sûr, certains membres de la famille des « Chateaubriand de La Guérande », du nom de leur manoir sur le village d'Hénanbihen, participeront activement à la bataille, dans la 8ème compagnie de la Capitainerie dite « de Matignon ».

Sept ans après cette victoire, le 18 octobre 1765, Charles-Maurice Grimaldi cèdera ses terres bretonnes à son cousin Marie-Thomas-Auguste Gouyon, marquis de Matignon, comte de Gacé, qui aurait dû reprendre aussi le titre de *« Sire de Matignon »…,* mais il ne le fit pas. Alors, ce titre de « Sire de Matignon » disparut avec la Révolution. Mais un jour, le directeur des Archives du Palais de Monaco le ressortit de l'oubli, et le fit porter par son Prince Albert 1er. Ce titre sera ensuite transmis à Louis II, puis Rainier III, et actuellement à son Altesse Sérénissime Albert II.

Pour le centenaire de cette bataille où les Bretons terrassèrent les Anglais, une monumentale colonne de granit sera érigée en 1858 sur la colline de Saint-Cast, au milieu d'un square arboré qui porte aujourd'hui le nom de « Charles-Maurice Grimaldi de Monaco », après avoir été inauguré le 5 juillet 2012 par « S.A.S Albert II », prince souverain, qui, en retour, nous honore ce soir en nous recevant en ce magnifique palais de Monaco.

Mais retournons près de trois siècles plus tôt.

Nés sous la seigneurie de Jacques Grimaldi, deux des frères Chateaubriand, dès l'âge de 15 ans, vont s'embarquer sur les plus terribles bateaux corsaires des mers. A la force du poignet, dirions-nous aujourd'hui, plus exactement à la force de leurs sabres d'abordage, ils vont rapidement faire fortune dans le commerce dit « triangulaire » entre la France, les îles des amériques, et l'Afrique.

Les bénéfices étaient considérables. En un seul voyage, René-Auguste de Chateaubriand s'offrit le château de Combourg avec toutes ses terres, ses dépendances et ses moulins dont certains en territoire du Pays de Matignon. Quant à son frère Pierre, il s'achètera le château du « Val d'Arguenon » qui est devenu aujourd'hui un superbe manoir-hôtel de Saint Cast – Le Guildo.

Ce manoir fut d'une grande importance dans notre histoire littéraire bretonne. François-René de Chateaubriand, alors enfant mais déjà intrépide, viendra souvent y retrouver son cousin Armand, le fils de son oncle Pierre, pour jouer sur la plage où ils escaladaient les « pierres sonnantes » de Gargantua, des énormes rochers en amphibolite qui, lorsque vous les frappez avec un galet de même nature, produisent un curieux son métallique. Quelques fois, ils traversaient la ria, l'estuaire de l'Arguenon, pour s'introduire en secret dans les souterrains de l'ancienne forteresse de Gilles de Bretagne située sur l'autre rive. Ils y exploraient un labyrinthe de galeries dont la légende racontait *« qu'elles étaient encore humides des larmes que versait une noble et sainte Dame vêtue d'une longue robe blanche, qui s'en allait laver en mer un suaire sanglant »*. C'était la très belle, jeune et mystérieuse Françoise de Dinan, veuve du Prince Gilles de Bretagne mort sous d'atroces tortures.

Quelques années plus tard, au début du XIXème siècle, ce fut le poète Hippolyte de La Morvonnais qui habita pendant 25 ans le manoir du Val qu'il baptisa « la Thébaïde des grèves ». Il en fit un cercle littéraire, un petit cénacle poétique, où il reçut écrivains et académiciens. Il maria sa fille unique Marie-Elisabeth avec Ambroise Poinçon de La Blanchardière dont les descendants sont encore propriétaires aujourd'hui.

Parlant de François-René de Chateaubriand, Joseph Joubert, son plus proche ami, disait : *« Qu'il nous enchante »* ; c'est ainsi que restera gravé son nom sur les remparts de notre cité de corsaires de Saint-Malo qui l'a vu naître *: « L'enchanteur ».*

Car c'est dans la beauté des textes qu'il faut apprécier l'illustre écrivain, et non l'historien ; nous savons tous aujourd'hui que Chateaubriand a, dans ses *« Mémoires d'outre-tombe »*, pris beaucoup de liberté dans le déroulement des faits ; mais quelle importance… Rappelons-nous Victor Hugo, *« Laissons à l'Histoire les mensonges sublimes ; ne les discutons pas. Si l'Histoire ment, les mensonges qu'elle fait valent mieux que les vérités que nous faisons ».* Alors pour François-René de Chateaubriand : *« C'est de la beauté, et non de la vérité, qu'on cherchera dans son ouvrage. Qu'il fasse son métier : qu'il nous enchante… »,* et c'est ce qu'il fera, jusqu'au dernier écrit de sa vie, jusqu'aux derniers mots qu'il va tracer sur la page finale de ses Mémoires : *« […], ma fenêtre, qui donne à l'ouest sur les jardins des Missions étrangères, est ouverte : il est six heures du matin ;*

j'aperçois la lune pâle et élargie ; elle s'abaisse sur la flèche des Invalides à peine révélée par le premier rayon doré de l'Orient : on dirait que l'ancien monde finit, et que le nouveau commence. Je vois les reflets d'une aurore dont je ne verrai pas se lever le soleil. Il ne me reste qu'à m'asseoir au bord de ma fosse ; après quoi je descendrai hardiment, le crucifix à la main, dans l'éternité. »

Amis monégasques, lors de votre prochaine visite en notre Pays de Matignon où régna la famille des Grimaldi pendant plus d'un demi-siècle, rappelez-vous qu'il y eut de courageux Bretons, et aussi François-René de Chateaubriand, le plus grand de nos écrivains.

Michel DÉSIR

Palais de Monaco,

le 22 juin 2019

Cette allocution était entrecoupée de chants celtiques.

Une "Baie Chateaubriand" en Nouvelle-Calédonie

La première cartographie des Îles Loyauté, un archipel faisant partie de la Nouvelle-Calédonie[8], est due aux relevés effectués en 1827 par le capitaine de frégate Jules Dumont d'Urville[9] au cours d'une mission d'exploration scientifique qu'il dirigea de 1826 à 1829 en Océanie comme commandant d'un navire rebaptisé l'*Astrolabe* pour la circonstance, en mémoire de La Pérouse[10].

C'est vraisemblablement à cette occasion que Dumont d'Urville donna à une magnifique baie de l'île de Lifou, la plus grande des îles Loyauté, le nom de Chateaubriand, sans doute en hommage au grand Malouin qu'il a peut-être connu.
Treize ans plus tard, sur le chemin du retour de sa dernière expédition sur l'*Astrolabe* de 1837 à 1840 en Antarctique, où il avait pris possession de la Terre Adélie (du prénom de sa femme), il fit à nouveau escale en Nouvelle-Calédonie et revint sans doute admirer cette baie une dernière fois.

Jules Dumont d'Urville, alors enseigne de vaisseau sur la *Chevrette* commandée par l'hydrographe Malouin Pierre-Henry Gauttier du Parc, avait joué un rôle dans l'affaire de l'achat en Grèce de la Vénus de Milo, la statue devenue depuis mondialement célèbre au Louvre.

Il connut une fin tragique à 52 ans, avec sa femme et son fils de 16 ans, dans l'une des premières grandes catastrophes ferroviaires qui se produisit à Meudon le 8 mai 1842.

Yves-Malo Ploton

La Baie Chateaubriand à Wé, île de Lifou, Nouvelle-Calédonie, ainsi nommée par Dumont d'Urville en 1827 en l'honneur de Chateaubriand.

[8] Ce n'est qu'en 1853 que La Nouvelle-Calédonie deviendra terre française.
[9] Le normand Jules Sébastien César Dumont d'Urville (1790-1842), engagé dans la Marine en 1807, y gravit tous les échelons pour finir contre-amiral.
[10] Il avait notamment pour but de retrouver des traces du naufrage de La Pérouse survenu avec la *Boussole* et l'*Astrolabe* en 1788.

Jeudi 4 juillet 2019

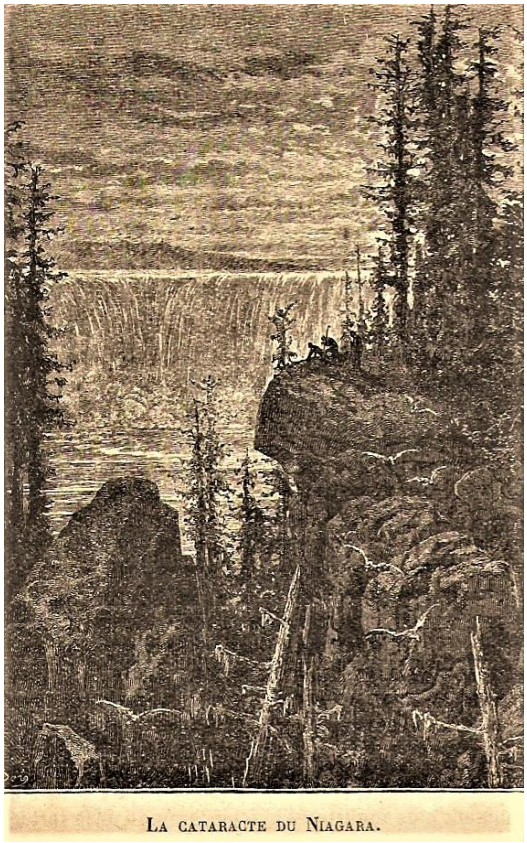
« Chateaubriand et le paysage »

par Sébastien Baudoin

Chateaubriand c'est le paysage.
Julien Gracq[11].

L'adieu aux paysages

Il y a, chez Chateaubriand, une solennité de l'adieu, répété, mis en scène, théâtralisé. C'est l'écrivain qui ne cesse de dire au revoir, de congédier le passé, ses rêves, ses illusions pour se tourner vers l'infini et l'inconnu. La préface de la troisième édition (ou « examen ») des *Martyrs* fait résonner un retentissant adieu aux Muses, un abandon de l'épopée et de la fiction. A la fin des *Mémoires*, il interpelle ses successeurs, « peintres nouveaux » qui devront suppléer à sa plume défaillante dans l'avenir, outre-tombe. Plus tard, dans le *Voyage en Italie*, il semble renier ses premières amours, la nature et les paysages, se déclarant désormais insensible à ce qui l'avait grisé au plus haut point dans les grandes plaines et les forêts primitives du Nouveau Monde. Ecrivant à son mentor, le poète Fontanes (le 10 janvier 1804), il avoue ne plus pouvoir peindre la cascade de Tivoli comme il l'avait fait jadis pour Niagara par rejet pour le tumulte gênant de ses eaux :



LA CATARACTE DU NIAGARA.

Je vous dirai plus, j'ai été importuné du bruit des eaux, de ce bruit qui m'a tant de fois charmé dans les forêts américaines. Je me souviens encore du plaisir que j'éprouvais lorsque, la nuit, au milieu du désert, mon bûcher à demi éteint, mon guide dormant, mes chevaux paissant à quelque distance, j'écoutais la mélodie des eaux et des vents dans la profondeur des bois. Ces murmures tantôt plus forts, tantôt plus faibles, croissant et décroissant à chaque instant, me faisant tressaillir ; chaque arbre était pour moi une espèce de lyre harmonieuse dont les vents tiraient d'ineffables accords.

Aujourd'hui je m'aperçois que je suis beaucoup moins sensible à ces charmes de la nature ; je doute que la cataracte de Niagara me causât la même admiration qu'autrefois. Quand on est très jeune, la nature muette parle beaucoup ; il y a surabondance dans l'homme ; tout son avenir est devant lui (si mon Aristarque veut me passer cette expression) ; il espère communiquer ses sensations au monde, et il se nourrit de mille chimères. Mais dans un âge avancé, lorsque la perspective que nous avions devant nous passe derrière, que nous sommes détrompés sur une foule d'illusions, alors la nature seule devient plus froide et moins parlante, *les jardins parlent peu*[12]. Pour que cette nature nous intéresse encore, il faut qu'il s'y attache des souvenirs de la société : nous nous suffisons moins à nous-mêmes ; la solitude absolue nous pèse, et nous avons besoin de ces conversations *qui se font le soir à voix basse entre des amis*[13].

[11] *Entretien avec Jean-Louis Tissier*, p.1205.
[12] La Fontaine (Note de Chateaubriand).
[13] Horace (Note de Chateaubriand). *Voyage en Italie*, in *Œuvres romanesques et voyages*, t. II, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1969, p. 1487.

Ce que Chateaubriand met sur le compte de l'âge n'est pas tout à fait l'exacte réalité, même s'il s'est toujours senti, jeune, déjà très vieux et usé par la vie. Surtout, il associe le goût pour la nature et les paysages à la jeunesse (c'est le « pays-âge »), ce qui a son importance : nous y reviendrons lors de l'examen de l'expérience américaine où il déclare que, comme son compagnon de voyage Tulloch, il est « épris de la nature[14] ». Pour lors, en Italie, en 1804, il a 35 ans et semble déjà lassé des beautés de la Nature et de l'intermittence de ses charmes. Et pour cause, comme il le dira dans les *Mémoires d'outre-tombe* aux chapitres qui retracent son aventure américaine, « Niagara efface tout[15] ». Après la splendeur américaine, tout paraît fade, surtout à celui qui, endeuillé par la perte récente de Pauline de Beaumont, doit traîner sa vie dans la poussière de Rome. La Nature avec ses charmes ne peut pas guérir de tout et le paysage ne peut naître que si l'état d'âme entre en conjonction et en trajection avec le pays observé, en symbiose avec la nature. C'est l'amère expérience qu'a tirée René, ce double fictif, de son errance dans les landes moribondes d'une Bretagne fantôme où il erre en vain en quête d'un sens impossible à donner à sa vie. Le paysage enchante mais il désenchante aussi : c'est la règle.

Mais qu'entendre par paysage ? Doit-on nécessairement sacrifier au cliché romantique du « paysage état d'âme » où le sujet projette ses affects sur la nature qui devient le miroir de son moi perturbé ? Est-ce plutôt une sélection opérée par le regard d'un « pays » neutre, sélection du champ visuel qui est aussi investissement, sur une terre vierge de culture, de ses propres présupposés culturels, comme le laisse entendre Alain Roger et le concept d'artialisation qu'il développe dans son *Court traité du paysage* ? L'on peut encore, comme je l'ai fait naguère[16], s'appuyer sur les travaux du grand géographe de l'EHESS, Augustin Berque, et concevoir le paysage non comme une projection de soi sur un espace nommé « pays » et qui devient alors « paysage » mais comme une « médiance », c'est-à-dire un « milieu », au sens géométrique (un point situé entre l'observateur et le pays observé) comme au sens biologique du terme (un espace naturel délimité et défini par un certain nombre de caractéristiques reconnaissables, qui constituent peu ou prou un biotope, un lieu de vie sauvage et naturelle). Le paysage comme rencontre semble plus fertile à ce que nous allons à présent envisager plus en profondeur, c'est-à-dire la manière dont, dans la vie de Chateaubriand, le voyage a joué un rôle déterminant dans l'approche du paysage et de ses effets sur lui. A la fois, Chateaubriand projette sur le paysage un ensemble d'affects (pour la Bretagne), de présupposés culturels (en Amérique, l'Eden et le rousseauisme / En Orient, la culture homérique en Grèce puis l'idéal biblique autour de Jérusalem) qui font de lui un miroir du moi mais le miroir se retourne et la rencontre a lieu en ce qu'elle agit sur Chateaubriand lui-même, qui s'en trouve changé. Le choc des paysages fait de lui un être nouveau et, nous le montrerons au fil de l'examen de sa vie, de ses voyages et de ses œuvres, contribuent à faire de lui l'un des plus grands écrivains de paysages de la littérature française. C'est par le paysage qu'il est devenu ce qu'il est, et au premier chef un écrivain illustre : ses tableaux de la nature – titre symbolique donné à son premier ouvrage, un recueil de poésies descriptives imitées de Delille – ont fait son succès, notamment la « Nuit chez les Sauvages de l'Amérique », et l'ont élevé au rang d'« Enchanteur » selon l'expression du faiseur de rois littéraires de l'époque, Sainte-Beuve[17].

C'est ainsi que Julien Gracq, autre très grand écrivain de paysages, déclare tout de go, dans son *Entretien avec Jean-Louis Tissier* : « Chateaubriand c'est le paysage ». Si la formule peut surprendre car l'on sait combien notre auteur a excellé dans d'autres aspects de son art littéraire,

---

[14] Note sur Tulloch, les Açores et Terre-Neuve, dans *Essai sur les Révolutions*, II, LIV, NOTE A, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1978, p.422

[15] *Mémoires d'outre-tombe*, Paris, Classiques Garnier / La Pochothèque, 1989/1998, livre VII, chapitre 8, p. 378.

[16] Dans *Poétique du paysage dans l'œuvre de Chateaubriand*, Paris, Classiques Garnier, 2011.

[17] Selon la formule célèbre contenue dans les *Causeries du lundi* : « Car pour le talent, au milieu des veines de mauvais goût et des abus de toute sorte, comme il s'en trouve d'ailleurs dans presque tous les écrits de M. de Chateaubriand, on y sent à bien des pages le trait du maître, la griffe du vieux lion, des élévations soudaines à côté de bizarres puérilités, et des passages d'une grâce, d'une suavité magique, où se reconnaissent la touche et l'accent de l'enchanteur. » (Sainte-Beuve, *Panorama de la littérature française – Portraits et causeries*, Paris, Le Livre de Poche / La Pochothèque, 2004, p. 1085).

elle a valeur de catégorie ; non pas d'étiquette mais plutôt de label. Chateaubriand est resté célèbre pour son art descriptif, si peu en vogue de nos jours où le dialogue prime sur tout, art qui atteint chez lui un degré de perfection très élevé. Il en ressort que, selon Gracq, si l'on doit définir Chateaubriand, si un mot doit le résumer, c'est bien celui de « paysage ». En effet, c'est lui qui, le premier, a fait entrer le paysage en littérature comme art descriptif particulier, en lui conférant une grande importance et en lui donnant des lettres de noblesse. Non pas que le paysage n'avait pas droit de cité avant l'apparition de Chateaubriand en « grand paon[18] » sur la scène des Belles Lettres, mais jamais il n'avait acquis une telle importance : songeons notamment à la part que Chateaubriand consacre à l'Histoire naturelle dans le *Génie du Christianisme* ou le *Voyage en Amérique*, signe d'un intérêt pour la nature hérité de Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre et de son premier mentor, Malesherbes. C'est surtout dans sa jeunesse que Chateaubriand goûte les charmes de la nature et envisage d'en faire la peinture avec passion et démesure : c'est l'histoire de cet élan que nous allons suivre tout au long de notre propos, en insistant un peu plus sur l'expérience américaine car elle nous semble fondatrice. Après l'Amérique, le jeune Chateaubriand a radicalement changé, il n'est plus le même homme. Ainsi, l'on pourrait bien adopter une autre définition du paysage peut-être plus apte à correspondre au « Juif errant » auquel il aime à se rapprocher, figure du voyageur infatigable, lui l'arpenteur d'espaces et l'adorateur de la nature. Cette définition, c'est celle que Julien Gracq s'applique à lui-même sous couvert de définir le paysage en général, transcrivant en réalité sa vision personnelle du paysage, dans *En Lisant en Ecrivant* :

> Qu'est-ce qui nous *« parle »* dans le paysage ?
> Quand on a le goût surtout des vastes panoramas, il me semble que c'est d'abord l'étalement dans l'espace – imagé, apéritif – d'un « chemin de la vie », virtuel et variantable, que son étirement au long du temps ne permet d'habitude de se représenter que dans l'abstrait. Un chemin de la vie qui serait en même temps, parce qu'éligible, un chemin de plaisir. Tout grand paysage est une invitation à le posséder par la marche ; le genre d'enthousiasme qu'il communique est une ivresse du parcours[19].

Il y a, chez Gracq comme chez Chateaubriand, un goût du chemin qui informe leur vision du paysage. Et c'est ce « chemin de la vie », qui confond l'existence de Chateaubriand avec la trajectoire du paysage, que nous allons suivre à présent, avec en point de fuite l'essence même de son rapport au monde. Nous feuilletterons ainsi l'album des « images » de Chateaubriand, paysages de Bretagne d'abord, d'Amérique ensuite.

*

La Bretagne : naissance de la muse paysagère

Dans l'archéologie du rapport entre Chateaubriand, la nature et le paysage, la Bretagne vient en premier : c'est l'espace de l'initiation, la matrice de l'expérience du monde, du grand large océanique – donc de l'infini – comme des landes ininterrompues et des forêts ténébreuses de Combourg. D'un côté, la tempête, le fracas des vagues, la houle ; de l'autre, les orages, la poésie nocturne et l'exploration des champs et des bois. La Bretagne pose les jalons de la sensibilité chateaubrianesque au paysage, prélude au gigantisme américain. Car il y a déjà, sur la grève malouine comme dans les bois du château paternel, la préfiguration d'un lien passionné à la nature qui grandira démesurément avec les espaces océaniques traversés et l'immensité du Nouveau Monde. Chateaubriand le dit lui-même : « C'est dans les bois de Combourg que je suis devenu ce que je suis, que j'ai commencé à sentir la première atteinte de cet ennui que j'ai traîné toute ma vie, de cette tristesse qui a fait mon tourment et ma félicité[20]. » La course aux chimères a commencé ainsi.

[18] Selon la célèbre formule de Julien Gracq donnant ce titre à son texte sur Chateaubriand publié en 1960, repris en 1964 en préface de l'édition du Livre de Poche de Poche des *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 9-16 puis dans *Préférences* (1960), *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, t. I, p. 914-926.

[19] *En Lisant en écrivant*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1995, t. II, p. 616.

[20] *Mémoires d'outre-tombe*, *op. cit.*, livre III, chapitre 14, p. 223.

Non pas dans le château de Combourg, lieu pétrifiant dominé par la figure sombre d'un père autoritaire, mais dans ses bois. La nature aurait donc joué le rôle de « moule » comme dirait Rousseau[21]. Les bois de Combourg sont le creuset de sa mélancolie. C'est là surtout qu'a lieu la fameuse « révélation de la muse[22] », donc la naissance de la vocation littéraire, inspirée par la nature avant tout.

Le passage fameux consacré aux « joies de l'automne » au chapitre 10 du livre III des *Mémoires d'outre-tombe* est orienté par Chateaubriand mémorialiste qui veut préfigurer en lui le futur voyageur en Amérique. Sur l'étang de Combourg naît son goût pour l'observation de la gent ailée. Auparavant, il rejoue une scène de René et trouve dans la contemplation du paysage un écho de ce qui bouillonne en lui : « Lorsque le soir élevait une vapeur bleuâtre au carrefour des forêts, que les complaintes ou les lais du vent gémissaient dans les mousses flétries, j'entrais en pleine possession des sympathies de ma nature[23]. ». De ***la*** nature à ***sa*** nature, il n'y a donc qu'un pas. Or, que dessinent déjà les contours de ce petit paysage évanescent, si ce n'est le thème profond du livre III, celui de l'enfermement dans la prison de Combourg (son « donjon ») et du désir ardent de libération ? La vapeur qui monte et le vent qui souffle appellent à l'exploration de l'ailleurs et la logique de la complainte renvoie à la souffrance de l'adolescent contraint à l'enfermement. La nature exprime sa nature mais ce n'est pas ce que dit le texte en profondeur : la « sympathie » exprime en effet une interaction fondatrice. C'est par la contemplation de ces paysages moribonds et poétiques tout à la fois dans leur douce décadence que Chateaubriand parvient à comprendre son état, à en prendre la « pleine possession ». Le paysage de Combourg est initiatique et heuristique en ce qu'il favorise la découverte de soi. L'épisode de Combourg est retracé selon la logique binaire de la contrainte et de la libération, il fait du paysage la promesse d'une délivrance désirée comme les orages de René qui espère être foudroyé pour être délivré de sa vie de prisonnier sur Terre. L'une des scènes paysagères essentielles de Combourg est la navigation sur l'étang, concentré circulaire et clos de l'océan rêvé, non pas infini mais fini, où l'on ne peut jamais fuir mais simplement faire « le tour de sa prison » selon la belle formule de Marguerite Yourcenar[24] :

> Le soir je m'embarquais sur l'étang, conduisant seul mon bateau, au milieu des joncs et des larges feuilles flottantes du nénuphar. Là, se réunissaient les hirondelles prêtes à quitter nos climats. Je ne perdais pas un seul de leurs gazouillis : Tavernier enfant était moins attentif au récit d'un voyageur. Elles se jouaient sur l'eau au tomber du soleil, poursuivaient les insectes, s'élançaient ensemble dans les airs, comme pour éprouver leurs ailes, se rabattaient à la surface du lac, puis se venaient suspendre aux roseaux que leur poids courbait à peine, et qu'elles remplissaient de leur ramage confus[25].

Chateaubriand mémorialiste peint l'enfant qu'il a été comme un apprenti voyageur, cherchant déjà à conduire sa barque, attiré par le spectacle de la nature. C'est l'adolescent qui rêve déjà de conduire seul sa vie, tenant la barre de sa destinée mais c'est aussi le voyageur qui se révèle ainsi, l'être curieux de botanique et de vie sauvage, portant un intérêt particulier à la gent ailée dont il se sentira longtemps proche par sa capacité à s'évader vers d'autres horizons, légers comme l'air. Qu'est-ce que cette scène, si ce n'est l'apprentissage encore confus d'un nouveau langage ? Le jeune Chateaubriand ne bredouille plus des vers mais cherche à comprendre ce que se disent les hirondelles, à partager leur secret d'évasion, à percer le mystère de cette harmonie qu'il embrasse par tous ses sens en éveil. Il cherche à dissiper le mystère de la nature à travers le « ramage confus » des hirondelles, oiseau migrateur comme l'homme de passage sur Terre. Si la scène finale constitue la bordure du tableau typique de l'esthétique descriptive de Chateaubriand, qui aime à clore ses descriptions sur une scène pittoresque ou exotique, jetant la focale sur un détail poétique et

---

[21] Dans le célèbre premier paragraphe de ses *Confessions* : « Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu. » (*Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1959, t. I, p. 5).

[22] *Mémoires d'outre-tombe*, *op. cit.*, livre III, chapitre 5, p. 204 : « Premier souffle de la muse ».

[23] *Mémoires d'outre-tombe*, *op. cit.*, livre III, chapitre 10, p. 213.

[24] *Le tour de la prison* tel est le titre de son recueil de textes de voyages, publié chez Gallimard en 1991.

[25] *Mémoires d'outre-tombe*, *op. cit.*, livre III, chapitre 10, p. 214.

charmant, c'est aussi la réécriture d'une scène décrite auparavant par Bernardin de Saint-Pierre comme l'a montrée jadis Pierre Fortassier[26]. Chateaubriand a repris le thème du roseau courbé par l'hirondelle, signe de la fragilité de l'être et de la vie, mais l'a sublimé par son style. C'est là un des procédés mystificateurs dont il a le secret, et dont nous aurons l'occasion de reparler pour les tableaux de paysages américains.

Les *Mémoires d'outre-tombe* sont, pour Chateaubriand comme le sera le *Voyage en Amérique*, un moyen de se replonger, à distance, dans les délices disparues du paradis de l'enfance et de la jeunesse. Les paysages dépeints en sont d'autant plus poétiques qu'ils sont teintés de vanités : la littérature et l'écriture ont à charge de les faire revivre de manière éphémère. Ainsi, le mémorialiste se plaît à faire de son enfance une errance en symbiose avec les éléments. L'on connaît le tableau célèbre de sa naissance, reprenant le mythe des naissances à augure de l'antiquité signalant, par un fait exceptionnel coïncidant avec le moment de la venue au monde, le caractère remarquable d'une destinée. Or, Chateaubriand y est dépeint, nouveau-né, en conjonction étroite avec « le mugissement des vagues, soulevées par une bourrasque annonçant l'équinoxe d'automne » qui étouffent ses « cris ». La scène est sans ambiguïtés : né presque mort, il est destiné à vivre une existence de malheurs – « Le Ciel sembla réunir ces diverses circonstances pour placer dans mon berceau une image de mes destinées[27]. » Il n'en faut pas plus pour faire de Chateaubriand le fils des éléments, engendré par la nature et le chaos des orages : François-René n'est autre que René.

Si le paysage breton tel qu'il est décrit dans les trois premiers livres des *Mémoires d'outre-tombe* peut sembler genré – la mer renvoyant à la mère ; la terre, Combourg au visage de pierre, à la rigidité du père – ça n'est pas aussi simple car Chateaubriand aime à brouiller les repères. Si le lieu de sa naissance permet d'entrevoir « à travers les fenêtres » « une mer qui s'étend à perte de vue, en se brisant sur des écueils », signe des malheurs à venir de sa vie, Saint-Malo peut sembler le lieu maternel, où il se plaît à voir la rondeur sécurisante du ventre de la mère, par la métaphore du berceau et le chiasme célèbre de l'avant-propos des *Mémoires d'outre-tombe* : « mon berceau a de ma tombe, ma tombe a de mon berceau[28] ». La métaphore du « nid », sur laquelle Gaston Bachelard a écrit de si belles pages dans sa *Poétique de l'espace*[29], est reprise logiquement pour rappeler combien Saint-Malo est lié à la douceur sécurisante du sein maternel mais en qualifiant la ville de « nid paternel[30] », en en faisant le tableau au chapitre 3 du livre premier des *Mémoires d'outre-tombe*, il brouille la distinction claire qui pourrait s'opérer dans l'espace breton de son enfance.

C'est que la Bretagne est un espace chaotique, hybride, celui d'une enfance en (r)évolution, qui doit se défaire de ses propres contradictions pour enfin naître au monde : ce sera l'Amérique qui permettra à l'enfant de devenir homme, à l'écrivain débutant de devenir écrivain de talent par le spectacle consigné de la nature. « […] sur la grève de la pleine mer », le mémorialiste se rêve enfant « élevé » comme « compagnons des flots et des vents », livré à « une enfance oisive[31] », libre comme un petit voyageur qui peut arpenter les sables et les abords de l'océan. Dans les *Mémoires de ma vie*, première version des premiers livres des *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand parle de son « éducation sauvage » : « les flots, les vents, cette solitude, qui furent mes premiers maîtres, convenaient peut-être mieux à la nature de mon esprit et de mon cœur[32] ». Plus que ses parents ou ses précepteurs, ce sont les éléments qui éduquent le jeune Chateaubriand à la seule vie qui puisse lui convenir : la vie sauvage et libre de l'explorateur. Toute sa jeunesse, Chateaubriand ne cessera de se rêver botaniste, explorateur, aventurier ou marin (l'analogie entre sa vie et celle du marin est récurrente sous sa plume). La Bretagne est le point de naissance d'un rapport passionné à la nature –

---

[26] Pierre Fortassier, « Jean-Jacques Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre et la palette de Chateaubriand », dans *Bulletin de la Société Chateaubriand* n°31, 1988, p. 6-16.

[27] *Mémoires d'outre-tombe*, *op. cit.*, livre I, chapitre 2, p. 128.
[28] *Ibid.*, « préface testamentaire », t. I, p. 1542.
[29] Gaston Bachelard, *Poétique de l'espace* [1957], chapitre IV – Le Nid, Paris, PUF « Quadrige », 2012/2015, p. 92-104.
[30] « On peut faire alors le tour de mon nid paternel » (*Mémoires d'outre-tombe*, *op. cit.*, livre I, chapitre 3, p. 132).
[31] *Ibid.*, livre I, chapitre 4, p. 141-142.
[32] *Mémoires de ma vie*, dans *Mémoires d'outre-tombe*, *op. cit.*, livre I, p. 30.

matriciel – et Chateaubriand se présente comme un enfant sauvage né de la Nature, plongé dans le chaos des éléments bretons, à Saint-Malo comme à Combourg. Là, pendant ses « deux années de délire », il prend goût à la « solitude » et ressent une « passion violente » qui ne peut s'apaiser que par le parcours effréné du paysage environnant et culmine par la scène où « les jours d'orage en été », il monte sur la « grosse tour de l'ouest » et « app[elle] la foudre » excité par son « enthousiasme[33] ».

Le célèbre tableau du « Printemps en Bretagne » au chapitre 6 du livre premier en donne une image reconstituée, artificielle et hybride. Ce vaste panorama, genre descriptif que pratique très souvent Chateaubriand, est fictif et vise à faire de la Bretagne un espace idyllique, d'exception, où les charmes de la Méditerranée, sa douceur, se retrouvent « comme en Grèce », rapatrié sur cette « *Péninsule spectatrice de l'océan* » selon la formule de Pline qu'il reprend à son compte. Or, peindre la Bretagne comme un « pays » qui « conserve des traits de son origine » mais qui, au printemps, se manifeste par une douceur, une floraison providentielle et l'inversion des éléments à la faveur de la confusion du langage du « berger » et du « navigateur » – « le matelot dit *les vagues moutonnent*, le pâtre dit *des flottes de moutons* » – c'est déjà penser ce pays, devenu paysage panoramique, à l'aune de sa propre nature. L'on sait que Chateaubriand aime à s'imaginer en navigateur, ce qu'il sera peu ou prou, mais aussi qu'il utilise fréquemment la figure du pâtre, incarnation biblique du guide.

Le tableau de la Bretagne prend alors les dehors d'un autoportrait de ses propres chimères : Chateaubriand y rêve la synthèse impossible du Nord et du Midi[34], de la douceur bucolique virgilienne et des brumes d'Ossian. La Bretagne elle-même dessine la silhouette de Chateaubriand : « péninsule spectatrice de l'océan » comme lui-même ne cessera toute sa jeunesse de l'observer avec mélancolie. La fin du tableau renoue avec la poésie de la lune, astre cher à Chateaubriand car c'est un astre mort et mélancolique : nombre de ses tableaux de paysages nocturnes sont régis par l'incertitude poétique de la luminosité lunaire car, nous apprend-il, « la lune a ses nuages, ses vapeurs, ses rayons, ses ombres portées comme le soleil ». En la peignant comme une reine qui incline son front puis disparaît dans « la molle intumescence des vagues », Chateaubriand marie poétiquement les éléments et fait de la scène un enterrement en grande pompe. Or, il ne s'agit pas tant de sonner le glas de la Bretagne que de signaler qu'elle restera ancrée en lui. Le mouvement des astres et notamment de la lune reviendra dans la clausule des *Mémoires d'outre-tombe* avec la même perspective sépulcrale mais préservant l'espoir de la venue de « peintres nouveaux ». Il s'agit, dans l'économie de l'œuvre, de peindre un adieu au « rivage natal » avant de partir pour Combourg. La segmentation des espaces – le rivage / les terres – est clairement établie par Chateaubriand, recoupant l'enfance et l'adolescence mais l'on a vu combien cette distinction était parfois brouillée par le mémorialiste. Ce qui va débrouiller tout cela est l'Amérique, le sésame-ouvre-toi de la Grande Nature provoquant le séisme des paysages.

*

L'Amérique : la révélation de la grande Nature

Le départ pour l'Amérique n'a pas seulement pour motivation de conjurer les orages de la révolution mais aussi d'assouvir un besoin pressant de liberté, une soif de grands espaces. La Bretagne ne suffit plus à l'arpenteur de paysages : seul l'océan pourra lui donner la pleine démesure qu'il lui faut et les Etats-Unis, pays nouvellement constitué, est le refuge idéal où nombre de nobles français – dont Talleyrand – s'étaient exilés à la fin du XVIII[e] siècle, où Napoléon rêva plus tard de s'exiler lui-même. L'Amérique était ainsi devenue une terre d'élection pour qui voulait arpenter des espaces encore vierges d'hommes, pour se plonger dans ce que l'on nommait alors du beau mot de « solitudes ». Or, Chateaubriand, jeune et passionné, est l'homme de *la* solitude et *des* solitudes. Parti le 8 avril 1791, il reviendra en France au tout début de l'année 1792. L'expérience américaine

[33] *Ibid*., livre III, chapitre 9, p. 212.

[34] Cette bipartition de l'espace géographique européen avait été mis au goût du jour par Mme de Staël dans *De la Littérature* (1800).

est l'occasion pour lui de vivre pleinement l'idéal rousseauiste du retour à la nature. L'on connaît la scène, retracée dans le « Journal sans date » du *Voyage en Amérique* :

> Liberté primitive, je te retrouve enfin ! Je passe comme cet oiseau qui vole devant moi, qui se dirige au hasard, et n'est embarrassé que du choix des ombrages. Me voilà tel que le Tout-Puissant m'a créé, souverain de la nature, porté triomphant sur les eaux, tandis que les habitants des fleuves accompagnent ma course, que les peuples de l'air me chantent leurs hymnes, que les bêtes de la terre me saluent, que les forêts courbent leur cime sur mon passage[35].

Et Chateaubriand conclut, s'opposant à l'homme de la société : « moi j'irai errant dans mes solitudes[36] ». Hormis le rousseauisme, plus tard renié, du jeune Chateaubriand, ce qui frappe est davantage la farouche volonté de liberté qui l'anime : la grande Nature, le paysage, ouvrent à la liberté et c'est peut-être leur fonction première, la raison pour laquelle, selon la formule de Sainte-Beuve, ces fragments bruts d'une émotion paysagère un peu naïve aux yeux de Chateaubriand plus vieux et assagi figurent « les cartons du grand peintre, du grand paysagiste, dans leur premier jet[37] ». Il y a, dans la fulgurance des fragments du « Journal sans date », dans son absence de temporalité, un abandon absolu à la nature qui abolit la notion même de récit ou de description : la prose se fond dans l'expérience vécue, celle d'une immersion métaphysique dans un monde primitif.

La sauvagerie, la *wilderness*, c'est ce que cherche aussi Chateaubriand en Amérique et sa propension à revêtir un « accoutrement sauvage[38] » signale bien cette volonté de devenir « coureur de bois[39] » comme il l'avait annoncé à Malesherbes son mentor. Singulièrement, dans ce passage du « Journal sans date », cela s'opère par une forme d'annexion : renouer avec la « liberté primitive » signifie qu'on l'aurait déjà connue, au stade adamique de l'être ou pressentie dans ses balbutiements sur la grève de Saint-Malo, dans les bois de Combourg, mais qu'on la retrouve pleinement dans les espaces démesurés du Nouveau Monde. Devenir libre comme l'oiseau n'est qu'une transition qui mène à une forme d'extase de l'ordre de l'*hybris*, celle de se croire « souverain de la nature » au point que les solitudes deviennent, à la fin du tableau « mes solitudes », avec l'impression que le paysage entier lui fait révérence, l'accueille comme un roi revenu dans son royaume.

Cette griserie de la toute-puissance, celle de l'exilé rapatrié dans son jardin primitif a déjà été ressentie avant même l'arrivée en Amérique, lors de la traversée de ce que Chateaubriand nomme poétiquement « le désert de l'Océan[40] ». Singulièrement, lorsqu'il transcrit son récit de voyage outre-atlantique plus de trente ans après les faits (en 1827), Chateaubriand ne décrit pas l'océan ni sa traversée, si ce n'est de manière laconique. Ce sont les M.O.T. qui se chargeront d'en figurer la poésie métaphysique, celle des deux infinis qui se joignent et qu'il perçoit juché sur « la hune du grand mât » :

> L'espace tendu d'un double azur avait l'air d'une toile préparée pour recevoir les futures créations d'un grand peintre. La couleur des eaux était pareille à celle du verre liquide. De longues et hautes ondulations ouvraient dans leurs ravines, des échappées de vue sur les déserts de l'Océan : ces vacillants paysages rendaient sensible à mes yeux la comparaison que fait l'Ecriture de la terre chancelante devant le Seigneur, comme un homme ivre. Quelquefois, on eût dit l'espace étroit et borné, faute d'un point de saillie ; mais si une vague venait à lever la tête, un flot à se courber en imitation d'une côte lointaine, un escadron de chiens de mer à passer à l'horizon, alors se présentait une échelle de mesure. L'étendue se révélait, surtout lorsqu'une brume, rampant à la surface pélagienne, semblait accroître l'immensité même[41].

---

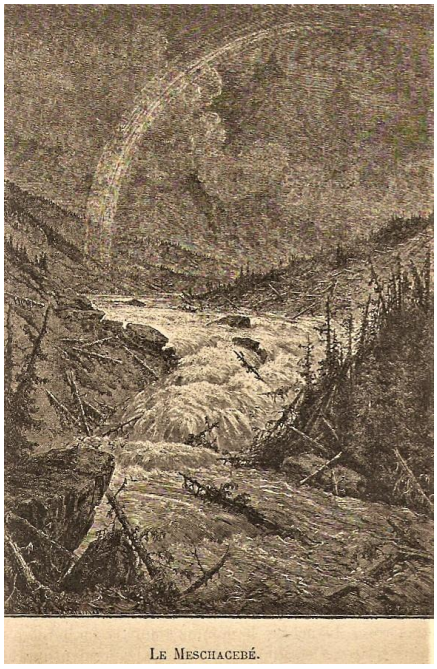
[35] *Voyage en Amérique*, « Itinéraire », Paris, Gallimard, « Folio », 2019, p. 155-156.
[36] *Ibid.*, p. 156.
[37] Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, t. I, p. 126.
[38] *Voyage en Amérique*, *op. cit.*, p. 511.
[39] « Je me ferai aux coutumes des Indiens, aux privations de tous genres ; je deviendrai un coureur de bois avant de devenir le Christophe Colomb de l'Amérique polaire. » (Chateaubriand, Lettre à Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes (1791), dans *Correspondance générale*, Paris, Gallimard, 1977, volume I, p. 60).
[40] *Voyage en Amérique*, « introduction », *op. cit.*, p. 116.
[41] *Mémoires d'outre-tombe*, *op. cit.*, t. I, livre VI, chapitre 5, p. 334.

En posture divine de contemplateur élevé de la Création, Chateaubriand semble préfigurer la toile qu'il peindra lui-même avec sa plume : ce qu'il observe est singulièrement une « toile préparée » pour un « grand peintre » qui n'est autre que lui-même. Il réalise cette toile lors même qu'il la décrit prête à être peinte. C'est la confrontation à l'infini, à la démesure, bref au sublime qui l'intéresse au premier chef car c'est un être des extrêmes, qui ne peut être grisé que par l'absolu. La clôture du tableau figure de nouveau un détail poétique qui en donne toute la saveur, dans une forme de pointe descriptive : le voilé/dévoilé de la brume qui révèle l'infini océanique. Il s'agit bien d'une révélation au sens biblique comme l'indique Chateaubriand, mais aussi au sens personnel et ontologique. À Combourg, Chateaubriand déclarait « je m'étais un mystère[42] » ; sur l'Océan, les brumes se dissipent et le confrontent, le mesurent à la démesure. Or, se penser au contact de l'infini est le meilleur moyen de tenter de se saisir dans sa propre finitude. L'expérience de Niagara n'aura pas d'autre fonction : c'est le paysage qui révèle le moi autant qu'il se révèle à soi.

Car l'Amérique de Chateaubriand, c'est l'outre-monde et l'autre monde, un univers insoupçonné où le paradis perdu d'Adam semble retrouvé à la puissance décuplée par les grands espaces. Ce qui frappe sous la plume de Chateaubriand est la fascination du gigantisme, de la prolifération de vie, faisant des paysages américains des toiles tendues jusqu'à se rompre par l'exaltation du sublime. C'est bien entendu le tableau d'une « Nuit chez les Sauvages de l'Amérique », d'abord recueilli dans l'*Essai sur les Révolutions*, avant de migrer dans d'autres œuvres, sous des formes remaniées, qui peint le mieux le sublime sombre du paysage avec, en toile de fond, les rugissements inquiétants de la chute de Niagara. C'est à son contact que Chateaubriand a une première révélation :

> Délivré du joug tyrannique de la société, je compris alors les charmes de cette indépendance de la nature, qui surpassent de bien loin tous les plaisirs dont l'homme civil peut avoir l'idée. Je compris pourquoi pas un Sauvage ne s'est fait Européen, et pourquoi plusieurs Européens se sont faits Sauvages[43].

Ce frisson de la liberté passe par la confrontation au sauvage et c'est Niagara qui concentre la force vitaliste démesurée de la nature rendue à elle-même, sans l'homme, à l'image du Meschacebé du prologue d'*Atala* et de ses crues dévastatrices :



LE MESCHACEBÉ.

La lune était au plus haut point du ciel : on voyait çà et là, dans de grands intervalles épurés, scintiller mille étoiles. Tantôt la lune reposait sur un groupe de nuages, qui ressemblait à la cime de hautes montagnes couronnées de neige ; peu à peu ces nues s'allongeaient, se déroulaient en zones diaphanes et onduleuses de satin blanc, ou se transformaient en légers flocons d'écume, en innombrables troupeaux errant dans les plaines bleues du firmament. Une autre fois, la voûte aérienne paraissait changée en une grève où l'on distinguait les couches horizontales, les rides parallèles tracées comme par le flux et le reflux régulier de la mer : une bouffée de vent venait encore déchirer le voile, et partout se formaient dans les cieux de grands bancs d'une ouate éblouissante de blancheur, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité. La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour céruséen et velouté de la lune, flottait silencieusement sur la cime des forêts, et descendant dans les intervalles des arbres, poussait des gerbes de lumières jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. L'étroit ruisseau qui coulait à mes pieds, s'enfonçant tour à tour sous des fourrés de chênes-saules et d'arbres à sucre, et reparaissant un peu plus loin dans des clairières tout brillant des constellations de la nuit, ressemblait à un ruban de moire et d'azur, semé de crachats de diamants, et coupé transversalement de bandes noires. De l'autre côté de la rivière, dans une vaste prairie naturelle, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur

[42] « Rentré dans ma première oisiveté, je sentis davantage ce qui manquait à ma jeunesse : je m'étais un mystère. » (*Mémoires d'outre-tombe*, *op. cit.*, t. I, livre III, chapitre 7, p. 208.

[43] *Essai sur les Révolutions*, Seconde partie, chapitre LVII, *op. cit.*, p. 442.

les gazons où elle était étendue comme des toiles. Des bouleaux dispersés çà et là dans la savane, tantôt, selon le caprice des brises, […] se couvrant d'obscurité, et formant comme des îles d'ombres flottantes sur une mer immobile de lumière. Auprès, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la hulotte ; mais au loin, par intervalle, on entendait les roulements solennels de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires[44].

Le ballet inaugural, doux et langoureux, des nues neigeuses sous la lueur de la lune reprennent les motifs du panorama du printemps en Bretagne transposés en Amérique mais avec un développement plus accentué car il s'agit pour Chateaubriand paysagiste de décrire un arrière-plan pacifié sur lequel le premier plan, inquiétant, va surgir par contraste. Ce qui lie le ciel et la cataracte est un « chemin » dirait Gracq, étrange perspective dessinée par le ruban d'un ruisseau scintillant, élément liquide ténu qui annonce la démesure liquide de Niagara. La grande majorité du tableau nocturne est celle d'un assoupissement poétique du paysage qui prépare le réveil terrible du volcan liquide qui gronde : « tout était silence et repos », formule quasi biblique, prépare le surgissement de l'intermittence des « roulements solennels de la cataracte de Niagara ». La logique de l'écho, si bien mise en valeur par Jean-Pierre Richard dans *Paysage de Chateaubriand*[45], joue ici pour atténuer la menace, qui couve néanmoins, et le mot « expiraient » révèle l'insoupçonné : la présence sourde de la mort dans ce paysage où se déroulent les magnificences de la grande nature. C'est cette description qui donna à Chateaubriand sa réputation de maître des descriptions de paysage et d'Enchanteur. Elle révèle, ce que montrera de manière plus criante encore *Atala* ou *Les Natchez*, que les paysages américains portent en eux les stigmates d'un univers tendu entre la vie et la mort, le paradis et l'enfer. La démesure et la splendeur de la nature américaines cachent mal une force hors de contrôle qui peut engloutir l'être faible, chétif, qui s'y trouve englouti.

Dans son *Voyage en Amérique*, Chateaubriand rappelle néanmoins combien la nature est un espace de séduction, de beautés et d'exotisme comme de pittoresque. Il se plaît ainsi à décrire des scènes apaisantes qui, sous sa plume, prennent l'authenticité d'une expérience vécue, tant elle est précise et investie par la sensibilité de l'auteur. Or, il s'agit souvent d'une réécriture libre à partir d'autres livres de voyageurs, comme les *Voyages* de William Bartram, qui fournissent à Chateaubriand, ne pouvant se souvenir de son voyage avec exactitude plus de 30 ans après, la matière à de beaux tableaux de paysages, notamment dans la section intitulée « Description de quelques sites dans l'intérieur des Florides[46] ». Chateaubriand n'étant jamais allé dans cette région, il ne peut que reconstituer ces paysages à la fois à partir de sa mémoire d'autres lieux visités et surtout à partir du livre de Bartram (ou Carver et Beltrami, deux autres de ses sources majeures[47]). Or, Chateaubriand semble nous prévenir lorsqu'il nous met en garde sur les ruses de la nature : « Mais la nature se joue du pinceau des hommes : lorsqu'on croit qu'elle a atteint sa plus grande beauté, elle sourit et s'embellit encore[48]. ». Ne serait-ce pas Chateaubriand qui se joue de nous par sa description de la nature, pour notre plus grand ravissement, car elle y sourit et s'embellit davantage encore sous sa plume ? Un exemple de cette transposition-traduction-adaptation maquillée sous les ors du style est donné par un panorama d'un « grand spectacle » auquel le voyageur paraît assister en compagnie des « animaux de la création », panorama baigné par la douceur lunaire :

---

[44] *Ibid.*, p. 445-446.

[45] Jean-Pierre Richard, *Paysage de Chateaubriand*, Paris, Le Seuil, « Pierres vives », 1967, chapitre 5, p. 93.

[46] « Les Florides » au pluriel désignaient un territoire plus vaste que la simple Floride actuelle, situé au sud des Etats-Unis, sur le pourtour du Golfe du Mexique.

[47] William Bartram, *Voyages* [*Travels*, 1775-1778], traduction française en 1798 par Pierre-Vincent Benoist, rééd. Paris, José Corti, coll. « Biophilia », 2013 ; Jonathan Carver, *Voyage dans les parties intérieures de l'Amérique septentrionale* (traduit par Kean Etienne Montcula, publié par Pissot, 1784) ; Giacomo Costantino Beltrami, *La Découverte des sources du Mississipi*, La Nouvelle Orléans, Benjamin Lévy, 1824.

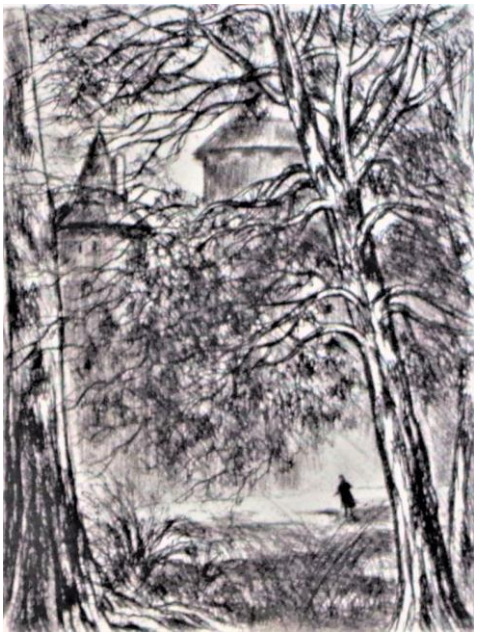
[48] *Voyage en Amérique*, « Itinéraire », *op. cit.*, p. 184.

> A notre droite étaient les ruines indiennes ; à notre gauche notre camp de chasseurs ; l'île déroulait devant nous ses paysages gravés ou modelés dans les ondes. A l'orient, la lune, touchant l'horizon, semblait reposer immobile sur les côtes lointaines ; à l'occident, la voûte du ciel paraissait fondue en une mer de diamants et de saphirs, dans laquelle le soleil, à demi plongé, avait l'air de se dissoudre[49].

Ce panorama campe d'emblée la disparition de la culture face à la nature : ruines et camp provisoire signalent, à droite comme à gauche, la précarité des édifices humains et préparent la supériorité de l'édifice naturel. Et c'est le paysage lui-même qui se fait artiste : l'île semble agissante, elle grave et modèle, pétrit « dans les ondes » le reflet de la nature devenue paysage. Cette mise en abyme de l'art descriptif de Chateaubriand donne une première touche de poésie au tableau et instaure une nouvelle bipolarité : non plus gauche et droite mais orient et occident, non plus une orientation liée à l'être observant, mais liée à la configuration de l'espace et au cycle des astres. Inversant la logique solaire, c'est à l'orient que la lune se couche, faisant pendant à la « voûte du ciel » à l'occident. La seconde partie du tableau est unifiée par la poésie de la quiétude et du repos (« reposer immobile », « paraissait fondue », « avait l'air de se dissoudre »). Tout disparaît et c'est à une mort lente, mais belle, qu'assiste le spectateur et le lecteur car tout est encore dans l'inachèvement (« semblait », « paraissait », « à demi », « avait l'air »). Rien n'est sûr car la mission de la poésie est d'effleurer le monde, de tenter de suggérer un spectacle qui, tout le laisse à penser, relève de l'ineffable. Le paysage est animé par Chateaubriand, qui se dérobe derrière lui : il est spectateur de la création en mouvements, qui agit par elle-même et dispense ses beautés alanguies avec un érotisme non feint. Qu'observe Chateaubriand ? L'effet des astres sur le monde naturel, comment l'infini agit sur le fini, comment Dieu dispense ses beautés sur l'univers qu'il a créé.

Chateaubriand n'est « l'Enchanteur » que parce qu'il a été d'abord enchanté par la nature américaine : telle est la réciproque du paysage que nous avions suggéré au début de notre propos. C'est ensuite en exil à Londres, de 1793 à 1800, qu'il va forger son art descriptif, à l'aune des théories de William Gilpin et d'Edmund Burke.

Sébastien Baudoin.
Agrégé de Lettres modernes
Docteur ès Lettres
Professeur de Lettres supérieures au Lycée Victor-Hugo à Paris.



Les illustrations « La cataracte du Niagara » et « Le Meschacebé », sont des dessins de Gustave Doré dans la grande édition illustrée d'*Atala* (Hachette – 1862)

« François-René dans les bois de Combourg » (Ci-contre) est une eau-forte de Paulette Humbert de 1949.

[49] *Ibid.*, p. 184-185.

Samedi 28 septembre 2019

« De Chateaubriand à Sartre, les arbres des écrivains »

Par Michel DÉSIR

François-René de Chateaubriand avait pour ses arbres une tendresse paternelle. Il les appelait ses enfants : *« C'est ma famille,* avouait-il*, je n'en ai pas d'autre ».* Chateaubriand va consacrer la première page du Livre premier des *« Mémoires d'outre-tombe »* à ses arbres de la Vallée-aux-Loups » *(a)* ; Mémoires dans lesquelles il citera aussi un poème de l'Abbé de Chaulieu : *« Beaux arbres qui m'avez vu naître, bientôt vous me verrez mourir ».*

Son épouse, Céleste, raconte que dès que la pluie cessait, il volait à ses arbres qu'il plantait et déplantait tant qu'il pouvait, consultant celui-ci et puis celui-là, *« leur adressant des élégies, des sonnets, des odes »,* les connaissant tous par leurs noms, délivrant l'un « *du ver attaché à sa racine »*, l'autre *« de la chenille collée à sa feuille »*. Sabots aux pieds, celui qui se qualifiait à cette époque de « Père du désert », protégeait ses jeunes plants de son ombre lorsque le soleil devenait trop cuisant. Il espérait que ce qu'il leur offrait aujourd'hui lui serait rendu un jour en protection de ses vieux ans, tout comme lui avait protégé leur jeunesse. Des arbres alignés comme dans une grande bibliothèque, des milliers d'arbres *« à peine plus hauts d'un pied »*, des arbres rares aussi, tel le « catalpa » du Mississippi aux branches horizontales si particulières, le cyprès chauve de la Louisiane, le cèdre de Virginie, le platane de Grèce, ou le magnolia à fleurs blanches teintées de pourpre, provenant du Japon, offert par Joséphine en 1812 ; ou encore le ginkgo biloba, né d'une bouture que planta Goethe à Weimar, car Goethe s'imaginait être un ginkgo, cet arbre immortel d'Extrême-Orient caché depuis 200 millions d'années dans la vieille Chine et introduit pour la première fois en France vers 1788, donc seulement 20 ans avant la Vallée-aux-Loups.

Goethe trouvait que ses feuilles bilobées représentaient magnifiquement « l'union de l'Amour », il en a d'ailleurs envoyé une, sèchée, à Marianne Willemer, une jolie Viennoise dont il était épris, mais il avait 65 ans, et elle en avait 30… Goethe dédia même un poème à son arbre dans le *« Divan occidental et oriental »* en 1815. C'est aussi à Goethe que nous devons la découverte de la métamorphose des bourgeons en appareil de reproduction par la fleur mâle ou femelle car nous savons aujourd'hui que certains arbres sont sexués, notamment le ginkgo biloba et l'if *(b).* Je ne sais pas exactement comment Chateaubriand a obtenu cette bouture de ginkgo du parc arboré de Goethe, car ils ne se sont jamais rencontrés, bien que Chateaubriand, pour rejoindre son poste de « Ministre de France » (Ambassadeur) à Berlin, soit passé par Weimar où Goethe habitait. Chateaubriand le regrettera plus tard : *« J'aurais pu voir Goethe [à Weimar], et je ne l'ai point vu ; il laisse un vide dans la procession des personnages célèbres qu'ont défilé sous mes yeux. ».* Que ce soit François-René ou Johann Wolfgang, ils ne pouvaient pas s'imaginer que seul un ginkgo biloba survivrait à Hiroshima renaissant des cendres radio-actives à 800 mètres de l'impact « ground zéro », moins d'un an après l'apocalypse nucléaire.

Toujours est-il que Chateaubriand savait *« voir l'Arbre »* comme l'écrira Péguy à propos de Victor Hugo pour son poème *« Aux Arbres »* dans *« Les Contemplations »* (*« quelqu'un de grand qui*

m'écoute et qui m'aime ! »). François-René savait lui aussi que les arbres pouvaient écouter et même comprendre, car depuis longtemps en Bretagne, on se confessait au pied d'un arbre en l'absence d'un prêtre…. Ce qu'il va confirmer dans le *« Génie du christianisme »* en 1802 : *« Les forêts ont été les premiers temples des dieux ».* Mais déjà bien avant, le culte naturaliste des arbres existait en Gaule, avant le christianisme. On faisait des offrandes aux arbres, des gâteaux étaient déposés sur les racines apparentes, même des beignets sur un chêne qui porta le nom de « chêne beignet » près de Saumur : alors le concile de Nantes de 658 s'est opposé à cette pratique païenne en faisant couper tous les arbres d'adoration pour y substituer des croix *(c)*.

Peut-être Chateaubriand ressentait-il ce flux magnétique, cette résonance de nos fréquences réciproques que nos savants ont aujourd'hui scientifiquement déterminées. Tout porte à le croire

lorsque l'on se souvient de ce monumental cèdre du Liban qu'il planta d'instinct au croisement des lignes telluriques au cœur de son verger sauvage du Val-de-Loup, dans le secteur d'Aulnay de Châtenay-Malabry, face à ce qu'il appelait « sa maison de jardinier », en réalité une superbe maison de maître qui n'avait rien d'une cabane de jardin... Malheureusement, ce cèdre ne résistera pas à la tempête de Noël 1999. Dans le *« Génie du christianisme »,* il décrira les cèdres du Liban comme des *« voisins de la création »,* où, là encore, les moines maronites célébraient des messes à leur pied. *(d)*

« C'est dans les bois de Combourg que je suis devenu ce que je suis » écrira-t-il dans ses Mémoires ; mais ce ne sera pas dans les bois de sa vallée des loups qu'il sera. Dans l'obligation de vendre son domaine, il abandonnera ses enfants les arbres. Il ne va donc pas mourir auprès de cette famille comme il l'avait espéré... c'est quand même à eux qu'il réservera les derniers écrits en sa vallée : *« […] voici les dernières lignes que je trace dans mon ermitage ; il le faut abandonner tout rempli des beaux adolescents qui déjà dans leurs rangs pressés cachaient et couronnaient leur père. [...] Ces arbres naquirent et crûrent avec mes rêveries ; elles en étaient les Hamadryades. Ils vont passer sous un autre empire : leur nouveau maître les aimera-t-il comme je les aimais ? Il les laissera dépérir, il les abattra peut-être : je ne dois rien conserver sur la terre. C'est en disant adieu aux bois d'Aulnay que je vais rappeler l'adieu que je dis autrefois aux bois de Combourg : tous mes jours sont des adieux. »*

Il est vrai que la forêt est le ferment de l'imaginaire de l'écrivain, un territoire autarcique dont les psychanalystes expliquent que son espace-temps, la quatrième dimension de relativité dirait Einstein, favorise la recherche du « moi ». Pour preuve quelques « rêveries » du promeneur solitaire de Rousseau, ou mieux, les descriptions de la Sologne par Maurice Genevoix (notamment dans son livre titré *« Un jour »).*

La forêt a un pouvoir d'attraction indéniable sur les hommes, un lieu pouvant aussi bien dissimuler le banni social devenu brigand, que protéger le Saint ermite. Mais la forêt peut être aussi une source d'angoisse tels les arbres maléfiques dépeints dans les chants de « L'Enfer » de *« La Divine Comédie » : « des chênes dénudés dont les branches noires tordues et noueuses, aux épines empoisonnées qui saignent, déchirent le ciel sombre autour d'une ruine gothique. » ;* ou Cosette allant chercher son eau au puits dans *« Les misérables »* (Victor Hugo avoua qu'il avait volontairement introduit cette scène par thérapie d'une frayeur qu'il avait ressentie, enfant, en

Forêt-Noire). Et puis, toujours le lien fatidique entre l'arbre et la mort. George Sand, à l'âge de 6 ans, traversant la forêt d'Orléans au cours de l'hiver 1810-1811, fut horrifiée par les récits de sa grand-mère se souvenant des corps des voleurs de grand chemin pendus sur les lieux mêmes de leurs forfaits dont les dépouilles desséchées se balançaient au-dessus de sa tête. (Souvent, l'emplacement devenait un lieu-dit nommé « La Justice »). L'arbre le plus adapté au supplice de la pendaison, que l'on appelait *« L'Arbre à usage »*, était le châtaignier, de par la solidité et la longueur de ses branches basses (car on pendait sur la branche la plus basse afin que, pour l'exemple, le pendu soit au plus près des passants) : *« Quand on connaissait la route, on connaissait tous les pendus »*. Ce souvenir, relaté dans *« Histoire de ma vie »,* sera certainement pour beaucoup dans la description des « arbres aux sorcières » du Bois de Chanteloube dans son œuvre *« La Mare au Diable ».*

George Sand qui, en son domaine de Nohant, admirera, jusqu'à la fin de sa vie, les deux cèdres remarquables qu'elle planta en symbole de la naissance de chacun de ses deux enfants ; mais elle n'aura pas, elle, sa tombe creusée dans le granit face à un océan ; le tombeau de George Sand est posé aujourd'hui à même le sol, au-dessous d'un if magnifique qui semble vraiment la protéger. Savait-elle que pour les Celtes, l'if était symbole de la résurrection, souvent planté aux pieds des menhirs ?

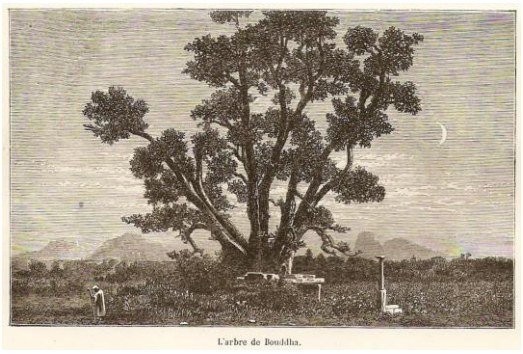
Ah ! les ifs, « les arbres des cimetières », toujours verts, qui protègent du vent, qui écartent les exhalaisons nocives des tombes et les esprits malins, mais qui empoisonnent les chevaux. Certainement l'arbre le plus adulé par les écrivains de part sa réputation maléfique. Rappelez-vous, c'est avec le suc de l'if que le père de Hamlet a été empoisonné. Plantés en encadrement des vieilles églises, les ifs étaient autrefois l'objet d'une vénération religieuse ; alors, comme pour les arbres d'adoration, le clergé fut hostile à l'égard des ifs qu'il considérait comme propices à propager la peste du fait de la présence à leurs pieds d'éventuels cadavres contagieux.

Restent quand même, devant le porche latéral de l'abbaye de Léhon, en Dinan, au milieu de l'ancien cimetière, quatre ifs, plantés volontairement en carré, qui paraissent n'en former qu'un seul. Il semble que l'implantation des ifs, en carré ou en triangle, avait une signification ; nous ne la connaissons pas.

« Mais on a froid sous les ifs » déclara Victor Hugo qui associa l'arbre du cimetière à la tombe. Dans *Les Contemplations,* il invoque le mort qui *« sent la chevelure affreuse des racines […] entrer dans son cercueil ».* Dans *« Quatrevingt-treize »* il décrit longuement les cryptes creusées sous les racines des chênes, qu'on appelait des « loges », où se cachaient les chouans dans la forêt de Fougères. Gil Pidoux, écrivain Suisse, dans son ouvrage *« Le lieu de l'arbre »,* cite également : *« Les morts remontent dans la sève. Les morts affluent sous l'écorce. Leurs doigts s'agitent au bout des branches. Leurs yeux brillent dans les nœuds. La résine de leur sang chante sous les brindilles ».* Même La Fontaine, dans sa fable *« Le Chêne et le Roseau »* : *« Celui de qui la tête au ciel était voisine, et dont les pieds touchaient à l'empire des morts ».*

Dans le *Génie du christianisme,* Chateaubriand cite un poème de Fontanes : *« L'if, et le buis lugubre, et le lierre stérile ; Et la ronce à l'entour, croissent de toutes parts ».* Fontanes cite en premier les ifs dans ce poème, mais aussi *« le buis lugubre »*, pourquoi ? Je n'ai pas trouvé la véritable raison, mais ce qui est sûr, c'est qu'au cœur de notre pays, notamment dans le Berry Noir, il ne faut jamais couper un buis, surtout s'il est planté devant la porte de votre maison, cela porte malheur, il faut obligatoirement l'arracher… Puis Fontanes nous parle du *« lierre stérile »*, peut-être connaissait-il la légende qui raconte que c'est le dieu Bacchus qui aurait fait sortir de terre cette liane grimpante pour soutenir son ami dénommé Lyerre qui s'écroulait d'épuisement après avoir dansé trop longtemps devant lui… Dans le monde gréco-romain, une symbolique des arbres, une mythologie, se trouva rattachée à chaque arbre, que le grand poète allemand Schiller mis dans son poème *« Le saule pleureur » (e)*

Il n'y a pas que l'if qui a une mauvaise image, on dit aussi du noyer qu'il est « l'arbre des ténèbres et du diable hanté par les sorcières » ; et que s'endormir sous un noyer, c'est risquer la fièvre et les maux de tête. Il est interdit de sculpter des statues de la Vierge dans son tronc ; tout cela parce que Judas s'est, paraît-il, pendu à un noyer, ce qui est loin d'être sûr, car Judas a aussi altéré la bonne image des oliviers en trahissant Jésus au milieu du jardin des huit oliviers de *Gethsémani*. Victor Hugo, dans « *La fin de Satan »* s'est interrogé sur « l'arbre de Judas » : *« De quel arbre effrayant fit-il une potence ? Est-ce à quelque vieux clou d'un mur qui pourrissait Qu'il attacha un nœud vengeur ? Nul ne le sait. Cette corde à jamais flotte dans les ténèbres ».* Ce serait plus certainement un figuier ; le véritable « fruit défendu de l'Arbre de la connaissance » n'étant pas une pomme, mais une figue, comme on peut désormais le constater sur les fresques découvertes, il y a peu de temps, dans le village de Matera au sud de l'Italie.


L'arbre de Bouddha.

D'ailleurs, pour les Hindous, le figuier pipal « Bodhi » demeure l'arbre sacré, sous lequel Bouddha, six siècles avant JC, est resté à méditer afin de parvenir à l'illumination. C'est aussi un figuier, nommé ruminal, qui offrit la première protection de Romulus et Rémus, les fondateurs de Rome ; et c'est également sous un figuier, à Milan, que Saint Augustin atteignit la révélation de la foi chrétienne. Du temps des pharaons, le figuier portait le nom de Sycomore, son bois servait à la réalisation des cercueils des corps momifiés en Égypte. Quant aux essences qui auraient servi à construire La Croix du supplice de Jésus, la légende veut que cette croix sommitale du Golgotha soit en palmier, en cèdre, en cyprès, et en olivier. Les chrétiens libanais soutiendront qu'elle était totalement en cèdre, tout comme « l'Arche d'alliance », ce qui est plus vraisemblable pour une simple croix. Pour les Juifs et les Arabes, l'arbre sacré était le palmier, car né du même limon qu'Abraham qui comprenait le langage du bruissement de son feuillage.

L'arbre fut en réalité le premier support de l'information. Les indiens de la forêt gravaient l'emblème de leur famille sur les troncs pour délimiter leur territoire. En 1848 en France, c'est par des graffitis sur l'écorce des arbres que les habitants creusois déclenchèrent la révolution de juin.

C'est aussi un rite des jeunes amants d'entrelacer leurs initiales sur l'écorce ; tout comme Chateaubriand, dans *Atala*, nous conte les vers d'Homère et des sentences de Salomon que l'ermite Solitaire avait gravés sur les *« vieux chênes qui lui servaient de livres ».* Ecoutons également Ronsard s'adressant à Hélène : *« J'ai gravé sur le tronc nos noms et nos amours, Qui croîtront à l'envi de l'écorce nouvelle »*.

C'est sur un hêtre, à l'écorce lisse et douce, que Virgile gravait à l'aide de la pointe de son couteau ses écrits amoureux. Virgile, dans les « Bucoliques » et les « Géorgiques », nous parle de « ses arbres bien-aimés » à chaque page. Virgile, qui, dans *« l'Énéide »,* nous décrit comment le « vieux Roi Latinus » déposait ses offrandes au dieu Faunus, ministre de Jupiter, dont il attendait, en retour, les oracles par des incisions sur l'écorce des arbres. Support idéal des oracles selon la Bible, le hêtre était l'arbre préféré de Jeanne d'Arc, dont le feuillage lui fit apparaître l'image des deux saintes qui lui dictèrent son destin. Le hêtre est désormais une essence protégée, 20 000 ha viennent d'être inscrits au Patrimoine Mondial de l'Humanité par l'UNESCO dans les Carpates de Roumanie.

C'est donc d'une partie de l'écorce que va se créer le livre. En latin, *liber* signifie à la fois le livre et la pellicule située entre le bois et l'écorce. Cette pellicule, une fois sèche, offre une surface exploitable. Déjà, les Anciens arrachaient le liber du tilleul, arbre divin *(f)*, puis le découpaient en bandelettes sur lesquelles ils écrivaient leurs vœux avant de les pendre au vent à des branches *(g)*.

C'est également sur une écorce, mais de bouleau, qu'en 1807, Delphine de Custine écrira un jour à François-René de Chateaubriand *(h).* Pourtant, Madame de Custine ne devait pas savoir que c'était avec une corde tressée en natte d'écorce de bouleau, que les Indiens d'Amérique avaient remonté le jeune aventurier Chateaubriand du fond du gouffre du Niagara où il s'était fracturé un bras lors d'une chute qui aurait pu être mortelle. Chateaubriand confirmera cet épisode épique dans les notes de son ouvrage très contreversé *« Voyage en Amérique ».* Pour le jeune romantique François-René, le bruissement des feuilles semblable au *« sourd mugissement de l'orgue »,* mêlé à l'hymne des oiseaux, lui rappelait *« la symphonie de la solitude »* de ses promenades avec sa sœur Lucile en forêt de Combourg, son « berceau des songes ». Chateaubriand utilise le mot « symphonie », car chaque sorte d'arbres possède au vent sa musique particulière : le bruissement du hêtre, la rumeur des frênes, le souffle languissant d'une houle de mer dans les pins : *« Vous croyez quelques fois entendre gronder l'océan au milieu des Alpes »* écrira-t-il ; et puis, le tumulte mugissant des chênes, le ruissellement des bouleaux, le tremblement du tremble *« au cliquetis frémissant de ses feuilles aux mille notes métalliques »* écrivait Alphonse Daudet, le frissonnement du peuplier dont le subtil Joseph Joubert, l'ami le plus proche de Chateaubriand disait : *« Je voudrais être un peuplier, car cet arbre a toujours l'air d'être jeune même quand il est vieux ».*

Mais le vrai roi de la forêt dans l'histoire des hommes est le chêne. Considéré comme l'arbre occidental par excellence, sa feuille orne les képis des généraux, ou couronne la tête des bons élèves. Encore que le philosophe Jean Guitton préférait son chêne « en dormance », c'est-à-dire au repos en hiver, donc sans les feuilles qu'il traitait de « fausses splendeurs » voilant la beauté de la puissance de sa structure : « *Je t'aime encore plus en hiver*, lui disait-il, *quand tu es mis à nu* ». Le chêne est un symbole de puissance et de sagesse comme l'atteste le chêne légendaire de Saint Louis, à Vincennes, sous lequel il

rendait la justice. Le chêne reste le totem des régions, des pays, et des continents ; chacun a le plus vieux, le plus haut, le plus beau. Le plus vieux chêne de France est situé à Allouville-Bellefosse, près d'Yvetot en Seine-Maritime ; il daterait de l'époque de Charlemagne.

Les chênes étant des êtres divins pour les druides, lors de la conquête de la Gaule, César ordonna à ses soldats-bûcherons de les abattre. Mais au premier coup de cognée, les soldats furent pris de violents tremblements, et durent s'agenouiller, tête nue, pour se recommander à la clémence de leur puissance.

A Saint-Malo, sur la plage du Sillon, nous avons aussi des chênes : les « ragoles », les brise-lames. Ce sont des troncs de chênes émondés (dont on a coupé régulièrement les branches pour en faire des fagots), qui, de ce fait, présentent des boursouflures à chaque départ de branche coupée ayant la particularité mécanique de renforcer la résilience extérieure du bois *(i)*. Ces ragoles brise-lames sont enfoncés dans le sable tout comme les bouchots, qui sont, eux, en chêne noir de Dordogne dont la particularité est l'épaisseur de l'écorce dans laquelle vont se nicher les jeunes moules.

Le chêne ne doit pas nous faire oublier le frêne qui était l'arbre sacré des peuples scandinaves. L'esprit du Créateur l'habitait ; alors les serpents, symbole du Mal, n'osaient pas l'approcher ; les mères de famille y suspendaient donc les berceaux des enfants, en toute sécurité, pendant qu'elles moissonnaient les champs de blé. Aux Amériques, ce sont aux branches fleuries des érables que les indiennes suspendaient leurs berceaux de mousse ; et lorsqu'un jeune enfant perdait la vie, c'est aux branches d'un sassafras qu'elles pendaient le corps de l'enfant mort après lui avoir offert pour la dernière fois son lait maternel qui le nourrira dans sa prochaine vie, *« la mort n'étant qu'une seconde mère qui nous enfante à une autre vie »*. Chateaubriand dans *Atala* nous décrit ce « tombeau aérien », cet arbre funèbre toujours choisi au bord d'un chemin afin que les jeunes épouses « désirant les douceurs de la maternité » puissent recueillir entre leurs lèvres l'âme de l'innocente créature.

Schiller, dans son œuvre, fait s'interroger le jeune Walter : *« Père, c'est vrai que sur la montagne, là-bas, les arbres saignent quand on leur donne un coup avec la hache ? […] Le maître berger le raconte… Il dit que les arbres sont envoûtés et que celui qui leur fait mal, leur main sort de terre pour l'emmener à la tombe ». « C'est la vérité » répond Guillaume Tell.* Effectivement, au Moyen Âge, on craignait que l'arbre saigne quand on le coupait. Dans la forêt de Teillay, en Ille-et-Vilaine, le « Chêne à la Vierge » saignait lorsque l'on attaquait son écorce. C'était, paraît-il, le sang d'une jeune fille qui avait été massacrée par les bleus révolutionnaires parce qu'elle refusait de révéler le nom d'un prêtre réfractaire. Est-ce pour cette crainte du sang que les Indiens des Amériques préféraient ligaturer les arbres de leurs ancêtres, plutôt que les couper ? Ronsard, parle du «sang des Nymphes» dans son poème contre les bûcherons de la forêt de Gastine. La Fontaine, lui, qui était « Maître des eaux et forêts » à Château-Thierry, fait « gémir » ses arbres dans sa fable *« La Forêt et le Bûcheron ».*

« L'arbre semble penser » écrira Paul Valéry, auteur du superbe *« Dialogue de l'arbre ».* De là, doit-on en déduire que les arbres ont une âme ?

Il est vrai que Platon reconnaissait aux arbres une âme pouvant éprouver des sensations, « une âme sensitive », exprimant sur son écorce les cicatrices de ses souffrances. Aristote proposait « une âme végétative », prenant en exemple la vigne qui accepte ou refuse les végétaux qu'on lui propose au cœur de ses rangs (Pourquoi accepte-t-elle des *« pêchers de vignes »* qui, il est vrai, durant l'année,

préviennent le vigneron d'une éventuelle attaque de l'oïdium par l'arrivée de taches blanches sur leurs feuilles, et beaucoup moins la présence d'autres arbres fruitiers ?)

Les artistes peintres peignent un arbre comme un portrait, preuve que l'arbre, s'il n'a pas d'âme, a une expression certaine. « L'épreuve de l'Arbre » était, en 1817, le deuxième exercice imposé pour « le Prix de Rome des paysages historiques ». Van Gogh, dans sa volumineuse correspondance avec son frère, décrivait les cyprès de provence. *« Le chêne »* de Gustave Courbet est une des œuvres les plus représentatives de la puissance de cette essence d'arbre, tout comme les chênes de Corot près de Mur-de-Bretagne ainsi que ses études en forêt de Fontainebleau, notamment ses *« Chênes Noirs du Bas-Bréau »*.

Mais l'artiste emblématique de « l'école de l'Arbre », c'était Théodore Rousseau. A partir de 1839, il va même, avec l'aide de Victor Hugo, s'opposer à l'administration des « Eaux et forêts » contre les défrichements et les « coupes à blanc » abusives de la forêt de Fontainebleau en créant un « Comité de protection artistique de Fontainebleau ». Victor Hugo prononça un discours conclu par un aphorisme dont il avait le secret : *« Un Arbre est un édifice, une forêt est une cité, et entre toutes les forêts, la forêt de Fontainebleau est un monument ».* Résultat, en 1853, sera créé le premier parc naturel protégé du monde (donc 20 ans avant le célèbre parc de Yellowstone des USA). Puis en 1870, la forêt de Fontainebleau deviendra un domaine de l'État sur décision de Napoléon III.

C'est aussi Théodore Rousseau qui donna à Claude Monet l'idée de peindre un même sujet à des heures différentes de la journée. En 1850, Rousseau peignit deux fois la *« Sortie de Forêt de Fontainebleau »* : une le matin, et une le soir. Quinze ans plus tard, en 1865, Monet fera de même avec ses deux tableaux du *« Pavé de Chailly » ;* Monet réitérera ce procédé artistique avec ses célèbres 30 tableaux de la cathédrale de Rouen réalisés à des heures différentes pendant 2 ans (1892/1893).

Il faudrait des heures pour parler de la forêt de Fontainebleau, notamment de ses chênes, tel le « Jupiter », mort en mai 1994 après très certainement 680 années de vie. Il était le dernier survivant de ce que Napoléon III appelait *« ses vieilles écorces »* qui comportaient également « le Clovis », « le Henri IV », « le Sully ». Chaque grand chêne remarquable avait un nom ; on dut raser cette futaie en 1940 car elle avait subi le terrible hiver de 1788 où il fit -24°C, puis celui de janvier 1879. Tous ces arbres abattus avaient plus de 400 ans.

Mais la forêt de Fontainebleau n'était pas le domaine exclusif des peintres de « l'Auberge Ganne » de Barbizon, où les artistes démunis, encore totalement inconnus, payaient leur gîte et leur couvert en tableaux (C'est aujourd'hui un musée). Tous les écrivains, musiciens, sont également venus s'y ressourcer, et quelquefois même ensemble, comme le tumultueux couple que formaient George Sand et Musset qui passèrent, en août 1833, une nuit entière à la belle étoile, égarés dans les célèbres rochers des gorges de Franchard. Musset va y perdre momentanément la raison, se croire dans un cimetière, avoir des hallucinations dans une crise suicidaire qui va faire s'interroger George Sand sur la santé morale de son trop jeune amant. Il

y a désormais un chêne baptisé « George Sand » en ces lieux que visitera Flaubert en juillet 1868, donc 35 ans plus tard, pour la préparation de son œuvre *« L'Éducation sentimentale »* ; Flaubert aura la délicate attention d'attendre que passe le mois d'août d'anniversaire de cette nuit shakspearienne pour envoyer une très belle lettre à George Sand, lui avouant même avoir eu envie de « se pendre » à l'un des arbres ! Un an avant Flaubert, les frères Edmond et Jules de Goncourt avaient aussi visité les gorges de Franchard pour leur roman (*Manette Salomon*) ; puis ce sera Maupassant, également pour la fin de son roman *« Notre cœur ».* Maupassant était à la recherche des sites naturels des tableaux de Corot dont il était grand admirateur, tout comme Paul Valéry qui déclarait : *« L'Arbre, chez Corot, est quelqu'un »*. C'est encore à Fontainebleau qu'Alphonse Daudet, dans ses *« Notes sur la vie »,* écrira *« qu'après la mer, c'est en cette forêt qu'il éprouva le plus profond sentiment d'infini »* (Alphonse Daudet avait d'ailleurs loué, en lisière de la forêt de Sénart, l'atelier du peintre Delacroix).

Ce sont donc surtout les écrivains qui s'identifiaient aux arbres :

- Goethe et son ginkgo biloba ;
- Le tilleul de Voltaire ;
- Tchékhov, lui, plantait des arbres partout où il résidait, comme le fera plus tard le héros du roman de Jean Giono *« L'Homme qui plantait des arbres » (j)* ;
- John Muir et ses séquoias immortels *« qui ne meurent que par l'éclair céleste ou la hache des mécréants » ;*
- Taine et son platane des Invalides qu'il visitait chaque jour devant le 30ème barreau de la grille de l'esplanade ;
- Le chêne de Martin Luther, à Worms, le fondateur du protestantisme, chêne qui fut planté lors de la diète (réunion) de 1521 où il fut excommunié.
- Lamartine et ses cèdres du Liban *« arbres plantés de Dieu, reliques des siècles de la nature qui savent l'histoire de la Terre mieux que l'Histoire elle-même, et qui verront le premier comme le dernier jour »* (bien que Lamartine préférera un saule pleureur « *arbre chéri de la mélancolie »* pour couvrir sa tombe, comme le saule qui ombrage le sépulcre de Musset au cimetière du Père Lachaise.
- Nous avons aussi : la Forêt-Noire d'Hermann Hesse ;
- la forêt de l'Isle-Adam pour Balzac ;
- la promenade journalière de Kant dans son allée de tilleuls ;
- Michelet apostrophant ses arbres : *« Vieux pontifes, puissants médecins, dites-moi, je vous prie, le mystère d'immortalité »*.
- On attribue même à Montaigne, lors de son voyage en Italie en 1581, la découverte de la dendrochronologie (qui est l'étude des cernes de croissance en rapport avec l'âge des arbres).

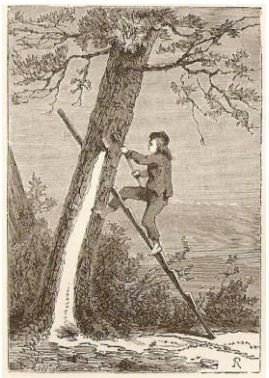
Et puis le marronnier de Jean-Paul Sartre, alors là, l'histoire est cocasse, et vaut la peine d'être contée. De 1931 à 1937, Sartre était professeur de philosophie au Havre (et quel professeur de dissertation : « Thèse, antithèse, foutaise…. » !) Après avoir fait quelques combats de boxe sur les galets de la plage avec ses élèves, il les emmenait dans les maisons closes du port, puis les incitait à fumer en cours où ils devaient se rendre sans livre *« les mains vides, mais la cervelle ouverte ! »* (Le scénariste du célèbre film *« Le cercle des poètes disparus »* n'a rien inventé…). Donc, pendant cette période, Sartre va écrire son œuvre principale, *La Nausée »,* dans laquelle il souhaite utiliser un arbre comme symbole. Travaillant dans un square qui lui servait de bureau (plus tard ce sera dans les bistrots), il remarque un arbre d'où tombent ce que nous appelions étant enfants des « hélices ». Ces hélices sont tout simplement les fruits secs « à deux samares ailées » qui se détachent des « érables champêtres » en virevoltant. Évidemment, le très intellectuel Jean-Paul Sartre ne le sait pas, alors il écrit à Simone de Beauvoir, qui est en poste à Rouen, pour en connaître le nom : *« Vous savez, ces jouets qui tournent au vent quand on leur imprime un très rapide mouvement de translation »*. « Castor » (Simone) qui ne connaissait rien en arbre, lui répond : *« C'est un marronnier »* ! Sartre fit donc du marronnier « l'arbre de l'existentialisme » dans ce qui sera son chef-d'œuvre édité en 1938. Les inconditionnels de Jean-Sol Partre (comme le nommait avec moquerie Boris Vian dans *« L'Écume des jours »*), ces idolâtres donc, en pèlerinage au Havre, ont vainement cherché le marronnier. Les employés municipaux ont eu beau leur expliquer qu'il s'agissait d'un érable, rien n'y faisait. Alors, pour être tranquilles, les jardiniers plantèrent deux marronniers déjà adultes au centre du square Saint-Roch, et le problème existentiel fut réglé ; malheureusement, ce square n'existe plus, il a été bombardé en 1944 avec pratiquement toute la ville du Havre.

Nous ne pouvons pas parler de Sartre sans rappeler le triste destin de son frère ennemi Albert Camus, car en réalité : If, noyer, figuier, charme (qui rend pénible les accouchements à sa proximité), ou la graine de saule (qui entraîne la stérilité des femmes), tous ces arbres cités sont bien moins dangereux que les platanes qui bordaient nos routes pour lesquels Francis Ponge écrira un poème : *« Tu borderas toujours notre avenue française pour ta simple membrure et ce tronc clair, qui se départit sèchement de la platitude des écorces »*. En 1895, les 35000 km de routes nationales françaises comptaient plus de 3 millions d'arbres qui étaient, à cette époque, des « ormes » plantés par Sully, le Ministre d'Henri IV. Car, en 1552, une directive d'Henri II avait déjà préconisé cette méthode d'utiliser les bordures de terrains appartenant à l'Etat pour l'obtention de bois de haute qualité destiné à la construction navale, et permettant en plus et surtout, de délimiter l'espace public de l'espace privé *(k)*. C'est contre l'un de ces arbres, bordant une route de l'Yonne, qu'Albert Camus se tua le 4 janvier 1960 dans une superbe, mais trop puissante, voiture « Facel Vega », accompagné de son éditeur Michel Gallimard.

Même s'ils n'ont pas d'âme, les arbres vivent, ils ont des « sens », ils ont du *« goût ».* J'ai connu un tonnelier qui mangeait des copeaux de bois pour le choix des merrains de ses tonneaux (les merrains sont les lattes verticales courbes qui, après être travaillées, vont devenir des « douelles », composant la paroi d'une barrique – la barrique étant le nom celtique du tonneau). En Grèce, en Égypte, en Turquie, les sultans utilisaient les larmes de lentisque sauvage pour conserver l'haleine fraîche de leurs femmes et des almées des harems (Le lentisque est plus connu sous le nom de « l'Arbre au mastic »). Rappelons-nous le picotement du « Red Cedar » de nos « crayons à papier » que l'on mâchait pendant nos longues réflexions d'écoliers en l'absence d'un bâton de réglisse. Et puis les emplois médicinaux, la pharmacopée des forêts est de plus en plus étudiée par les plus grands laboratoires du monde. La mode aujourd'hui est à la sève de bouleau. Une ferme des Côtes-d'Armor

en produit plus de 2000 litres par an ! J'ai quelques doutes, sachant que c'est avec le liber du bouleau que les Indiens réalisaient les coques de leurs canoës, cousues avec des racines de sapin enduites de gomme de prunier *(l),* et déjà en Europe, on portait aussi le jus de bouleau à haute température pour le transformer en goudron de calfatage des bateaux*.* Pendant longtemps, c'est l'écorce du chêne qui servait au tannage des peaux ; l'acide tannique qu'elle contient se combine avec la gélatine de la peau des animaux, rendant celle-ci imperméable et imputrescible, devenant donc du « cuir ».

Il existe la *« phytothérapie »* qui est l'utilisation des feuilles et des écorces. Les décoctions d'écorce de saule blanc étaient déjà utilisées par Hippocrate pour apaiser les douleurs car elle contient de l'acide acétylsalicylique (c'est-à-dire de l'aspirine). Nous avons la *« gemmothérapie »* à base de bourgeons (4000 ans avant Jésus-Christ par les égyptiens). On connaît aussi la résine du pin des landes utilisée pour la fabrication traditionnelle des bonbons contre les maux de gorge, mais on sait moins que cette résine a été très utilisée dans l'antiquité pour rendre le vin plus digeste (le *« Retsina »* ou vin blanc de résine). Dans le monde des Arts, c'est la résine du mélèze qui est utilisée en vernis de protection des tableaux depuis l'époque médiévale, sous le nom de « la térébenthine de Venise ». Chateaubriand dans *« Voyage au Mont-Blanc »*, décrit le goût du mélèze de nos Alpes : *« C'est sur le mélèze que l'abeille cueille ce miel ferme et savoureux, qui se marie si bien avec la crème et les framboises de Montanvert »…* Chateaubriand qui, dans son livre *« Voyage en Amérique »*, fera également une description extrêmement précise de la récolte du suc de l'érable à sucre. Il y indique les périodes d'exploitation et leur durée, la méthodologie des incisions de l'écorce, et même les temps de cuisson !


Le gemmage du pin.

Les arbres ont aussi une *« odeur »*, qui peut être soit transmise par les feuilles, soit par leur bois.
Nous utilisons l'odeur du bois pour le choix des boîtes à cigares, mais aussi pour la réalisation des coffres à vêtements en Asie avec le bois de camphrier, le châtaignier pour éloigner les araignées, on ajoute de l'extrait de cèdre dans la colle destinée à la reliure des livres pour chasser les rongeurs ; ou plus simplement l'utilisation du peuplier pour les baquets à poissons ; l'eucalyptus pour la fabrication des baignoires, bien que l'eucalyptus soit actuellement l'arbre préféré des financiers pour sa rentabilité, notamment au Brésil pour la fabrication de la « cellulose de commodités » destinée à la réalisation des couches de bébés ! Il faut 23 000 m3 de bois par jour pour une seule usine ! Au Brésil, l'eucalyptus a remplacé l'hévéa originel qui était sa richesse pour sa récolte de « latex » *« L'Amazone était le cœur de la Terre dont le lait de caoutchouc était son sang »*. Remplacement obligé, et non calculé, depuis la trahison de la reine Victoria qui, un jour, donna l'ordre à ses espions de « voler » 70 000 plants d'hévéas au Brésil pour les envoyer à Singapour, à Ceylan puis en Indochine dès 1925, avec les conséquences géopolitiques dramatiques que l'on sait. Alors, le Brésil a dû importer des eucalyptus australiens qui ont une croissance 10 fois plus rapide que les pins et les sapins. C'est d'ailleurs un eucalyptus amygdalina, mais situé en Australie, qui est le plus grand arbre de la planète, avec 152 mètres à la cime, dépassant donc de plus de 40 m le plus haut *cèdre rouge* situé sur le versant ouest de la Sierra Nevada en Californie que Chateaubriand avait qualifié de *« château aérien » (m).*
En Afrique, les chercheurs s'étonnaient du comportement des girafes broutant les feuilles d'acacia. Ils se sont aperçus qu'elles allaient très vite, en remontant toujours face au vent. Ils en ont rapidement trouvé la raison, l'explication chimique : les feuilles des acacias se sentant en danger,

émettent un gaz (de l'éthylène), qui se propage par le vent aux acacias voisins distants de moins de 7 mètres. Ceux-ci augmentent immédiatement leur teneur en tanin jusqu'à rendre toxiques leurs feuilles devenues indigestes pour ces pauvres girafes. *« Le vent parle aux chênes »* présageait Victor Hugo, eh bien le vent parle aux acacias, c'est désormais certain. En matière de défense naturelle, nous savons que des arbres fabriquent des hormones pour la stérilisation des punaises. Nous savons aussi que lorsqu'une chenille plante ses mandibules dans une feuille de hêtre, de noyer ou de chêne, la feuille envoie une impulsion électrique à tout son arbre pour une alerte générale (malheureusement ce signal, que nos chercheurs sont désormais capables d'écouter et d'enregistrer, ne se propage qu'à la vitesse d'un centimètre par minute).

Actuellement, d'importantes études sont en cours à l'INRA pour évaluer la qualité et la quantité de la transmission des informations entre les arbres par le réseau du mycélium, c'est-à-dire les ramifications souterraines des champignons. Il semblerait que cette transmission ne s'en tienne pas seulement aux informations, mais aussi à une complémentarité réciproque de transformation pour l'assimilation des nutriments. Il est vrai que c'est sous les grands arbres feuillus que nous trouvons le plus de champignons (les girolles sous les chênes, et les morilles sous les frênes !)

Mais l'arbre n'est pas que source de malheur et de guerre. Aujourd'hui, il est « mode » de faire commerce du bien-être que procure le contact des arbres au cœur de la forêt. Des stages de « sylvothérapie » sont désormais organisés par quelques opportunistes pour apprendre aux personnes stressées à enlacer, à embrasser même, les troncs d'arbres. Pourquoi, effectivement, pouvons-nous être en connexion avec un arbre ? C'est très simple :

Vous savez ce qu'est « la fréquence propre » d'un corps. Chaque matière possède une fréquence due à la vibration de ses atomes, y compris nous-mêmes ; c'est cette fréquence magnétique que nous ressentons auprès des autres (*« je n'ai pas d'atomes crochus avec cette personne ! » ; « Il me répulse, j'en ai les cheveux droits sur la tête ! », etc.*) ou le contact d'un objet (*« J'ai besoin de le toucher »*). Tout comme nous donc, chaque essence de bois possède une fréquence différente, et c'est l'accouplement de ces différentes fréquences qui va être exploité, soit en sylvothérapie par contact direct entre un tronc d'arbre et une personne qui va tout simplement décharger son électricité statique sur l'écorce, soit notamment en lutherie pour obtenir une résonance idéale.

Par exemple, un violon de qualité doit être réalisé avec un fond et un manche en érable des Balkans ; la table d'harmonie et la structure intérieure seront en épicéa des Dolomites ou du Jura ; les accessoires en bois d'ébène de Madagascar, ou éventuellement en buis, sauf le chevalet qui restera en érable ; quant à l'archet il était en bois de Pernambouc du nord-est du Brésil jusqu'à cette année, il sera désormais en bois d'amourette de Guyane, le pernambouc étant interdit d'exportation depuis quelques mois. Bien sûr, le bois utilisé doit être d'un arbre âgé de plus de 150 ans, suivi de 10 ans de séchage naturel pour maîtriser son « durcissement » (car la cristallinité de la cellulose reste variable dans le temps : elle est maximum à 4 ans, diminue vers 60 ans, pour se stabiliser vers 100 ans, c'est la raison pour laquelle on dit qu'un violon se bonifie avec le temps, mais à la condition de le faire « chanter » toute sa vie pendant au moins 7 minutes par jour afin de préserver son timbre). Monsieur Antonio Giacomo Stradivari, pour réaliser ses célèbres « Stradivarius », choisissait des épicéas rouges dans sa forêt de Paneveggio, située entre 1000 et 2300 mètres d'altitude *(n)* sur le flanc nord des Dolomites. Il entourait chaque arbre de ses bras pour en capter la fréquence (qui devait être compatible avec la sienne), puis le faisait abattre pendant la lune décroissante des mois

d'octobre ou novembre ! Pour en finir avec les violons, contrairement à ce que l'on croit, le vernis n'apporte que la beauté et une certaine protection à l'instrument, mais en réalité il fait perdre 10% de l'acoustique.

Monsieur Stradivari ressentait donc particulièrement le magnétisme du bois, il savait que les fréquences intervenaient non seulement sur la résonance de ses violons, mais interféraient également sur ses outils pendant son travail de fabrication. Ce phénomène a encore plus d'importance chez « les pierreux », les tailleurs de pierre, dont les blocs éclatent au premier coup de ciseau si les fréquences propres de la pierre, des outils (ciseaux et gradines), et du tailleur, ne sont pas compatibles.

Nous ne sommes qu'à l'aube des découvertes dans l'utilisation des fréquences ondulatoires du bois. Actuellement, un viticulteur du Sancerre joue de la guitare au milieu de ses vignes, on diffuse de la musique classique dans les serres horticoles, on parle à ses arbres. Le 1er juillet 1807, Delphine de Custine écrit ce conseil à Chateaubriand : *« Les peupliers ne sont pas morts, mais ils auront besoin que vous les regardiez avec votre imagination ».* Car en réalité chaque protéine reçoit des ondes spécifiques, il suffit de convertir la partition de leurs gènes en mélodie idéale pour les satisfaire, ainsi la plante ou l'arbre pousse au mieux de ses possibilités, tout comme nous, humains, avons besoin d'écouter une musique instrumentale qui nous repose et nous réconforte.

La compatibilité des essences de bois n'est pas seulement utilisée pour la lutherie. Elle l'est également pour les structures les plus diverses, tel le cadre de « La Joconde ». Vous vous rappelez que c'est sur une feuille de peuplier d'Italie, de 79,4 cm x 53,4 cm et d'une épaisseur de 13 à 14 mm, que Léonard de Vinci a peint son chef-d'œuvre *« La Joconde »,* au début du XVIème siècle, alors qu'il préconisait dans son fameux *« Traité de la peinture »,* qu'il fallait utiliser obligatoirement du noyer, support traditionnel des tableaux religieux. Mais Léonard était non seulement un génie, mais aussi un malin qui, toujours en avance sur son temps, maîtrisait parfaitement le « lobbying » de la désinformation concurrentielle. Contrairement à ses propres recommandations, il n'a pas utilisé de noyer pour sa Joconde, mais une bille de peuplier tranchée « sur dosse », où les cernes de croissance ont en majorité une orientation tangentielle, donc la seule partie qui ne se déforme pas au séchage *(o).* Léonard de Vinci était le seul, à l'époque, à savoir que ce procédé était le meilleur. Pour l'encadrement du chef-d'œuvre, on a choisi différentes essences compatibles. Le cadre du tableau est en chêne ; les traverses étaient en hêtre, mais elles ont été remplacées par de l'érable dans les années 1970. L'ensemble de la structure, badigeonné au tétrachlorure de carbone par le laboratoire des « Arts et Métiers », reste, pour le moment paraît-il, mécaniquement stable.

Lorsque l'on regarde une forêt, on voit toujours un arbre plus haut que la moyenne. Pourquoi cet arbre pousse-t-il beaucoup mieux que tous les autres ? Pourquoi les forestiers attestent-ils que la foudre tombe souvent sur le même arbre ? George Sand dans son roman *Le Chêne parlant*, rapporte qu'un vieux chêne de 500 ans avait la réputation d'attirer la foudre afin de tuer les voyageurs venant se réfugier sous son feuillage. En Allemagne, dans les monts de « la Forêt-Noire », on appelle cet arbre « le sapin des orages ». Pour les géobiologues, ce n'est pas un hasard, cet arbre pousse tout simplement au croisement de deux réseaux des « forces telluriques » provenant de l'activité magnétique du noyau central terrestre. Nous savons qu'au cœur de notre terre, il y a un noyau dur d'environ 2500 km de diamètre (surnommé « la graine »), autour duquel tourne une couche de magma liquide composé de 80% de fer et de 20% de nickel (d'une épaisseur d'environ 2000 km à

4000°C). La rotation des deux couches l'une sur l'autre provoque un flux d'aimantation (que l'on appelle « l'effet dynamo »), et c'est ce flux qui remonte à la surface de la croûte terrestre formant un maillage sur toute la surface du globe sous forme de bandes d'ondes magnétiques.

Les maillages terrestres les plus fréquents sont : le réseau dit « de Hartmann » correspondant au nickel, des bandes parallèles d'une largeur de 20 à 40 cm espacées d'environ 2,50 mètres ; et le réseau, en diagonale, dit « de Curry » correspondant au fer. Le croisement des deux réseaux a un effet néfaste comme celui d'attirer la foudre tel le chêne de George Sand. En revanche, un arbre y pousse beaucoup plus vite par l'excitation de ses protéines. En Bretagne, certains de ces arbres avaient même la particularité de s'illuminer, de scintiller les nuits d'orage ; on les appelait des *« burlubans »* (le plus connu était celui du château de La Bretèche à Saint-Symphorien près de Rennes dont il ne reste plus que la souche servant de table aux jeux de cartes). Ce phénomène provenait tout simplement du fait que la très forte intensité électrique de ses feuilles enflammait le méthane qu'elles rejetaient la nuit.

C'est aussi aux croisements de ces réseaux qu'ont été implantés les édifices Incas, les dolmens et les menhirs. Victor Hugo l'avait constaté et noté : *« Les druides possédaient déjà la science sacrée il y a 25 siècles. Ils connaissaient les secrets du tellurisme et ils érigèrent les dolmens en des endroits bien définis, sur des nœuds vibratoires dont la puissance est détectable de nos jours. Les menhirs étaient des sortes d'aiguilles d'acupuncture, des implants, qui servaient aussi à capter les forces telluriques ».* Lorsque Victor Hugo a écrit ces lignes, en août 1834, il venait de visiter le site de Carnac avec Juliette Drouet, notamment les menhirs en alignement du Ménec où l'on peut constater que ces lignes sont espacées proportionnellement au réseau tellurique désormais scientifiquement démontré. Ensuite, Juliette et Victor se sont rendus, à pied, sur le site de Locmariaquer où, encore, ils constatèrent que les plus grosses pierres, menhirs et dolmens, avaient été brisées en plusieurs morceaux par la foudre. Les scientifiques n'ont jamais suivi cette théorie classée « concept discutable », préférant une solution astrale celtique du culte du soleil, plus à la mode *(p).*

On parle toujours des arbres les plus grands, mais il y a aussi les plus gros comme les baobabs, tel le « baobab de Chapman » au Botswana sur lequel l'explorateur Livingstone aurait gravé ses initiales (ce qui est faux, il y a simplement le nom de son expédition « Green's Expedition 1858 »). En Australie, les baobabs creux servaient de prison temporaire aux aborigènes ; mais ce n'est pas en Australie, ni en Afrique, qu'il y a le plus de baobabs, mais sur l'île de Madagascar. Et puis rappelez-vous « la planète des baobabs » du *« Petit Prince »* de Saint-Exupéry : il n'avait pas nettoyé sa planète, alors les baobabs la lui ont mangée ! sans oublier celui de Tarascon que Tartarin cultivait dans un pot de fleurs lui tenant lieu de forêt vierge.

Il y a aussi le plus vieux des arbres, le « Old Man », le pin de Bristlecone, nommé *« Mathusalem »* en hommage à Mathusalem mort à 969 ans selon les écritures de l'Ancien Testament (en réalité très certainement 969 lunes, donc environ 79 ans, soit près de 3 fois l'espérance de vie à cette époque). Ce doyen des arbres, né en 2831 avant Jésus-Christ dans un paysage de pierres au sommet des montagnes blanches de Californie près de la Vallée de la Mort, aurait donc environ 4850 ans, (datation évaluée au carbone 14 qui fixe l'âge à 2 ans près), c'est le plus âgé des organismes vivants, c'est le patriarche de tous les arbres, *« à*

moitié mort, à moitié immortel », il concentre dans ses cernes toute la mémoire du monde. On dit *« qu'il meurt si lentement et depuis si longtemps, qu'il peut vivre encore une éternité »*.

Rappelons quand même que ces superbes créatures sont en sursis. Aujourd'hui, 5 000 m² de forêt primaire disparaissent chaque seconde dans le monde, soit la disparition d'une surface forestière équivalente à un quart de la France par an ; 60 % de la forêt tropicale ont déjà été éliminés et actuellement c'est la forêt boréale du Canada qui est en danger : dans 50 ans, à ce rythme, elle aura totalement disparue, transformée au mieux en pâte à papier, mais surtout en couche-culotte. Et n'oublions pas que nos forêts sont les filtres de l'air que nous respirons. Nous avons chacun besoin d'un kilogramme d'oxygène par jour, ce que produit journellement 100 m² de forêt de hêtres (c'est le hêtre qui possède le meilleur rapport de photosynthèse, en moyenne un arbre dégage 35 à 50 kg d'oxygène par an). Les mouvements écologistes ne nous parlent que du bioxide de carbone CO2 absorbé, transformé par les forêts. Ce phénomène était déjà ressenti dès 1774 par *La Mettrie* qui avait décrit ce qui lui semblait être la respiration de l'arbre : *« Les poumons sont les feuilles »*. Effectivement, les feuilles absorbent le jour la quantité nécessaire à leur accroissement, puis libèrent la nuit le résiduel de transformation car il ne faut pas oublier que c'est la lumière du jour par les rayons du soleil qui engendre la photosynthèse, donc, la nuit, le processus s'interromp. Et tout comme l'être humain, plus l'arbre est jeune, plus il a besoin de nourriture, donc il stocke plus de CO2 étant jeune que lorsqu'il est vieux. On évalue la capacité de stockage d'un arbre à une tonne de CO2 par m3. Cette quantité dépassée, que l'on estime à 30 ans, l'arbre libère autant de CO2 qu'il en absorbe, il est donc impératif de le remplacer par des plants plus jeunes, d'où l'importance vitale de la gestion des forêts. Cette thèse est actuellement réfutée par les écologistes qui estiment que l'arbre est un transformateur toute sa vie. Ce qui est sûr, c'est que l'arbre transforme le CO2 en sucre, puis en amidon qui, lui, engendre la matière bois, et comme sa croissance n'est pas constante dans le temps pour cause de vieillissement, sa production d'oxygène ne l'est évidemment pas non plus. Pour faire encore plus simple, un arbre est un filtre, et tout filtre s'encrasse puis se bouche totalement. Actuellement, 25 % des 6 milliards de tonnes de CO2 émis par an sur la planète sont absorbés par les arbres, autant que par les océans, c'est beaucoup, mais pas suffisant à nos besoins inconsidérés. N'oublions pas, non plus, que le rôle de l'arbre est aussi de renvoyer dans l'atmosphère, par évaporation au niveau de ses feuilles, l'eau qu'il a puisée dans le sol par ses racines. D'ailleurs, dès 1873, George Sand avait prévenu : *« Si on n'y prend garde, l'arbre disparaîtra et la fin de la planète viendra par dessèchement sans cataclysme nécessaire, par la faute de l'homme »,*

Heureusement, grâce à une réglementation rigoureuse, suivie d'une gestion intelligente autant par l'Office National des Forêts que par les propriétaires privés, la forêt française, avec ses 17 millions d'hectares (soit un tiers de la surface de notre métropole), a retrouvé la place qu'elle occupait au Moyen-Âge. Il faut savoir que, contrairement aux idées reçues, nous n'exploitons que la moitié de notre production annuelle. Dans notre gestion des forêts françaises, il faudra cependant nous méfier de trop favoriser la surexploitation d'une seule essence économiquement la plus rentable, en oubliant la diversification ; avoir toujours à l'esprit la célèbre phrase d'un discours de François Mitterrand (qui est en réalité de la « plume » de son conseiller Erik Orsenna) : *« Le Divers décroît. Là est le grand danger terrestre contre lequel il faudra lutter, mourir peut-être… »*

En France, nous avons donc su rattraper la destruction de la couverture végétale par rapport à l'époque de l'abattage massif qui, 2500 ans avant JC, avait défriché totalement le pourtour de la

Méditerranée notamment pour la construction des bateaux à voiles. Mais ce n'est pas le cas de tous les pays ; la destruction des 50 millions d'hectares de forêts sur le continent nord-américain lors de la ruée des colons Européens, est toujours visible par satellite dans la célèbre « cuvette de poussière du Texas », la reforestation n'est pas encore rétablie *(q)*.

Un proverbe Arabe de Mésopotamie disait *« la forêt précède l'Homme, et le désert le suit »*, que Chateaubriand avait également traduit : *« les forêts précèdent les hommes, les déserts les suivent » ;* il réitérera son avertissement dans un discours à la Chambre des Pairs en 1817 : *« Partout où les arbres ont disparu, l'homme a été puni de son imprévoyance » ;* j'ajouterais, aujourd'hui, cette phrase de François Mauriac : *« Rien de moins irremplaçable qu'un homme, si ce n'est un arbre. »*

Nous ne pouvons pas conclure cet exposé sur les arbres sans rappeler que c'est l'une des plus belles pages de François-René, intitulée *« Une nuit dans les forêts d'Amérique »,* que Monsieur Raymond Vayva, fondateur du *« Souvenir Malouin de Chateaubriand »*, avait choisie en guise d'allocution devant sa dernière demeure. Le texte fut lu par Madame Clotilde Duvauferrier-Chapelle qui lui avait succédé à la tête de l'association, c'était en mars 2002 sous la présidence de Madame Théotiste Jamaux : *« Qui dira le sentiment qu'on éprouve en entrant dans ces forêts aussi vieilles que le monde…. L'idée de l'infini se présente à moi…. Que je me repose dans cette double solitude de la Mort et de la nature. Est-il un asile où j'aimasse mieux dormir pour toujours ?*

Michel DÉSIR

Notes :

(a) Dont beaucoup provenaient du parc paysager de Nathalie de Noailles à Méréville, ce qui mit un jour Delphine de Custine en crise de jalousie lorsque, le 16 avril 1808, elle visita – sans autorisation – la propriété du couple Chateaubriand qu'elle savait absent. Plus tard, c'est avec Madame de Duras que François-René s'entretiendra, lui écrivant en avril 1811 : *« Quel bonheur de rentrer dans la paix et de retrouver mes petits arbres ! Si je puis parvenir à garder mon champ et mes livres, je serais la plus heureuse personne de la terre. Je vous écrirai l'histoire de mon jardin ; mais, parlez-moi de votre belle futaie ainsi que de vos grands arbres. Savez-vous que je suis presque tenté de refuser vos arbres ? Savez-vous pourquoi ? C'est qu'à force de grandir mon petit parc, j'ai abattu presque tous les murs de mon potager ! »*

(b) Il faut un ginkgo mâle à côté d'un ginkgo femelle pour avoir des graines, et les ifs également ; certainement d'autres aussi, les études sont en cours.

(c) En Loire-Atlantique, il y avait un autre chêne qui était le symbole des charpentiers, chaque compagnon devait y ficher un clou lors de son passage, si bien que le tronc était couvert de clous sur plus de 2m de hauteur. La tradition a perduré aux conscrits avant de partir à la guerre, puis aux jeunes filles souhaitant se marier dans l'année. C'est le breton Paul Sébillot, de Matignon en Côtes-d'Armor, qui a beaucoup étudié ces traditions populaires. Paul était le petit-fils de Joseph Sébillot, camarade du jeune François-René de Chateaubriand au collège de Dol, où, dit-on, ce Joseph, 4 ans plus âgé, apportait une « aide aux devoirs » à notre futur écrivain. C'est Paul Sébillot qui instaurera la tradition des « dîners celtiques » des intellectuels bretons présidés par Ernest Renan.

(d) Tout comme le ginkgo biloba, le cèdre du Liban n'existait en France à cette époque que depuis environ 75 ans ; c'est le botaniste Bernard de Jussieu qui en rapporta deux plants d'Angleterre dans son chapeau !

(e) *Lorsque chacun des dieux prit un arbre en partage, Alcide (Hercule), nous dit-on, choisit le peuplier,*

Le lierre pour Bacchus déploya son feuillage, Apollon garda le laurier.

De la céleste cour le monarque suprême (Jupiter) *au chêne décerna l'empire des forêts,*

Minerve à l'olivier dit : « Tu seras l'emblème de l'abondance et de la paix »

(f) C'est le tilleul, dont l'écorce est « la tille », qui a donné son nom à la forêt de « Chantilly ».

(g) En janvier 1800, à Paris, ce ne seront pas des voeux qui seront suspendus aux branches des « arbres de la Liberté » devenus « les arbres de la misère », mais des affiches royalistes dans la rue des Lombards. Car en 1790, Norbert Pressac, le curé de Saint-Gaudens dans la Vienne, fit un jour du mois de Mai arracher un chêneau de la forêt et le planta au cœur du village pour honorer le renouveau printanier. Les révolutionnaires de 1793 reprirent ce symbole. De superbes ormes, couverts de rubans multicolores et coiffés d'une couronne de laurier ou d'un bouquet de fleurs, furent érigés dans chaque commune. Pour plus de civisme, on remplaça même les ormes par des peupliers (du latin « populus » = le peuple !). Le « mai du renouveau » devint le « mai insurrectionnaire », puis « le mai de l'amour à la liberté », puis « les arbres de la Liberté ». Quelquefois, ils plantaient 3 essences différentes : Le chêne pour la Force, le tilleul pour le Rassemblement, et donc le peuplier pour le Peuple, respectant ainsi les trilogies « Bleu – Blanc – Rouge » et « Liberté –Égalité – Fraternité ». En réalité, le curé Pressac ne fit que ranimer une tradition ancestrale du « Culte du Soleil » qui consistait à couper un jeune hêtre en forêt, puis de le ficher au centre du village le premier dimanche du mois de mai. Pour les Celtes, c'était en l'honneur du renouveau de la Nature, cette tradition fut reprise par l'église pour fêter le « mois de Marie ». Cet arbre, sans racines, devenu sec, était brûlé la nuit de la Saint-Jean au solstice d'été ; on en partageait les cendres, conservées par chaque foyer ou semées sur les terres en espoir d'abondance. Quelquefois, l'arbre de mai était émondé de ses branches qui étaient également distribuées dans chaque foyer, réduisant l'arbre à un simple mât mais en conservant une touffe au sommet où l'on accrocha des cadeaux : le jeu du « mât de cocagne » était né ! Puis il devint de tradition d'ériger ce mât devant la porte des élus, ce symbole de la liberté républicaine existe toujours…. mais au sud de l'Allemagne, où l'arbre révolutionnaire est devenu un mât généralement coloré…. en « bleu roi » !

(h) En lui précisant : *« Cette écorce me plaît […] Il est en ton pouvoir de donner à cette écorce encore plus de valeur que n'en ont jamais eu les plus antiques parchemins. Écris de l'autre côté. »*

(i) Ne pas confondre les ragoles avec les « trognes » ou les « têtards » que l'on trouve sur le pourtour des prés et des fermes, qui présentent également des boursouflures, mais ce sont de petits arbrisseaux dont on coupe périodiquement les tiges de tête pour en faire du petit bois de chauffage et dont on utilise les feuilles fraîches pour l'alimentation animale.

(j) Giono a écrit ce petit roman en une seule nuit du 24 au 25 février 1953, tout comme Françoise Sagan rédigea son roman *« Bonjour tristesse »* en moins d'une nuit, assise sur son lit de jeune fille !

(k) Mais ces ormes ont été décimés en 1919 par la graphiose, un champignon d'origine asiatique, que l'on a nommé à tort « la maladie hollandaise » parce qu'elle est arrivée par la Hollande ; transmise aux Amériques en 1928, elle va réapparaître sous une forme encore plus agressive dans les années 1970/80 sur toute l'europe. Les ormes morts ont été remplacés par des platanes, mais 15 000 de ces nouveaux platanes à Marseille et 40 000 à Paris vont être touchés à leur tour, par un autre champignon dévastateur *(le chancre coloré ou le Tigre du platane)* introduit sur le sol français, à Marseille, par une caisse de munitions venue de la côte Est des Etats-Unis à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

(l) Avant d'être remplacée par le cuir des bisons, mais toujours sur une ossature en frêne.

(m) 32 mètres de circonférence, 60 cm d'épaisseur d'écorce, 112 m de hauteur, 1400 m3, 5500 tonnes, et près de 3000 ans.

(n) Altitude correspondant à une température moyenne supérieure à 6°C, température sous laquelle il ne faut pas descendre pour la santé des arbres. En haute montagne, 150m de dénivelé correspond à un écart d'un degré (alors que dans la croûte terrestre, la température s'élève d'un degré tous les 60 m de profondeur)

(o) Contrairement à ce que l'on appelle un débit « sur maille », c'est-à-dire perpendiculaire aux couches d'accroissement.

(p) Actuellement, ils étudient un autre phénomène magnétique : ils ont constaté que la cime du pin « Araucaria columnaris » penchait systématiquement vers l'équateur, quelque soit l'hémisphère où il est implanté. Ils en trouveront la cause.

(q) En mars 2014, le premier observatoire mondial des forêts a été créé à l'Université du Maryland, en partenariat avec Google, pour dresser en temps réel une carte de la déforestation grâce aux satellites « Landsat » et « Modis » (actuellement sur le site www.globalforestwatch.org).

Prière à l'arbre

Chêne de Luther, à Worms

Bibliographie :

- *« La douceur de l'ombre »* Alain Corbin (Fayard, 2013)
- *« Sur la route du papier »* Erik Orsenna (Stock, 2012)
- *« Le chêne parlant »* George Sand (Calmann Lévy, 1876)
- *« Le journal intime d'un arbre »* Didier Van Cauwelaert (Michel Lafon 2011 puis LdP 2013)
- *« Château d'ombre »* Marcel Brion (Luf. 1943 puis Albin Michel 1960)
- *« Les forêts »* E. Lesbazeilles (Hachette, 1884)
- *« Mythologie des arbres en Bretagne »* Michel Duval (ROYER-Mythothèque, 2000)
- *« Histoire de ma vie »* François-René de Chateaubriand, selon la copie de Madame Récamier exécutée en 1826
- *« La matière des arbres »* Eryck de Rubercy (Editions Klincksieck, 2018)
- *« La forêt romantique »* Ouvrage collectif (Presses Universitaires de Bordeaux, 2012)
- *« Voyage au Mont-Blanc »* François-René de Chateaubriand (Séquences, 1994)

Samedi 23 novembre 2019

« Le dossier d'un tableau : le portrait de François-René de Chateaubriand méditant sur les ruines de Rome »

Par Philippe Petout

Le portrait de François-René de Chateaubriand est le plus reproduit des portraits de l'écrivain et aussi l'un des deux tableaux[50] qui bénéficièrent, dès juillet 1944, d'une mise à l'abri hors de la région malouine, à quelques semaines des combats de la Libération qui occasionnèrent, parmi de nombreuses autres destructions, le samedi 12 août 1944, l'incendie de l'ancien hôtel de ville de Saint-Malo où il était exposé depuis que ce dernier en avait pris possession après la mort de Chateaubriand en 1848.

Intégré dans les collections du nouveau musée d'histoire de la ville, à partir de 1950, ce célèbre portrait est désormais enregistré à son inventaire[51] et à ce titre complété d'un « dossier d'œuvre », réunissant toute la documentation scientifique le concernant, fiches générales, historique, analyse plastique, expositions auxquelles le portrait a été prêté ; restaurations effectuées, recherches, correspondance scientifique… Nous nous attacherons principalement ici à l'historique de l'œuvre et à la contestation de l'autographie dont elle a fait l'objet.

Anne-Louis Girodet de Roucy dit Girodet-Trioson, Chateaubriand méditant sur les ruines Rome. Huile sur toile. 1808. Saint-Malo, musée d'histoire de la ville.

Les textes relatifs au portrait de Chateaubriand peuvent être classés en deux ensembles. Le premier réunit les textes qui précisent le contexte de création de l'œuvre, sa commande, sa prise en charge et ses différents « propriétaires » avant qu'elle ne devienne bien public. Le second ensemble restitue l'histoire de l'œuvre depuis son entrée au musée.

[50] L'autre tableau était celui dit de « La Descente de Croix », ou *Déploration du Christ*, œuvre de peintre Jean-Baptiste Santerre (1651-1711) commandée en 1704 pour la chapelle du château de Saint-Malo et transférée à la cathédrale Saint-Vincent depuis la Révolution, œuvre classée au titre des Monuments historiques le 17 mai 1907 et restituée au château en 1951. Pour mémoire, nous avons estimé qu'au moins 80 œuvres d'art dont tous les dépôts de l'Etat, peintures, sculptures, œuvres d'art graphique ont été détruites lors de l'incendie de l'ancien hôtel de ville.

[51] Le numéro d'inventaire de l'œuvre est 1950.17.1.

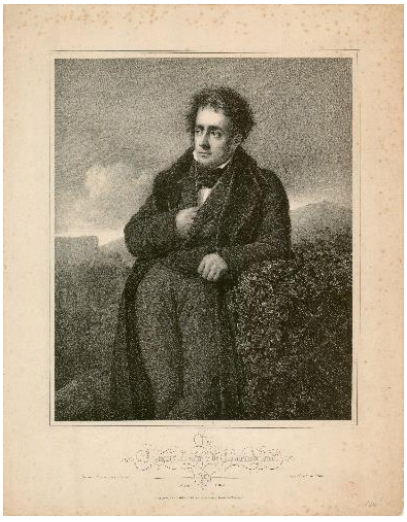
De 1808 à 1848

Le contexte de création nous est connu par deux extraits qui confirment que c'est en 1808 que le tableau aurait été achevé : il s'agit d'un extrait des *Mémoires d'outre-tombe* (Livre XVIII, chap. 5) et un autre des *Cahiers* de Madame de Chateaubriand, née Céleste Buisson de la Vigne qui reprend à peu près les mêmes détails.

On sait d'autre part que le portrait fut exposé au Salon de 1810 sous le n° 373 avec le titre d'*Homme méditant sur les ruines de Rome* et que, d'après une lettre du 26 septembre 1812 de Chateaubriand à l'artiste, le premier n'en prit possession finalement que cette année-là. L'auteur Anne-Louis Girodet de Roucy, dit Girodet-Trioson (Montargis, 1767 ; Paris, 1824) est considéré par son meilleur spécialiste comme l'un des plus grands peintres du Premier Empire[52].

Cette même année 1808, Girodet avait peint *Les funérailles d'Atala* du musée du Louvre, œuvre inspirée comme on sait du roman de Chateaubriand, *Atala ou les amours de deux sauvages dans le désert* qui connut un succès extraordinaire avec une douzaine de rééditions successives, entre 1801 et 1805.

Henri Guillaume Chatillon, Les Funérailles d'Atala. Fusain et crayon noir sur papier vélin. Legs Juliette Récamier, 1849. Saint-Malo, musée d'histoire de la ville.



En 1811, une réplique du portrait de Chateaubriand fut réalisée dans l'atelier de Girodet. Cette œuvre qui mesure 10 centimètres de plus en hauteur que le portrait conservé à Saint-Malo avait été commencée par François-Louis Dejuinne (Paris, 1786 ; Paris, 1844)[53]. C'est très probablement cette réplique qui servit plus tard à éditer les premières gravures dont celles de deux élèves de Girodet : Jean-Nicolas Laugier (Toulon, 1785 ; Argenteuil, 1875), en 1817 et Jean-Baptiste Aubry-Lecompte (Nice, 1787 ; Paris, 1858) en 1823.

Jean-Baptiste Aubry-Lecompte d'après Girodet, François-Auguste de Chateaubriand [sic] *; lithographie de F. Noël, 1823. Saint-Malo, musée d'histoire de la ville.*

[52] On trouvera toutes les références bibliographiques utiles dans la notice du portrait publiée dans Sylvain Bellenger, *Girodet 1767-1824*, Editions Gallimard / Musée du Louvre Editions, 2005 et notamment dans la notice consacrée au portrait (p. 336-345).

[53] Œuvre acquise en 1908 par le Musée national du château de Versailles et de Trianon, monogrammée ALGDRT et datée de 1811.

Une lettre de Chateaubriand du 2 septembre 1828 confirme que cet *« admirable portrait »* était alors à l'Infirmerie Marie-Thérèse que la pieuse Madame de Chateaubriand avait ouvert à Paris pour les prêtres âgés et où Chateaubriand résida lui-même de 1826 à 1838.

En 1838, alors que le tombeau réclamé par ce dernier sur l'îlot du Grand Bé à Saint-Malo était achevé grâce à l'action persuasive du poète malouin Hippolyte Michel de La Morvonnais (Saint-Malo, 1802 ; Pleudihen-sur-Rance, 1853) et à l'intelligence du maire Louis Hovius, descendant d'une famille d'imprimeurs, le conseil municipal de Saint-Malo, saisi par le nombre de Malouins célèbres donnés par l'histoire, décida de créer une galerie de leurs portraits à l'hôtel de ville. Le 9 décembre 1838, L. Hovius écrivit donc au vicomte de Chateaubriand pour lui demander la permission de faire peindre son portrait. Chateaubriand répondit cinq jours plus tard : *« ... il ne reste plus assez de vie sur la figure de l'homme pour qu'on ose en confier la ruine au pinceau. Madame de Chateaubriand possède le seul portrait qui existe de moi, c'est un des chefs d'œuvre de Girodet, il le fit en 1807 à mon retour de Terre-Sainte : je le donnerai par testament à mon île maternelle. J'obtiendrai le consentement de Madame de Chateaubriand lorsque j'aurai le courage de lui parler d'un sujet si triste, toutefois l'article du testament ne sera exécutoire que quand ma femme reposera elle-même dans le sein de Dieu ».* Cependant, le maire, trop impatient, écrivit à nouveau le 7 janvier 1840 à Chateaubriand pour lui proposer que le peintre François Riss à qui la ville avait commandé déjà plusieurs portraits vienne faire la copie du tableau de Girodet… Mais cette demande resta sans suite.

Tombeau de Chateaubriand, mai 1838, lithographie, imprimerie de Lemercier, Benard et Cie. Saint-Malo, musée d'histoire de la ville.

Le 9 février 1847, Madame de Chateaubriand décéda et son époux le 4 juillet de l'année suivante. Des lettres d'Amélie Lenormant, nièce de Madame Récamier, du maire de Saint-Malo et de Jean-Jacques Ampère en date des 8, 11 et 30 juillet 1848, confirment que le portrait de Chateaubriand avait été déposé, après le décès de Madame de Chateaubriand chez Juliette Récamier. J. -J. Ampère répondit au maire que ce portrait sera remis à la ville de Saint-Malo après qu'une copie en ait été réalisée à la demande de J. Récamier.

Le 9 octobre 1848, le maire L. Hovius chargea les deux représentants du peuple de l'arrondissement, à savoir l'avocat Jean-Louis Marion et Garnier-Kerruault de prendre toutes les dispositions nécessaires pour faire acheminer le portrait tant attendu à Saint-Malo, leur

conseillant de prendre langue avec la maison Durand-Ruel, rue des Petits-Champs, à Paris, pour l'emballage et l'expédition du tableau. Les copies de courriers conservées laissent supposer que le portrait avait quitté Paris le 15 novembre mais n'était pas encore arrivé à Saint-Malo, au 1er décembre, ce qui donna lieu à une nouvelle réclamation du maire. On sait toutefois qu'un reçu constatant la remise du portrait, daté du 19 novembre, est signalé dans la thèse d'Edouard Herriot sur *Madame Récamier et ses amis*[54].

Toutefois la destruction de la quasi-totalité des archives municipales de la période 1800-1944, à l'exception des registres d'état civil, des copies des courriers « départ » du maire et des délibérations, ne permettent pas de fixer de manière précise l'arrivée du portrait et son accrochage dans la « galerie des grands hommes » de l'hôtel de ville. On sait, toutefois, qu'au cours de l'année 1849, la ville fit la réception des trois œuvres d'art léguées par Juliette Récamier[55] et que ces dernières furent placées à l'hôtel de ville, à côté des souvenirs de Chateaubriand, ce qui permet d'en déduire que la ville était déjà entrée en possession du portrait. La disparition des collections de la presse locale d'avant 1850, comme *La Vigie de l'Ouest* ou *Le Publicateur de Saint-Malo,* ne facilite guère non plus les recherches de ce côté-là. L'arrivée d'une œuvre aussi célèbre et si attendue n'aurait probablement pas manqué d'y être en effet signalée.

De 1850 à 1944

La rare *Statistique illustrée de l'arrondissement de Saint-Malo* publiée par Charles Lecoq et imprimée à Dinan, par J.-L. Bazouge, en 1850, reste en tout cas le premier imprimé en date à confirmer la présence du portrait à l'hôtel de ville malouin. L'érudit T. Desmazières de Séchelles[56] lui consacra une première notice parue dans le journal *Le Commerce Breton* du 13 septembre 1862 et qui a été reproduite dans *Le Collectionneur Breton, recueil historique, archéologique et littéraire* (Tome IV, Nantes, 1864, p. 275-278). Le portrait est mentionné dans la première *Notice historique sur le Musée de Saint-Malo,* publiée en 1875 sous cette forme lapidaire : *« n° 7 – Portrait de Chateaubriand par Girodet »* …

René Kerviler[57], auteur en 1893 d'un monumental mais inachevé *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne,* est le premier à semer un doute au sujet de l'autographie du portrait : il écrit en effet (p. 501) au sujet de ce dernier : *« portrait célèbre dont copie existe à l'hôtel de ville de Saint*-Malo ». Ce doute sur le fait que le portrait conservé à Saint-Malo ne serait pas l'original de 1808 s'installa pendant longtemps sans que l'on puisse trouver d'explications cohérentes à, par exemple, une éventuelle hypothèse de substitution d'un

[54] L'existence de ce reçu est rappelée en effet par Pierre-Emile Buron, *Le cœur et l'esprit de Madame Récamier,* 1981 ; p. 355 ; « L'énigme du portrait de Chateaubriand », *Annales de la société d'histoire & d'archéologie de l''arrondissement de Saint-Malo 1984,* p. 246.

[55] Il s'agissait du portrait de *Juliette Récamier en Sapho,* par Alexandre-Evariste Fragonard (Grasse, 1780 ; Paris, 1850) ; du bas-relief en marbre représentant *Le Martyre d'Eudore et Cymodocée,* par Pietro Tenerani (Torano, 1789 ; Rome, 1869) et du dessin des *Funérailles d'Atala* d'après Girodet, qui ne se trouvant plus à l'ancien hôtel de ville a échappé à la destruction de 1944.

[56] Avocat, auteur en 1860 d'une biographie de l'abbé Manet et membre fondateur en 1862 de la Société du musée de Saint-Malo.

[57] De son vrai nom René Pocard du Cosquer de Kerviler (Vannes, 1842 ; Lorient, 1907).

original par une copie. Ainsi, dans le journal local *Le Salut* du 14 mai 1908, l'amateur d'art Hippolyte Devillers s'interroge à son tour en parlant du portrait de Chateaubriand : *« Celui-ci est-il l'original ? (…) Si, comme je le crois de plus en plus, ce portrait est l'original de Girodet, il a certainement été, en tout cas, restauré dans les fonds, dans le ciel, dont les clairs jurent avec la sobriété de l'ensemble ».* Que ce tableau ait été plus ou moins retouché depuis la soixantaine d'années où il était arrivé à Saint-Malo, demeure possible ; mais on ne peut incriminer la clarté du ciel qui est celui de Rome et qui contraste, il est vrai fortement, avec les teintes sombres du sujet[58].

De 1944 à 1998

Jusqu'à son évacuation en 1944 pour le château de La Lorie, en La Chapelle-sur-Oudon, près de Segré (Maine-et-Loire), la fortune critique du portrait de Chateaubriand reste donc bien peu consistante. Un constat du chef de ce dépôt, en date du 1er octobre 1945, signale le retour de l'œuvre à Saint-Malo à cette date avec *« deux crevaisons minimes »*[59].

Dans son article « A propos d'un grand anniversaire littéraire, Chateaubriand et ses portraits » paru dans *France Illustration* (n° 144, 3 juillet 1948), le docteur Henri Le Savoureux, alors propriétaire de La Vallée-aux-Loups et fondateur de la Société Chateaubriand, rappela utilement que le portrait peint par Girodet était loin d'être le seul qui avait été fait de l'écrivain : Delphine de Custines, Pierre-Narcisse de Guérin, Horace Vernet, Hilaire Ledru, la comtesse de Noailles, Delécluze, David d'Angers, Pierre-Louis Delaval, Antoine Etex, ont en effet représenté Chateaubriand, sans parler du pastel anonyme, acquis en 1965 par le musée de Saint-Malo figurant François-René jeune homme et attribué à Charles Joseph de La Celle de Chateaubourg (Bédée, 1758 ; Nantes, 1804).

Charles Joseph de La Celle de Chateaubourg, François-René de Chateaubriand, pastel, vers 1787. Saint-Malo, musée d'histoire.

[58] Nous renvoyons à la notice du S. Bellenger dans le catalogue *Girodet* de 2005 pour l'analyse plastique et stylistique du portrait.
[59] Le musée ne conserve aucune trace de la restauration qui dut être faite alors.

Le 25 janvier 1951, Dan Lailler, conservateur du nouveau musée d'histoire fit part des doutes persistant sur l'autographie du portrait au département des peintures de Louvre : *« Cette œuvre peut-elle être considérée comme de la main de Girodet ou s'agit-il d'une réplique ? ».* Quoiqu'il en soit la célébrité du sujet représenté fait voyager le portrait qui figure entre 1959 et 1969, à diverses expositions temporaires à Londres et Copenhague, mais aussi à Paris et, en 1967, à Montargis, ville natale de Girodet, mais la notice du catalogue bien que réunissant quelques renseignements jusqu'alors inédits reste encore embryonnaire.

En 1981, Pierre-Emile Buron[60] fut le premier à annoncer une remise en cause de l'autographie du portrait, dans son ouvrage sur *Le cœur et l'esprit de Madame Récamier* et surtout en 1984 dans une communication publiée dans les *Annales de la société d'histoire et d'archéologie de l'arrondissement de Saint-Malo,* « L'énigme du portrait de Chateaubriand » (p. 239-248).

P.-E. Buron appuie toute son argumentation sur le fait que la lithographie éditée par J.-B. Aubry-Lecompte en 1823, porte en bas et à droite le monogramme « G T » (pour Girodet-Trioson) et la date de 1809 qui ne figurent ni sur le portrait de Saint-Malo, ni sur celui de Versailles. Par contre, P.-E. Buron a ignoré les lettres d'A. Le Normant ainsi que les copies de lettres des archives municipales de Saint-Malo et donc les circonstances précises qui avaient amené J. Récamier à avoir en dépôt le portrait original chez elle et à en faire procéder une copie au cours de l'été 1848 avant de laisser partir l'original à Saint-Malo à l'automne suivant.

En 1998, Pierre Riberette, alors président de la Société Chateaubriand révéla, grâce aux notes prises avant la Seconde Guerre Mondiale, par Hélène Daremberg, ancienne membre de cette société, la lettre que J.-J. Ampère avait adressée au maire de Saint-Malo le 10 octobre 1848 remerciant ce dernier d'avoir laissé le temps nécessaire à J. Récamier de faire procéder à la copie du portrait qu'elle désirait pour-elle-même bien que devenue alors complètement aveugle (« Chateaubriand et les archives détruites de Saint-Malo », *Chateaubriand 1848-1998*, Gérard Desquesses Editions, p. 46-57). Revenant sur les conclusions quelque peu hâtives de P.-E. Buron, P. Riberette ajoute, *« Il nous paraît cependant bien extraordinaire qu'une copie fraîchement peinte ait pu tromper le maire de Saint-Malo et tous les amateurs d'art qui, à l'époque, vinrent examiner le tableau ».*

Depuis 2005

A partir du début de l'année 2005, alors que la grande rétrospective Girodet se préparait, une longue série d'échanges, par messagerie électronique, s'établit entre le musée et Eric Bertin, historien de l'art, commissaire scientifique de l'exposition « Ingres » présentée au Louvre en 2006 et qui préparait un article pour *La Tribune de l'art,* périodique consultable sur *Internet* et dans lequel ce dernier se proposait de remettre à nouveau en question l'autographie du portrait de Chateaubriand (« A propos des portraits de Chateaubriand

[60] Ce dernier, né à Paris, ayant décidé de prendre une retraite active sur le plan culturel à Saint-Malo, avait été nommé citoyen d'honneur de la ville de Saint-Malo à la suite de ses nombreux dons d'ouvrages de bibliophilie à la bibliothèque de la ville et prit l'initiative, en 1973, de reprendre des recherches pour retrouver la sépulture de Duguay-Trouin dans la crypte de l'église Saint-Roch, à Paris. Il est l'auteur de *La Gloire de Duguay-Trouin*, *Le cœur et l'esprit de Madame Récamier,* de biographies de Socrate et de Maurice de Guérin. Il fut président des Amitiés culturelles de la région malouine et rédacteur de l'hebdomadaire *Le Pays Malouin.* P.E. Buron fut aussi à l'origine de la démolition d'une tribune en béton construite à l'intérieur de la cathédrale pour supporter les futurs orgues de l'édifice et n'hésita pas, pour ce faire à s'adresser à l'Elysée.

peints par Guérin, Girodet et Delaval, et incidemment, de son buste sculpté par David d'Angers », mis en ligne le 27 novembre 2005). Pour E. Bertin, le portrait original serait resté dans la famille à la suite d'une disposition testamentaire mise à part voulue par Chateaubriand…

Cependant à compter du 1er mars de cette même année 2005, Sylvain Bellenger[61] avait été officiellement chargé du commissariat général de l'exposition « Girodet ». Le catalogue qui fut publié à cette occasion, sous sa direction scientifique, est un ouvrage de 495 pages et la notice publiée sur le portrait de Chateaubriand (p. 336 et 345) est la plus étendue qui lui ait été consacrée à ce jour. Pour le spécialiste de Girodet qu'est S. Bellenger, il ne fait aucun doute que le portrait conservé à Saint-Malo ne peut être que l'original de 1808, légué par Chateaubriand lui-même à la ville de Saint-Malo. La chronologie très précise des archives relatives à l'œuvre connues à ce jour y a été intégralement restituée[62]. Après l'ouverture de l'exposition du Louvre en 2005, le portrait en a suivi l'itinérance au *Art Institute de Chicago* et au musée des beaux-arts de Montréal en 2006.

Le 8 septembre 2008, un 254e message échangé avec E. Bertin informait le musée de Saint-Malo qu'il avait acquis la certitude que le portrait de Chateaubriand conservé dans la famille n'était pas celui de Girodet mais celui attribué à Pierre-Narcisse de Guérin (Paris, 1774 ; Rome, 1833), ce qui, en conséquences, autorise une levée de doutes à prendre en considération pour celui conservé à Saint-Malo, d'autant qu'il ne semble n'exister nulle part, à ce jour, de meilleure version connue après la réplique du Musée national du château de Versailles[63].

En 2009, le portrait de Chateaubriand fut emprunté par le musée des beaux-arts de Lyon à l'occasion de l'exposition *Juliette Récamier, muse et mécène*[64]. Le catalogue de celle-ci contient donc la dernière notice en date publiée sur l'œuvre (p. 138-141). Sans prendre position au sujet de l'autographie, Stéphane Paccoud, conservateur au musée des beaux-arts de Lyon et commissaire de l'exposition y rappelle que celle-ci a été mise en doute par plusieurs auteurs dont. E. Bertin, en 2005, tandis qu'elle est défendue par. S. Bellenger mais c'est dans la contribution d'E. Bertin, publiée dans le même catalogue, sous le titre « De Gérard à Girodet ou les dernières années de Mme Récamier (1841-1849) » et plus particulièrement dans l'annexe 1 (p. 217-223) que l'on trouvera de nouveaux compléments

[61] Sylvain Bellenger fut successivement conservateur du musée Girodet, de Montargis, du château et du musée de Blois, au musée d'art de Cleveland, chairman et conservateur à l'Art Institute de Chicago et depuis 2015 directeur du musée Capodimonte de Naples.

[62] Il faut cependant noter que la date du 9 décembre 1848 attribuée à la lettre du maire de Saint-Malo à J.-J. Ampère (p. 338) de la notice est erronée : il n'existe aucune lettre relative au portrait de Chateaubriand dans le registre de copies de lettres conservé aux archives municipales après le 1er décembre de cette année comme l'a bien rétabli E. Bertin dans l'annexe 1 de sa contribution « De Gérard à Girodet, ou les dernières années de Mme Récamier (1841-1849) » dans le catalogue de l'exposition *Juliette Récamier*, *muse et mécène* du musée des beaux-arts de Lyon (2009, p. 217-223). Cette annexe complète par ailleurs la notice du catalogue *Girodet* de 2005 par quelques autres références bibliographiques.

[63] E. Bertin a ajouté, en conséquences, un *post-scriptum* le 10 juillet 2009 à la suite de son précédent article mis en ligne en 2005 sur le site de *La tribune de l'art* et ce dernier est suivi d'un *addendum* de Didier Ryckner, directeur de cette revue, précisant que la rédaction n''endosse pas et n'a jamais endossé l'hypothèse que le portrait conservé à Saint-Malo serait une copie.

[64] A cette occasion, le musée des beaux-arts de Lyon emprunta également le très beau dessin des Funérailles *d'Atala* que nous avions retrouvé dans les combles du donjon et qu'un constat de 1948 avait signalé déjà en très mauvais état et complètement lacéré. Ce dessin (H. 71,5 ; l. 92 cm) attribué à Henri Guillaume Châtillon est la seule des trois œuvres d'art léguées, dès 1846, par J. Récamier au musée de Saint-Malo à avoir échappé aux destructions de 1944, ayant très probablement fait partie des collections transférées en 1927 de l'ancien musée du second étage de l'hôtel de ville au donjon du château (Voir le catalogue *Juliette Récamier*, *Muse et mécène*, Paris, éditions Hazan ; Lyon, musée des beaux-arts, 2009, p. 236-237).

qui n'ont cependant pas amené l'auteur à modifier son avis personnel sur l'autographie du portrait.

S. Paccoud rappelle en outre l'existence d'une aquarelle d'Auguste-Gabriel Toudouze (Paris, 1811 ; Paris, 1854), également reproduite dans ce dernier catalogue (p. 200)) et déjà signalée par P.E. Buron, et représentant l'intérieur du salon de Madame Récamier à l'Abbaye-aux-Bois, en 1849, c'est-à-dire l'année même du décès de cette dernière. La représentation, montre à gauche de la glace surmontant la cheminée un portrait de Chateaubriand suivant la représentation de Girodet encadré d'un cadre doré avec en pendant celui de Madame de Staël et sur la cloison en retour le grand tableau de François Gérard, *Corinne au cap Misène : « une difficulté,* précise S. Paccoud, *surgit toutefois concernant l'œuvre de Girodet, sachant que celle-ci a été envoyée à Saint-Malo à la fin de l'année précédente, conformément aux dernières volontés du modèle*[65] *: est-ce la copie commandée pour pallier à son départ qui est représentée ? ».* Les circonstances d'exécution de cette aquarelle « commémorative » ne sont hélas pas bien connues et son attribution à A.-G. Toudouze a même été remise en cause par S. Bellenger qui l'attribue à Anaïs Colin, épouse de A.-G. Toudouze qui utilisait le nom de ce dernier comme signature…

Si les portraits de Saint-Malo et de Versailles sont eux connus du public depuis longtemps, l'existence d'un troisième portrait de Chateaubriand, conforme à la représentation de Girodet nous avait été signalée en 2004 au musée Antoine-Lécuyer de Saint-Quentin (Aisne). Il est intéressant de comparer les dimensions et quelques détails des trois œuvres :

	Musée d'histoire de Saint-Malo	*Musée national du château de Versailles*	*Musée Antoine-Lécuyer de Saint-Quentin*
Hauteur	120 cm	130 cm	118,5 cm
Largeur	96 cm	96 cm	93,5 cm
Marques	Aucune signature, ni date	Monogramme et date de 1811	Aucune signature ni date
Autres détails	Baies du Colisée occultées	Baies du Colisée laissant voir le ciel	Baies du Colisée occultées
Date d'acquisition	1848	1908	1983

Il est donc intéressant de constater que le portrait acquis le plus tardivement dans les collections publiques est celui du musée de Saint-Quentin, qu'il est le plus petit des trois et qu'il reproduit exactement les mêmes détails que celui de Saint-Malo, à savoir que les baies des ruines du Colisée de Rome ne laissent apparaître le ciel que dans la réplique de Versailles ainsi que sur la lithographie d'Aubry-Lecompte, forcément réalisée d'après cette réplique de 1811. Ne pourrait-on donc pas en conclure, à ce stade, que le portrait conservé aujourd'hui par le musée de Saint-Quentin a toutes chances d'être la copie réalisée en 1848 à la demande de Madame Récamier et que celle-ci a par conséquent été réalisée d'après l'original de 1808 avant qu'il ne soit expédié à Saint-Malo ?

[65] Celles-ci avaient été formalisées, semble-t-il une fois pour toutes, dans la lettre du 14 décembre 1839 que Chateaubriand adressa au maire de Saint-Malo et pouvaient être considérées, en effet, comme une disposition particulière jamais reprise dans les versions connues des testaments de Chateaubriand ainsi qu'a pu le vérifier S. Bellenger. Depuis le décès de Madame de Chateaubriand, en 1847, plus rien ne s'opposait désormais à son accomplissement, d'autant que la ville de Saint-Malo était bien préparée à recevoir le fameux portrait.

Ainsi donc nous aurions bien à Saint-Malo l'original de 1808 légué dès 1839 par Chateaubriand mais pris en charge par Saint-Malo après la mort de l'écrivain en 1848 ; Versailles a bien la réplique d'atelier de 1811 réalisée pour procéder à des tirages de gravures selon une habitude courante au 19e siècle, et Saint-Quentin, la copie exécutée au cours de l'été de 1848 pour Madame Récamier en remplacement de l'original destiné à Saint-Malo…

La fortune critique du portrait de Chateaubriand n'est pas close pour autant. Ces dernières hypothèses, pour vraisemblables qu'elles puissent paraître ne résolvent certainement pas tous les détails de ce dossier rendu d'un abord plus difficile par la disparition de la majeure partie des archives malouines du 19e siècle notamment. En 2015, la *Maison de Chateaubriand,* de Chatenay-Malabry (Hauts-de-Seine) a lancé une souscription pour faire l'acquisition d'un *modello,* jusqu'alors totalement inconnu, du portrait de Chateaubriand par Girodet. Cette représentation, s'il s'agit bien effectivement du *modello* de Girodet, est en tout cas conforme à celles de Saint-Malo et de Saint-Quentin et plaiderait par conséquent pour l'autographie du portrait conservé à Saint-Malo.

Philippe Petout,

Conservateur en chef des musées de Saint-Malo.

Samedi 12 mai 2018

« La jeunesse bretonne de Chateaubriand »

par Roland Mazurié des Garennes

« La maison qu'habitait alors mes parents est située dans une rue sombre et étroite de Saint-Malo, appelée la rue des juifs ». Cet hôtel particulier, qui avait été construit par la famille de La Gicquelais, leur avait été loué pour trois ans, le 1er septembre 1768, par M. Magon de Boisgarein, leur héritier. La rue des juifs, est située à l'est de la ville, sur un espace compris entre la rue Sainte-Barbe à l'ouest, la courtine Saint-Thomas, construite par Garengeau en 1737 au nord, et la place du château. Elle est devenue aujourd'hui la rue Chateaubriand, ayant échappé à *la grande brûlerie,* pendant la dernière guerre, en août 1944.

La maison natale de Chateaubriand, située au N°3, fait maintenant partie, comme l'avait

d'ailleurs pressenti l'écrivain, de *l'hôtel de France et de Chateaubriand,* à l'extrémité de la place Chateaubriand. *« J'étais presque mort quand je vins au jour. Le mugissement des vagues soulevées par une bourrasque annonçant l'équinoxe d'automne empêchait d'entendre mes cris ».* Ce fut, en effet, une terrible tempête qui souffla jusqu'au 24 septembre, pendant presque un mois. Le paroxysme fut la nuit du 4 au 5 septembre, où la chaussée du Sillon subit de très importants dommages. Les portes de la cathédrale restèrent ouvertes toute la nuit, les reliques étant exposées pour que le bon peuple puisse prier (notes manuscrites du curé-archiprêtre de Saint-Malo). Le rempart nord construit par Garangeau, qui n'avait que 33 ans, résista à la mer en furie.

François-René fut baptisé à la cathédrale le lendemain. Et ce n'est qu'à l'âge de 53 ans, ambassadeur de France à Berlin en 1821, que, recevant un extrait de naissance, il constata qu'il était né le 4 septembre et non le 4 octobre, et qu'il s'appelait François-René et non François-Auguste, prénom qui figurera jusqu'en 1815 sur les titres de ses œuvres ainsi que sur son acte de mariage.

« En sortant du sein de ma mère, je subis mon premier exil ; on me relégua à Plancouët, joli village situé entre Dinan, Saint-Malo et Lamballe […] Au bout de trois ans, on me ramena à Saint-Malo ». François-René, dit *Franchin,* avait alors sept ans. *« Mon père était à Combourg, mon frère au collège de Saint-Brieuc ; mes quatre sœurs vivaient auprès de ma mère […] [qui] occupait un hôtel, place Saint-Vincent, presqu'en face de la porte de la ville qui communique au Sillon »* C'est l'hôtel White de Boisglé. L'appartement que la famille Chateaubriand louait, depuis septembre 1771, se trouvait au premier étage, tandis que le second étage était habité par la famille de Gesril du Papeu. Cet immeuble a brûlé en

août 1944, et a été refait à l'identique en façade. Un médaillon a été apposé sur la porte en 1948.

« Je m'attachais à la femme qui prit soin de moi, excellente créature appelée la Villeneuve ». Originaire d'un petit hameau, Villeneuve en Pluduno, près de Plancoët, c'était là son surnom, et elle s'appelait en réalité : Claude-Modeste-Thérèse Leux *« une espèce de surintendante de la maison, me portant dans ses bras, me donnant, à la dérobée, tout ce qu'elle pouvait trouver, essuyant mes pleurs, m'embrassant, me jetant dans un coin, me reprenant […] elle me bourrait de vin et de sucre ».*

« Mes sympathies d'enfant pour la Villeneuve furent bientôt dominées par une amitié plus digne. Lucile, la quatrième de mes sœurs, avait deux ans de plus que moi […] elle me fut livrée comme un jouet ; je n'abusai point de mon pouvoir ; au lieu de la soumettre à mes volontés, je devins son défenseur ». Chateaubriand évoque alors ses débuts en lecture et en écriture, *« chez les sœurs Couppart, deux vieilles bossues habillées de noir, qui montraient à lire aux enfants. Lucile lisait fort mal ; je lisais encore plus mal. On la grondait ; je griffais les sœurs ; grandes plaintes portées à ma mère. Je commençais à passer pour un vaurien, un révolté, un paresseux, un âne enfin »*

« Mon maître d'écriture, M. Després, à perruque de matelot, n'était pas plus content de moi que mes parents ; il me faisait copier éternellement, d'après un exemple de sa façon, ces deux vers que j'ai pris en horreur […] Il accompagnait ses réprimandes de coups de poing qu'il me donnait dans le cou, en m'appelant tête d'achôcre ; voulait-il dire achore ? Je ne sais pas ce que c'est qu'une tête d'achôcre ». Achore, en pâtois malouin, signifie : esprit borné, ou abruti. Le lecteur ne connaissant pas le patois ne peut deviner.

On ne sait où habitaient ses premiers maîtres. L'école qu'il fréquenta ensuite, celle du père Chopin, était située rue Saint-Benoit, au rez-de-chaussée, avant le presbytère. Il y retrouvait là son ami Gesril, ainsi que son cousin germain Armand, fils de Chateaubriand du Plessis.

« C'est sur la grève de la pleine mer, entre le château et le Fort Royal, que se rassemblent les enfants ; c'est là que j'ai été élevé, compagnon des flots et du vent […] Les polissons de la ville étaient devenus mes plus chers amis […] Je leur ressemblais en tout ; je parlais leur langage ; j'avais leur façon et leur allure ; j'étais vêtu comme eux, déboutonné et débraillé comme eux ; mes chemises tombaient en loques ; […] J'avais le visage barbouillé, égratigné, meurtri, les mains noires. Ma figure était si étrange, que ma mère, au milieu de sa colère, ne se pouvait empêcher de rire et de s'écrier : « qu'il est laid ! » [...] la bonne Villeneuve et ma Lucile m'aidaient à réparer ma toilette, afin de m'épargner des pénitences et des gronderies ; mais leur rapiécetage ne servait qu'à rendre mon accoutrement plus bizarre ».

« Au second étage de l'hôtel que nous habitions, demeurait un gentil-homme nommé Gesril : il avait un fils et deux filles. Ce fils (qui avait 18 mois de plus que François-René, étant né le 23 février 1767) *était élevé autrement que moi ; enfant gâté, ce qu'il faisait était trouvé charmant : il ne se plaisait qu'à se battre […] Gesril devint mon intime ami et prit sur moi un ascendant incroyable […] [Il] jubilait au milieu des bagarres d'enfants […] Quelquefois, il levait une armée de tous les sautereaux qu'il rencontrait, divisait ses conscrits en deux bandes et nous escarmouchions sur la plage à coups de pierres. »*

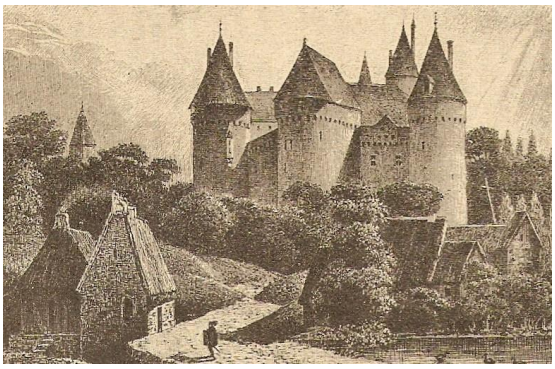
« Un autre jeu, inventé par Gesril, paraissait encore plus dangereux : lorsque la mer était haute et qu'il y avait tempête, la vague, fouettée au pied du château, du côté de la grande grève, jaillissait jusqu'aux grandes tours […] au-dessus de la base d'une de ces tours, régnait un parapet en granit, étroit, glissant, incliné, par lequel on communiquait au ravelin qui défendait le fossé : Il s'agissait alors de saisir l'instant entre deux vagues et de franchir l'endroit périlleux avant que le flot ne se brisât et couvrit la tour (la tour fait 20 mètres de haut ! Ce jeu est toujours pratiqué à la belle saison aujourd'hui, mais il est moins dangereux, grâce à une balustrade) *Pas un de nous ne se refusait à l'aventure, mais j'ai vu des enfants pâlir avant de le tenter ».* Ils avaient raison d'être inquiets, car c'était réellement *« une montagne d'eau qui s'avançait en mugissant, laquelle, si vous tardiez d'une minute, pouvait, ou vous entraîner, ou vous écraser contre le mur ».* Un jour de tempête, aucun malouin, hier comme aujourd'hui, ne risquerait ainsi sa vie. Il est vrai que tout paraît si grand, lorsque l'on est petit !

Suivent maintenant deux aventures avec Gesril, racontées avec verve au chapitre V du premier livre des « Mémoires ». Elles produisirent, de l'aveu de Chateaubriand, un changement notable dans le système de son éducation.

La première, *« un dimanche sur la grève, à l'éventail de la porte Saint-Thomas et le long du Sillon à l'heure de la marée »* : La montée de la plage en forme *d'éventail* permettait aux charrettes circulant sur la plage de pénétrer dans la cité. A cet endroit aussi, de gros pieux enfoncés dans le sable, appelés ragoles, protégeaient les murs contre la houle. *« Nous grimpions ordinairement en haut de ces pieux pour voir passer au-dessous de nous les premières ondulations du flux »* et les enfants étaient juchés sur ceux qui protègent la Tour des Dames, plusieurs petites filles se mêlant aux garçons. *« J'étais le plus en pointe vers la mer, n'ayant devant moi qu'une jolie mignonne, Hervine Magon, qui riait de plaisir et pleurait de peur. Gesril se trouvait à l'autre bout du côté de la terre. Le flot arrivait, il faisait du vent »* ; les enfants ne descendaient pas malgré les appels de leurs domestiques. *« Gesril attend une grosse lame : lorsqu'elle s'engouffre entre les pilotis, il pousse l'enfant qui est devant lui ; celui-là se renverse sur un autre : celui-ci sur un autre : toute la file s'abat comme des moines de cartes, mais chacun est retenu par son voisin* (Les expressions changent et nous dirions aujourd'hui : comme un château de cartes), *Il n'y eut que la petite fille à l'extrémité de la ligne sur laquelle je chavirai qui, n'étant appuyée par personne, tomba […] Hervine fut repêchée ; mais elle déclara que François l'avait jetée bas ».* Franchin s'enfuit par la porte Saint-Thomas et courut se barricader dans la cave de sa maison, poursuivi par *l'armée femelle* des domestiques. Ses parents heureusement sont sortis ; la Villeneuve vient à son secours en souffletant l'avant-garde ennemie ! Commence alors un siège : avec l'aide de Gesril et de ses deux sœurs, on résiste au deuxième étage, *« [Ils jetèrent] par les fenêtres des potées d'eau et des pommes cuites aux assaillantes. Elles levèrent le siège à l'entrée de la nuit ; mais cette nouvelle se répandit dans la ville et le chevalier de Chateaubriand, âgé de neuf ans, passa pour un homme atroce, un reste de ces pirates dont Saint-Aaron avait purgé son rocher ».* Il était alors, en fait, âgé de huit ans !

La deuxième aventure se passa à marée basse sur les grèves, près du port marchand, entre Saint-Malo et Saint-Servan. Il est alors possible de rejoindre ce faubourg de la cité en

franchissant les ruisseaux sur des ponts étroits de pierres plates. François et Gesril précédaient leurs domestiques, lorsqu'ils aperçurent deux mousses venant à leur rencontre. Ils décidèrent de ne pas leur laisser le passage *« A l'eau canards ! »…* quelle injure ! Les deux jeunes marins n'appréciant pas, commence alors une bataille à coups de galets. Un repli est nécessaire en direction des domestiques, mais François est touché : *« Une pierre m'atteignit si rudement que mon oreille gauche, à moitié détachée, tombait sur mon épaule ».* Il fallut rentrer à Saint-Malo, car son ami rapportait aussi de cette bataille un œil poché et un habit déchiré. Les parents étaient heureusement sortis et l'on soigna notre grand blessé au deuxième étage, chez Gesril, et sans le secours d'un chirurgien ! Le drame devint comédie : à l'aide d'une serviette, Gesril fabriqua une mitre : *« Il me transforma en évêque, et me fit chanter la grand'messe avec lui et ses sœurs jusqu'à l'heure du souper ».* Alors, fini de rire, car il fallait rejoindre les parents. *« […] mon père ne dit pas un mot ; ma mère poussa un cri ; la France conta mon cas piteux, en m'excusant ; je n'en fus pas moins rabroué ».* La France était le surnom du valet de son père. On décida alors de séparer les deux amis le plus tôt possible.



Monsieur de Chateaubriand souhaitait que sa famille vint s'installer au château de Combourg. Or, un incendie se déclara au début de l'année 1776, dans la nuit du 16 au 17 février, dans l'hôtel White, qu'il fallut abandonner au plus vite. La famille retourna provisoirement s'installer dans l'immeuble de la rue des Juifs, mais au printemps suivant, Madame de Chateaubriand, avec ses quatre filles et notre héros, durent partir à Combourg rejoindre le comte de Chateaubriand. François-René revint plusieurs fois à Saint-Malo, mais pour des brefs séjours seulement. Pour mieux les situer, il faut relire *Les Mémoires,* mais aussi les notes des biographes, car ces séjours ne sont pas tous mentionnés. Il y a aussi des erreurs de dates, dues peut-être à des souvenirs imprécis ; n'oublions pas que l'écrivain les a commencées à 43 ans et qu'il les écrira jusqu'à 53 ans pour la période qui nous intéresse !

En 1778, Chateaubriand est venu à cheval à Saint-Malo avec Monsieur de la Morandais, régisseur du château de Combourg. Il s'agissait pour lui de venir visiter, à l'invitation du Marquis de Causans, colonel du régiment de Conti, le camp des mielles installé sur la dune entre Rochebonne et Rothéneuf. On était au début de la guerre d'Indépendance américaine et l'on craignait, en effet, un nouveau débarquement des troupes anglaises ; N'oublions pas les quatre échecs précédents des Anglais pour détruire la cité : par mer en 1693 et 1695, par terre en juillet et septembre 1758.

C'est pendant ce séjour qu'il alla pour la première fois au théâtre avec son frère qui se trouvait à Saint-Malo à ce moment, pour voir jouer par une troupe de comédiens ambulants : « Le père de famille » de Diderot. Le théâtre, en bois dans une rue déserte, n'est pas identifié avec certitude, de même que la date. Certains biographes affirment que cet épisode se place plutôt l'année suivante (1779), lors d'un séjour beaucoup plus long.

A Pâques 1779, alors qu'il était pensionnaire au collège de Dol, il était venu en vacances à Saint-Malo avec sa mère et ses quatre sœurs. C'est à cette occasion, bien qu'il n'en parle pas dans ses mémoires, qu'il assista au mariage de sa chère Villeneuve avec Julien Ondapt, plombier et veuf avec quatre enfants. François-René et sa sœur Lucile signèrent comme témoins le registre de mariage.

Comme il était fatigué, sa mère le laissa en pension chez Monsieur Savary, maître d'écriture. Puis en juin, ayant attrapé la rougeole, on l'envoya loger au placitre, chez la Villeneuve, qui le soigna pendant deux mois. C'est pendant cette période, semble-t-il, qu'il alla au théâtre en bois, le théâtre de la ville ayant brûlé le 27 octobre 1778, avec son frère, et visita un deuxième camp destiné, celui-ci, à des troupes préparant un débarquement à Jersey, avant d'envahir l'Angleterre. C'est là, qu'il vit passer à cheval le duc de Lauzun, *« un de ces hommes en qui finissait un monde ».* Jean-Baptiste avait terminé cette année là ses études à Rennes et rejoint, au début de l'été, Saint-Malo : il pouvait donc s'occuper de son cadet, ce qu'il n'aurait pas été possible en 1778. C'est également au début d'août, et non l'année précédente, qu'il fût présenté à Combourg aux officiers du régiment de Conti en garnison dans cette ville pendant l'été 1779.

Au début de l'année 1785, nous savons, par ses Mémoires, que François était gravement malade à Combourg : *« Je fus six semaines en péril ».* Sa mère souhaitait alors qu'il devint prêtre, mais son père voulait l'envoyer aux Indes. C'est alors qu'on l'envoya à Saint-Malo, où l'on préparait un embarquement pour Pondichéry.

« Deux mois s'écoulèrent : je me retrouvai seul dans mon île maternelle ; la Villeneuve y venait de mourir [...] Du reste, rien de mon passé à Saint-Malo : dans le port, je cherchais en vain les navires aux cordes desquels je me jouais ; ils étaient partis ou dépecés ; dans la ville, l'hôtel où j'étais né avait été transformé en auberge ». Ce dernier avait en effet été acheté en 1780 par M. Dupuy-Fromy et loué, quelques mois plus tard, à Chenu, aubergiste. Peu de précisions : Chateaubriand logea certainement dans l'appartement loué, ou acheté, par sa mère au 479 rue des Grands degrés, dans l'hôtel Le Fer du Pin (aujourd'hui 17). Son séjour a probablement été plus long, car il quitta Saint-Malo, après avoir reçu une lettre l'informant que son père avait eu une attaque le 24 février 1786. Son père mourut le 6 septembre 1786 d'une deuxième attaque.

Chateaubriand revint encore à Saint-Malo à la fin de l'année 1788, après avoir séjourné à Cambrai comme militaire, à Combourg pour les partages familiaux, puis à Paris et à Versailles où il fut présenté au roi. Sans doute voulait-il participer aux États de Bretagne, qui étaient annoncés pour la fin de décembre. Sa mère résidait alors à Saint-Malo, rue des Grands degrés et elle était intervenue, avec succès, auprès du dernier évêque pour qu'il confère à son fils la cléricature qui lui permettait d'être admis dans l'ordre de Malte, à 200.000 £ de rente, ce qui lui suggère ce commentaire désabusé : *« Ne valait-il pas mieux qu'une espèce de bénéfice militaire s'attachât à l'épée d'un soldat qu'à la mantille d'un abbé, lequel aurait mangé sa grasse prieuré sur les pavés de Paris ? ».*

En 1791, il passa encore deux mois à Saint-Malo, pour préparer son départ pour l'Amérique du Nord. Il embarqua le 8 avril sur le *« Saint-Pierre »,* un brigantin de 160 tonneaux, commandé par le capitaine Pintedevin. Il y avait à bord 14 matelots et 17 passagers.

C'est aussi à cette époque, qu'il se rendit au domicile de la Villeneuve, morte après son mari décédé en 1787. Ce n'est donc pas six ans avant, comme il est dit plus haut et qu'il le laissa entendre dans ses Mémoires, qu'il alla *pleurer au bord du lit vide et pauvre,* où expira cette personne si dévouée, qu'il considérait comme sa seconde mère.

De retour d'Amérique, il débarqua le 2 janvier 1792 au Havre et rejoignit Saint-Malo le 16. Sa famille souhaitait le marier, comme il le confia plus tard dans ses Mémoires écrits en 1822 à Londres : *« Mes sœurs se mirent en tête de me faire épouser mademoiselle de Lavigne qui s'était fortement attachée à Lucile. L'affaire fut conduite à mon insu ».* Il avoue ne l'avoir aperçue que trois ou quatre fois. *« […] je la reconnaissais de loin sur le Sillon à sa pelisse rose, sa robe blanche et sa chevelure blonde enflée du vent, […] ».* Pressé d'accepter, en particulier par Lucile, il dit *« Faites donc ! ».*

Céleste Buisson de Lavigne avait 18 ans ; elle était orpheline et riche. Sa fortune était estimée à 500 ou 600 000 £, en fait 134 000 £, ce qui était tout à fait bien pour un cadet désargenté. Depuis la mort de ses parents, elle était élevée par son grand-père, Jacques Buisson, âgé de 80 ans, qui avait été anobli 16 ans plus tôt, et qui était favorable au mariage. Par contre, ses deux oncles maternels, Bossinot, partisans de la Révolution, étaient opposés à ce mariage avec un aristocrate *de noblesse héréditaire,* d'autant plus qu'ils pouvaient espérer, comme c'était la coutume à l'époque, gérer les biens de leur nièce jusqu'à l'âge de 25 ans, après le décès de son grand-père.

La signature du contrat, qui se faisait traditionnellement trois jours avant le mariage, eut lieu le 21 février, rue des Grands degrés. La famille de Céleste était absente et madame de Chateaubriand en profita pour faire bénir l'union par un prêtre réfractaire, l'abbé Julien Biffard (ou Buard) chapelin du couvent des Ursulines, intra-muros, où une demoiselle Bossinot était religieuse. Furieux, les oncles réagirent aussitôt : le mariage, conformément à la loi du 14 septembre 1791 était nul, car non béni par un prêtre assermenté. Céleste fût alors enfermée au couvent des Bénédictines de la Victoire, où Lucile la rejoignit.

Un compromis fut trouvé : le contrat serait à nouveau signé le 17 mars chez le grand-père et un deuxième mariage religieux serait célébré le 19 mars à la cathédrale par un prêtre constitutionnel, l'abbé Duhamel, mais en présence, cette fois, de la seule famille de Céleste. Chateaubriand écrivit à ce sujet : *« Mademoiselle de Lavigne, devenue Madame de Chateaubriand, sans que j'eusse de communication avec elle, fut enlevée au nom de la justice et mise à Saint-Malo, au couvent de la Victoire, en attendant l'arrêt des tribunaux. Il n'y avait ni rapt, ni violation de la loi, ni aventure, ni amour dans tout cela ; ce mariage n'avait que le mauvais côté du roman : la vérité. La cause fut plaidée, et le tribunal jugea l'union valide au civil ».*

On sait depuis peu, que le jeune époux fut incarcéré dans les prisons de la cité ! Un article écrit par Monsieur Etienne Bertrand, paru en 1991 dans le bulletin N°34 de la Société Chateaubriand, donne des précisions à ce sujet. Le billet de levée d'écrou est daté du 13 mars. L'incarcération a dû avoir lieu le 3 ou 4 mars, car le grand-père, sous la pression des deux oncles, avait déposé plainte pour rapt et violation de la loi, le 2 mars. L'oncle de Bédée, heureusement, avait permis l'élargissement en déposant 20 000 £ de caution. Le jugement eut lieu le 16 mars devant un juge de paix du tribunal de Saint-Malo.

Les jeunes époux séjournèrent, certainement quelques temps, au manoir des Chênes, en Paramé, qui appartenait au grand-père. Ce dernier habitait *intra-muros,* rue de Coëtquen, aujourd'hui 10 rue d'Orléans, à l'angle de la rue de Dinan, au deuxième étage, dans l'hôtel Buisson de La Vigne.

Début mai 1792, ils quittèrent Saint-Malo pour se rendre à Fougères. François, toujours Auguste, écrivit dans ses Mémoires : *« Mon oncle de Bédée et sa famille s'embarquèrent pour Jersey, et moi je partis pour Paris avec ma femme et mes sœurs, Lucile et Julie ».*

C'est là son dernier séjour à Saint-Malo de son vivant. Il ne devait y revenir, que pour rejoindre, selon son vœu, sa dernière demeure, le 19 juillet 1848 : *« Je reposerai donc au bord de la mer que j'ai tant aimée »*

Roland Mazurié des Garennes

Le « petit chevalier »

(Peinture du musée de Morlaix)

Sources :

- *« Mémoires d'outre-tombe »,* édition de la Pléiade, Paris, 1983
- Georges Painter : *« Chateaubriand-une biographie-les orages désirés »*, Gallimard, 1979
- Bernard Heudré : *« Chateaubriand, Terres et demeures d'Outre-Temps »*, éditions J-P Bihr, St Jacut, 1998

Lundi 6 Février 2017

« Victor Hugo et Chateaubriand, de géniales rencontres…. »

par M. Michel DÉSIR

Pourquoi s'intéresser aux personnes, et pas seulement à leurs écrits ? Il est vrai que lorsque l'on étudie l'anatomie morale des grands personnages qui ont illustré la littérature, on a le sentiment que l'on s'adonne à une profanation sacrilège. Mais comment pénétrer dans la personnalité intellectuelle de sujets comme François-René de Chateaubriand et Victor Hugo, sans tenir compte de tout ce qui faisait leur différence par rapport à « l'être moyen ». Un rapport entre le comportement d'un créateur et son œuvre est évident. Hemingway était le personnage de ses romans, tout comme Françoise Sagan était la vie avant l'écrit. L'exemple le plus flagrant, c'est Proust bien sûr, aurait-il écrit des textes aussi longs et aussi détaillés s'il n'avait pas été malade et couché ?

Pour les psychanalystes : *« la critique psycho-pathologique est inséparable de la biographie, car une œuvre n'est que le reflet, l'expression d'une personnalité physique autant que psychique »*. Et c'est justement l'un des plus grands biographes de Victor Hugo, Léopold Mabilleau, qui a bien résumé ce rapport : *« pour l'intelligence d'un écrivain qui associe l'idée à la sensation et à l'image, le détail de la vie matérielle a une importance capitale ; il est donc nécessaire de rechercher tout ce que l'on peut savoir de ses habitudes physiques, de son impressionnabilité organique et cérébrale, de ses facultés de perception et d'observation, surtout lorsque l'homme est autant poète qu'écrivain »* ce qui est le cas pour Hugo et Chateaubriand… Car ces deux personnages ont laissé une image physique caractéristique de leurs œuvres ; que ce soit Chateaubriand en tableaux, ou Hugo en photographie, tous deux déjà avaient ce qu'on appellerait aujourd'hui « une maîtrise de leur image » : François-René assis à la pointe de la Varde est bien l'image du romantisme ; mais c'est aussi parfois pour envoyer un message moqueur : le tableau de Girodet avec François-René la main glissée sous son gilet, Napoléon a eu beau dire *« il a l'air d'un conspirateur descendu d'une cheminée »*, il a quand même été quelque peu fâché…

Revenons à la psycho-pathologie de Victor Hugo. Il savait que sa famille avait quelques problèmes héréditaires de démence. Son frère Eugène était interné à « Charenton » (Hôpital Esquirol, de Saint-Maurice) ; sa fille Adèle sera internée à Suresnes (chez le Professeur Magnan, le créateur de l'hôpital Sainte-Anne)… Lui-même, selon une étude tout à fait officielle du Docteur Papillaut publiée dans « la revue de psychiatrie » de février 1898, avait eu, par période, quelques troubles… Mais Sénèque, en parlant d'Aristote, ne disait-il pas : *« Il n'y a pas de grand génie sans mélange de folie ».*

Victor s'adonna au spiritisme en faisant tourner les guéridons à trois pieds pour faire parler les morts par la « migration des âmes » : *« Oui, il est naturel que les esprits existent. »*, et effectivement, en septembre 1853, Léopoldine, sa fille perdue, « lui parle »... Il était d'une sensibilité propre à capter le magnétisme du passé, très perméable aux vibrations mystérieuses. Pour une fois, il aurait pu être en accord avec Céleste de Chateaubriand qui disait à son mari : *« Vous autres, à force de lire, êtes parvenus à croire l'impossible, pourquoi ne croiriez-vous pas à l'invisible aussi ? »*

Hugo était aussi persuadé que dans sa maison de Marine-Terrace à Jersey, se promenait, la nuit, dans les couloirs, une « Dame blanche lumineuse ». Là, en revanche, rien d'impossible…parce que les fils de l'écrivain l'entendaient aussi, et même, cette Dame faisait beaucoup de bruit dans la chambre du père…on a donc quelques doutes qu'il s'agisse d'un fantôme, sachant qu'à 72 ans, il se vantait auprès de son ami Lockroy, pouvoir « fournir » à trois rendez-vous d'amour dans la même nuit, et que *« cela le fatiguait moins que de parler pendant une heure »* ! Puis, il ajoutait : *« Penser mal, et parler bien, quel labeur ! »* ; et pour tout dire, les « bonnes » de service étaient logées dans la maison, avec le consentement d'Adèle…

Alors, pour contrer tout cela, il s'est construit l'image du « front génial ». Vous remarquerez que Victor Hugo, sur la plupart de ses présentations : soit se tient le front avec ses mains, soit incline la tête en avant pour recevoir la lumière et lui donner un aspect de « songeur » avec plus de volume apparent du cerveau, à tel point que de nombreuses caricatures sont parues dans la presse en lui dessinant un énorme front tout blanc !

Quant à l'action physique de l'acte d'écrire, nous savons tous que Victor Hugo écrivait debout, sur de grandes feuilles de papier bleu azur qu'il jetait d'abord par-dessus son épaule, puis qu'il étalait ensuite, pour que l'encre sèche au soleil, sur les marches et étagères en dénivellation de son « look-out » entièrement vitré de sa maison « Hauteville-House » de Guernesey, toujours à partir de 6 heures du matin, enveloppé dans une robe de chambre et après avoir avalé trois œufs crus et un bol de café noir. Il se levait très tôt car il ne se couchait jamais après 21 heures, sur des coussins au ras du sol, enroulé dans des couvertures, la nuque sur un traversin en bois (comme en Asie où c'est un rouleau de paille de riz), jamais dans son vrai lit, *« car un lit est fait pour y mourir »* disait-il. En fait, il était très superstitieux, ses manies le prouvent ; pour chaque livre, il achetait un encrier neuf en cristal à petit goulot ou en faïence de Rouen, une bouteille

d'encre neuve, une rame de « papier de fil » de quantité suffisante pour faire la totalité de l'œuvre (chaque feuillet était plié en deux dans le sens de la hauteur, le côté droit pour l'écriture, l'autre réservé aux corrections), et aussi de grandes feuilles jaunies provenant de Belgique pour ses dessins ; par contre, il prenait l'une des six plumes qu'il conserva toute sa vie, *« une bonne vieille plume d'oie noircie jusqu'à la barbe […] Celle qui a la légèreté du vent et la puissance de la foudre »*. De 11 heures du matin à midi, il faisait une pose pour se frictionner le corps avec un gant de crin, entièrement nu sur sa terrasse, debout dans une bassine d'eau froide (Il appelait cela « à l'anglaise »), sans se soucier des passants qui le regardaient, assez étonnés quand même. Dans l'appartement en face que Victor lui avait loué, Juliette Drouet rédigeait son « billet doux » quotidien que le grand poète attendait avec impatience…

Victor Hugo adorait l'eau froide, il prenait un à deux bains de mer par jour, après avoir marché pendant au moins deux heures afin d'être ruisselant de sueur, car il estimait que c'était plus profitable pour la santé ! Il se baignait à quelques kilomètres au sud de sa résidence, à Moulin Huet Bay, dans la baie de « Petit-Port », qui sera le site préféré du peintre Auguste Renoir en 1883.

En ce qui concerne François-René de Chateaubriand, dans un essai médical du Docteur Masouin édité en Belgique en 1908 sous le titre *« Chateaubriand, sa vie et son caractère »*, il ressort que l'auteur de René a été « sous la domination passagère d'influences morbides dues à une tristesse extrême ».

C'est vrai qu'il a témoigné, dans ses Mémoires, de sa tentative de suicide à l'aide d'un fusil récalcitrant, et une autre fois, de la tentation de se laisser choir dans l'eau froide de la pointe de La Varde. Mais nous savons que pour ce dernier cas, l'appel du vide est naturel et sans aucun lien avec le suicide ; ou peut-être s'était-il remémoré cette citation des *Satires* d'Horace, auteur dont il avait avoué avoir lu, dans sa jeunesse, les oeuvres dans une version non censurée : *« Le poète a la liberté et le droit de se donner la mort ; le sauver malgré lui, c'est le tuer ! »*.

Cette tendance suicidaire chez François-René n'est pas à prendre en compte, tous les cliniciens expliquent que « Quand l'enfant n'est plus, et que l'adolescent commence, cette transformation donne souvent lieu à des orages qui se manifestent par des crises de tristesse dues à l'apparition du « moi » : au mieux par de la mélancolie, au pire par des impulsions de suicide… ».

Dans une autre étude sur l'ennui, le Docteur Emile Tardieu classe le jeune François-René dans la catégorie des « enfants ennuyés par une tristesse venant peut-être des conditions matérielles de sa naissance un jour de grande tempête », ce que déjà Chateaubriand avait confirmé dans ses Mémoires : *« Le caractère de mélancolie est né chez moi de l'habitude de souffrir à l'âge de la faiblesse. »*

La sœur de François-René, la très gentille Lucile, dès l'âge de 17 ans, se sentira persécutée par un monde conjuré contre elle; Anatole France la qualifia *« d'impétueuse, fantasque, parfaitement insociable »*, était-ce la vérité ? Il est vrai que François-René, lui-même, rapporte dans ses Mémoires : *« A dix-sept ans, elle déplorait la perte de ses jeunes années ; elle se voulait ensevelir dans un cloître […] Par son attitude, sa mélancolie, sa vénusté, elle ressemblait à un génie funèbre. »*. Il est possible que, après avoir brûlé presque tout ce qu'elle avait écrit (*Reste un exemplaire manuscrit à la bibliothèque de Saint-Malo)*, elle se soit suicidée en 1804, c'est du moins ce qu'a laissé entendre Charles de Chênedollé, à qui elle refusa le mariage (il était déjà marié), mais qui resta cependant proche de la famille.

Quant à Julie, l'autre sœur, d'une très grande beauté *« à la Montespan »* disait-on, elle s'est laissée dépérir par une piété exagérée qu'elle justifiait par cette simple remarque : *« Il faut que je m'éteigne ! »*, et c'est ce qu'elle a fait.

On comprend mieux pourquoi l'adolescent François-René, pour oublier tout cela, a eu le besoin de se créer virtuellement une femme idéale, une Eve enchanteresse (On dit que c'est après avoir lu un livre intitulé *« Confessions mal faites »*, qui était un manuel de la confession établi par le Révérend Père Cristôbal de La Véga, en 1669). Et pourtant à cette époque, Chateaubriand ne pouvait pas savoir ce que les femmes lui réserveraient :

- Madame de Custine était prise de crises de rire auxquelles succédait une crise de larmes.
- Madame de Beaumont a toujours éprouvé le dégoût de la vie, son fils était aliéné.
- La très belle Madame de Noailles, Hyde de Neuville confirme qu'à Séville, elle entrait *« dans de longues agonies de démence »* avec un délire de persécution.
- Madame de Duras, elle, tombait en pâmoison puis s'évanouissait d'émotivité.
- Il n'y a que Madame Récamier qui aurait échappé à tout cela.

Ce qui n'a pas empêché Chateaubriand de travailler *« pour, et par ses inspiratrices »*. En 1801, il rédigera la meilleure partie du *« Génie du Christianisme »* sous les yeux de Madame de Beaumont dans une *« gaieté extravagante »*, avec *« des rires fous »* selon le témoignage de son ami Joubert. Et pourtant, Chateaubriand commence à ressentir des troubles hépathiques qui le rendront extrêmement malade surtout pendant la rédaction des *« Martyrs »* en 1809, ce que l'on peut constater sur les tableaux de Girodet qui l'a peint avec un visage jaune !

Nous ne trouvons rien de précis concernant l'action d'écrire de Chateaubriand, rien sur ses habitudes, rien sur les « tics et les tocs » éventuels qu'ont généralement les grands écrivains, rien à part quelques dessins le représentant allongé sur le sol écrivant dans la forêt vierge des Amériques, ou avec ses feuillets d'Atala étalés au vent au milieu du champ de bataille du siège de Thionville… Nous savons qu'il ne numérotait pas ses pages, grâce au témoignage du professeur Frin du collège Louis-le-Grand, ce qui fut rapporté par son élève Maxime Du Camp : *«M. Frin étala devant lui les feuillets d'un manuscrit et les copia d'une écriture nette qui ne manquait pas d'un certain caractère. Tout à coup, il s'arrêta… « Diable*

d'homme qui ne numérote pas ses feuillets ! » Je regardai : les pages qu'il transcrivait étaient étroites et longues ; l'écriture qui les couvrait était haute, ferme, assez grêle ; peu de ratures, une encre blanchâtre. Monsieur Frin remarqua mon attention, et, me posant la main sur le bras, il me dit : « C'est à genoux, c'est en faisant le signe de croix que vous devriez contempler ces pages sublimes ; elles sont l'œuvre d'un génie extraordinaire ; les siècles se fatigueront avant d'en produire un pareil ; je copie, je mets au net les Mémoires de M. le vicomte René-François de Chateaubriand »… Je regardai le petit père Frin ; il me paru grandi de vingt coudées. »

A la fin de sa vie, il composera *« Les Mémoires d'outre-tombe »* dans d'atroces souffrances de la main dues très certainement à « la crampe de l'écrivain », et à des crises d'arthrite (dont on a la preuve par des courriers de 1845 à la signature illisible), ce qui lui avait été confirmé par son ami le grand médecin Laënnec. C'est la raison pour laquelle, il dicta la plus grande partie des ses « Mémoires ».

Victor Hugo avait eu le privilège, *« l'heur et l'honneur »,* d'entrer très tôt dans l'intimité de François-René de Chateaubriand pour qui il avait une immense admiration. Nous savons tous que dans un petit journal intime où il consignait ses activités et ses pensées, le jeune Victor, à l'âge de quatorze ans, nota le 10 juillet 1816 : *«Je veux être Chateaubriand ou rien»*. Nous n'avons pas la preuve de cet écrit, aucun journal de Victor antérieur à 1820 n'a été retrouvé, si ce n'est le témoignage d'Adèle Foucher, sa femme, dans la biographie qu'elle va consacrer à son mari, intitulée *« Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie »*, rédigée à Guernesey de 1852 à 1863, en étroite collaboration avec Hugo lui-même, mais qui a été ensuite remaniée, censurée par Auguste Vacquerie. Le texte, paraît-il rétabli d'après les manuscrits originaux, est paru chez Plon en 1985, sous le titre :"*Victor Hugo raconté par Adèle*".

Le 20 décembre 1816, le jeune Victor dédia à Chateaubriand une *« Ode au génie »* :

Il est, Chateaubriand, de glorieux navires ; Qui veulent l'ouragan plutôt que les zéphyrs.

Le génie a pourtant des symboles sublimes ; Le jeune homme en souffrant s'élève au rang des justes.

Chateaubriand, je t'en atteste ; Toi qui, déplacé parmi nous ; Reçut du ciel le don funeste

Qui blesse notre orgueil jaloux.

Près de huit ans plus tard, le 7 juin 1824, « l'ode au génie » de 1816 deviendra une « Ode à Monsieur de Chateaubriand » qui prendra place dans les *« Odes et ballades »* :

Il est, Chateaubriand, de glorieux navires ; Qui veulent l'ouragan plutôt que les zéphires (sic).

Il est des astres, rois des cieux étincelants, Mondes volcans jetés parmi les autres mondes,

Qui volent dans les nuits profondes, Le front paré des feux qui dévorent leurs flancs.

Lors du Concours de l'Académie des « Jeux floraux de Toulouse» en Février-Mars 1820, avec une ode sur la mort du Duc de Berry, Victor obtint le premier prix, « Le lys d'or », devançant

Lamartine qui avait dix ans de plus que lui. Chateaubriand, paraît-il, qualifia alors le jeune Victor *« d'enfant sublime »*. Sur la fin de sa vie, Chateaubriand nia cette remarque, mais elle a été confirmée à la fois par le beau-père de Victor Hugo (Paul Foucher) dans ses *« Souvenirs »*, ainsi que par Richard Lesclide, son secrétaire, dans son amusant *« Propos de table de Victor Hugo »*

Début janvier 1821, Chateaubriand est Ministre plénipotentiaire à la cour de Berlin, c'est-à-dire Ambassadeur. Il propose à Victor de l'emmener avec lui comme secrétaire : mais celui-ci refuse ! Il a peut-être bien fait car Chateaubriand va y rester moins de 4 mois. Alors, au retour, le jeune Victor qui commence à devenir le critique politique Hugo, écrit, moqueur : *« Le grand homme en souffrant s'élève au rang des justes. Aussi, dans une cour, qu'allais –tu faire ? »*

Le 9 mars 1821, à dix-neuf ans, le jeune Victor consacra une nouvelle ode à son mentor :

« Les Destins de la Vendée », qu'il fit paraître dans le dernier numéro de sa revue *« Le Conservateur Littéraire »* qu'il avait fondée avec ses frères. Victor l'envoya au grand écrivain, toujours en poste pour quelques jours à Berlin, avec ce mot : *« Je ne sais si vous vous rappelez encore ; un jeune homme que vous avez bien voulu encourager quelquefois, et dans l'âme duquel vous avez laissé ces longs souvenirs de vénération et d'attachement qui ne s'éteignent qu'avec la vie. Je vous ai connu, et j'ai senti redoubler mon admiration pour un grand homme qui savait se faire aimer. J'ai fait une Ode sur Quiberon que je prends la liberté de vous envoyer. »*.

L'Enchanteur lui répondit « par une lettre charmante » : *« Cette ode est extrêmement touchante et elle m'a fait beaucoup pleurer… »*. En réalité, on ne sait pas ce qu'en a pensé réellement Chateaubriand, parce qu'il ne faut pas oublier que le père de Victor, le surnommé « Brutus », à Quiberon, était du côté des « bleus ».

Il a toujours été très difficile de savoir de quel côté penchait réellement le cœur de Victor Hugo, Républicain ou Vendéen ? Il a mal vécu cette ascendance double et contradictoire, le fait d'être *« fils de bleu et d'une blanche ; des sangs divers de son père et de sa mère »*. A une époque, il fit passer sa mère pour une *« brigande »* qui aurait pris part, en 1793, aux luttes héroïques de la Vendée. C'est complètement faux, Sophie Trébuchet n'aurait alors pas pu rencontrer son « Brutus » de mari républicain ! Il se fera même appeler, avec noblesse, « baron », avant de devenir réellement « vicomte Hugo, pair de France » en avril 1845… ! Puis, en mars 1871, lors de « la semaine sanglante de la Commune de Paris », sa position sera encore plus complexe : *« Je suis pour la Commune en principe, mais contre la Commune en application ; j'ai cru devoir être présent à la guerre étrangère et absent à la guerre civile ; Je suis rouge avec les rouges, blanc avec les blancs, bleu avec les bleus, c'est-à-dire tricolore. »*. Encore plus étonnant : *« Après tout, la République n'a pas besoin d'un homme : elle a Dieu »*, puis… *« La république sort de la religion »….* ?

Mais revenons à son enfance : En 1817, donc à l'âge de 15 ans, au 27 de la rue Saint Dominique, le jeune Victor rendait des visites à Chateaubriand sur les ordres de sa mère qui pensait que « cela lui serait utile ». Il assista même à la toilette de son idole, ce que rapportera plus tard Adèle Hugo, sa fille : *« Le domestique qui lui avait ouvert apporta une immense cuvette remplie d'eau. Monsieur de Chateaubriand dénoua son madras et se mit à ôter ses pantoufles de maroquin vert ; Victor allait se retirer, mais il le retint ; il continua sans façon de se déshabiller, défit son pantalon de molleton gris, sa chemise, son gilet de flanelle, et entra dans la cuvette où le domestique le lava et le frictionna. Essuyé et rhabillé, il fit la toilette de ses dents qui étaient fort belles et pour lesquelles il avait toute une trousse de dentiste. Ragaillardi par son barbotage dans la cuvette, il causa avec entrain, tout en se travaillant la mâchoire, et charma Victor…. »* Très impressionné (Chateaubriand avait quand même 34 ans de plus), au retour, il nota dans son cahier : *« On se sentait devant un génie, non devant un homme ».*

L'enfant Victor sera très marqué par ce curage de dents ; devenu adulte, il fera de même, ce que confirmera encore Richard Lesclide dans ses « Propos de table » : *« Victor Hugo avait des dents d'une blancheur admirable, des dents de loup-cervier cassant des noyaux de pêche, brisant des noix, croquant les oranges comme les pommes, sans prendre la peine de les peler ! » ;* quelquefois il introduisait un morceau de sucre dans une mandarine entière avec sa peau et les pépins, puis l'avalait d'un coup : il appelait cela « le grog à la Victor Hugo » ! Ce que n'a pas précisé Lesclide, c'est qu'après chaque repas, Hugo croquait un morceau de charbon de bois qu'il considérait comme un antiseptique (à cette époque cela s'appelait un antiputride). Victor Hugo reprendra « les dents fort belles » de Chateaubriand dans <u>*Les Misérables*</u>*. (Tome I – Fantine)*

Chateaubriand, en pantalon à pied et en pantoufles, ses cheveux gris coiffés d'un madras, les yeux fixés sur un miroir, et se curant les dents, la situation n'avait rien de poétique. Mais il est vrai que beaucoup plus tard, son amie Hortense Allart, dans son œuvre <u>*« Les enchantements de Prudence »*</u>, avait écrit : *« Tout sexagénaire qu'il était, il avait un sourire charmant, des dents éblouissantes » !* Hortense Allart, et le dîner à l'auberge du Lion d'Or à Etampes : François-René avait 70 ans, et elle 32…

Il y avait un très grand personnage commun à Victor Hugo et Chateaubriand, un breton adepte lui aussi de la mélancolie comme source d'inspiration chez un écrivain, c'est Félicité de Lamennais. Il habitait « les Feuillantines » où avait vécu la mère de Victor Hugo lors de son retour de Corse où elle était allée rejoindre son mari (sur ordre de Napoléon qui ne trouvait « pas sérieux » d'avoir un général sans femme officielle). Victor n'avait que 19 ans lors de leur première rencontre dans la maison de son enfance, Lamennais en avait vingt de plus. Mais après une courte entrevue, le prêtre Lamennais nota : *« J'ai reçu la visite d'un jeune écrivain qui a déjà le bruit et la gloire […] Monsieur Hugo comprend la religion, ou plutôt y entre*

de plain-pied par l'arc divin de la poésie. Je souhaite qu'il soit toujours dans le sentiment qu'il a sur les choses spirituelles. ». Beaucoup plus tard, Victor n'étant pas baptisé, c'est Lamennais qui signera le « billet de confession » nécessaire à son mariage avec Adèle.

Contrairement aux prévisions de Lamennais, Victor devenu Monsieur Hugo, ne va pas toujours faire de la poésie divine dans ses critiques envers Chateaubriand, certainement par jalousie, tout comme Sainte-Beuve le fera avec lui plus tard. Fin 1832, après deux voyages de François-René en Suisse (de mai à octobre 1831 et d'août à novembre 1832), Hugo écrivit : *« Monsieur de Chateaubriand va à Genève, revient à Paris, retourne à Genève, nous agace, nous fait coquetterie, nous lance une brochure, et s'enfuit… […] Il haïssait tout ce qui pouvait le remplacer, et souriait à tout ce qui pouvait le faire regretter. […] Monsieur de Chateaubriand vieillit par le caractère plus encore que par le talent. Le voilà qui devient bougon et hargneux. […] Triste chose qu'un lion qui aboie… ».*

Ces réflexions n'ont pas empêché Monsieur Hugo de rendre visite à Monsieur de Chateaubriand lorsqu'il s'est présenté à l'Académie. Chateaubriand l'a reçu, toujours en vieux pantalon avec son madras sur la tête, et lui a dit, moqueur : *« Je vous attendais…. ma voix vous est acquise. Si vous n'avez qu'une voix, ce sera la mienne…. »*

Victor Hugo avait, selon le Docteur Cabanès dans son ouvrage sur les grands névropathes, « une hypertrophie du moi », c'est-à-dire un égo surdimensionné devenu incontrôlable de par sa réussite littéraire dont, il est vrai, on n'a pas l'équivalent aujourd'hui. Son ami, le célèbre romancier russe Ivan Tourgueniev, raconta qu'un soir, un jeune homme proposa que la rue où habitait Victor devrait porter le nom d'Hugo ; puis, la jugeant trop petite, proposa que ce soit plutôt à la ville de Paris de porter le nom du poète… à cette proposition Hugo aurait répondu, sans plaisanter : *« Ca viendra, mon cher, ça viendra… »*. (Effectivement, l'illustre écrivain décédera le 22 mai 1885, à 13 H 27, au 50 de « l'Avenue Victor Hugo » déjà baptisée à son nom depuis 1881. A côté de son lit, sur une table, ses derniers écrits : *« Aimer, c'est agir »*. Clémenceau visitera la dépouille bien que *« Le fol orgueil du poète, immortel avant d'être mort, avait fini par le rendre insupportable, même à son meilleur ami… »*)

En son exil de Guernesey, Hugo émit un jugement encore plus sévère sur Chateaubriand : *« Je suis l'homme de nos jours qui sait le mieux le français…Chateaubriand est plein de choses magnifiques […] Un immense talent, mais c'est la personnification de l'égoïsme, c'est un homme sans amour de l'humanité, une nature odieuse…».* Il est vrai qu'en cette période, dans les salons littéraires grouillant de parvenus sans réel talent, les *Mémoires d'outre-tombe* étaient considérées comme un « récit orgueilleux ».

Victor Hugo affirma même que lors du retour des obsèques de sa femme, Chateaubriand *« riait aux éclats »* en se rappelant ce qu'il confia un jour à Madame de Duras : *« Je puis à volonté lui faire vomir du sang une journée de suite. Beaucoup de maris seraient peut-être bien aise d'avoir une pareille ressource auprès de leur épouse » (« Madame de Chateaubriand » par Jean-Paul Clément).* Rien n'étaye sérieusement ces médisances ; D'autant qu'au lendemain, le 12 février, Hugo nota dans son journal : *« M. de Chateaubriand, au commencement de 1847, était paralytique »*. Alors, comment pouvait-il rire aux éclats ?,

bien que Pilorge, le secrétaire particulier de Chateaubriand, en témoignât aussi : *« Preuve d'affaiblissement du cerveau »* aurait-il déclaré.

Toujours est-il que François-René de Chateaubriand, sur la fin de sa vie, avait un grand respect pour sa femme, et une immense admiration pour son œuvre de charité avec la gestion de son infirmerie « Marie-Thérèse ». Il est vrai que cette institution avait coûté très cher au jeune Victor Hugo encore étudiant : Un matin qu'il rendait visite à Monsieur, Madame de Chateaubriand, qui d'habitude *« le recevait fort mal, c'est-à-dire pas du tout »*, l'accueillit avec une amabilité qui ne présageait rien de bon… Elle finançait son hospice par la vente de « chocolat » aux relations de son mari avec un tel zèle qu'on l'appela *« La vicomtesse Chocolat »*. Victor dut lui acheter *« une pile assez haute »* de son *« chocolat religieux »* qui lui coûta l'équivalent de vingt jours de nourriture ! Au retour, il se « défoula » dans son cahier : *« Elle était aigre, dure, prude, médisante, amère, maigre, noire, sèche, très marquée par la petite vérole […] fort laide, avait la bouche énorme, les yeux petits, l'air chétif […] Charitable sans être bonne, spirituelle sans être intelligente. Elle avait la bonté officielle, ce qui ne fait aucun tort à la méchanceté domestique »,* et comme elle lui avait vendu en souriant avec malice, il conclura plus tard : *« C'est le sourire de femme le plus cher qui m'ait jamais été vendu… »*

Victor Hugo reviendra à de meilleurs sentiments sur celui qui restera toujours son modèle : *« Quoique je ne sois pas cousin de Chateaubriand, tout fier et tout âpre qu'il était, je crois qu'il était véridique… »*

Le 4 juillet 1848, au 112 (120 actuellement) rue du Bac, entre 8H et 8H15 du matin, François-René rendit la vie que sa mère lui avait *« infligée »*. Moins d'une heure plus tard, Victor Hugo fut un des rares à effectuer une dernière visite à la dépouille du grand écrivain : *« La face était découverte ; le front, le nez, les yeux fermés apparaissaient avec cette expression de noblesse qu'il avait pendant la vie et à laquelle se mêlait la grave majesté de la mort… »*. Agenouillée à ses côtés, Madame Récamier, devenue totalement aveugle, aurait interrogé Victor : *« Souffre-t-il encore… dites-moi comment il est… me regarde-t-il ? »*. Victor se remémora ce qu'il écrivit un an plus tôt : *« La femme qui ne voyait plus cherchait l'homme qui ne sentait plus ; leurs deux mains se rencontraient. Que Dieu soit béni ! On va cesser de vivre qu'on s'aime encore.».*

Dans son journal à la date du 27 avril 1854, Adèle Hugo (fille) rapporte un autre témoignage de son père : *« J'ai vu Chateaubriand mort. C'était le matin vers neuf heures et demie ou dix heures. C'était par un temps admirable. J'étais seul avec Chateaubriand mort. Chateaubriand était calme. L'expression de sa tête avait conservé un caractère sévère. Au-dessus de sa tête était un coffre qui contenait les Mémoires d'outre tombe. Pendant ce temps-là, les oiseaux chantaient, le soleil découpait dans cette chambre de grandes tranches de lumière… »* Là aussi, il faut faire attention, Victor Hugo ne pouvait pas être seul dans cette

chambre, puisque l'on sait que l'abbé Deguerry priait derrière une petite table sur laquelle était posé un cierge ; de même pour l'emplacement du manuscrit des « Mémoires » au-dessus de son lit, on trouve dans un autre document : *« Aux pieds du petit lit de fer à rideaux blancs, deux caisses en bois clair, dont l'une à la serrure brisée contenait les 48 cahiers de ses Mémoires… »*

Mais c'est vrai qu'il fut très contrarié par la *« médiocrité »* de la cérémonie des obsèques du 8 juillet en la chapelle-église des Missions étrangères de Paris qu'il trouva *« étroite, petite et laide, tendue de noir à mi-mur, l'évêque de Quimper dans le chœur […] Le cadavre ne pouvant partir immédiatement pour Saint-Malo, on descendit le mort illustre dans le caveau de l'église. […] J'eusse voulu pour M. de Chateaubriand des funérailles royales, Notre-Dame, le manteau de pair, la Toison d'Or, le canon de cinq en cinq minutes – ou le corbillard du pauvre dans une église de campagne. ».*

Son plus *« profond regret »* fut de ne pas avoir pu prononcer l'oraison funèbre sur le « Grand Bé » que l'Académie lui demanda trop tardivement. Retenu à l'Assemblée Constituante, il ne put prendre la diligence à temps : *« Devant cette tombe, tout se trouvait réuni, ou du moins les trois grandes choses qui regardent tout : le génie, la mort, l'océan.. ».* C'est le chancelier Jean-Jacques Ampère qui représenta l'Académie française à Saint-Malo.

En 1851, donc trois ans après la mort de Chateaubriand, Victor Hugo s'adressa vivement à quelques membres de l'Assemblée qui critiquaient son Maître : *« Coquins, n'invoquez pas le nom de Chateaubriand ! ; « Il était royaliste comme nous », dites-vous ? : Il y avait cette différence entre vous et lui qu'il portait des fleurs de lys dans le cœur et que vous les portez sur l'épaule… ».* Puis des années plus tard, proscrit, sur son île de Jersey, Victor Hugo se réjouissait d'être « voisin » du grand écrivain dont le tombeau lui faisait face au-dessus des flots, d'où ils pouvaient se parler de rocher à rocher :

« Dans Jersey, l'île anglaise, et seul sur la montagne,

Triste, élevant la voix d'un bord à l'autre bord,

Ainsi parle, les yeux fixés sur la Bretagne,

Victor Hugo proscrit à Chateaubriand mort. »

Michel DÉSIR

« Complainte sur la captivité de François Ier »

En 1879, sous l'impulsion d'Henri Gaidoz (Professeur à l'École Pratique des Hautes Études et à l'École des Sciences Politiques), de Narcisse Quellien (Poète-ethnographe de langue bretonne) et de Paul Sébillot (ethnologue), s'instaure la tradition des « dîners celtiques » chez les intellectuels bretons.

Lors de l'un de ces dîners, présidé par Ernest Renan, en mai 1883, Théodore Hersart de La Villemarqué chante une chanson intitulée *« Complainte sur la captivité de François Ier ».*

Puis il annonce que cette chanson lui a été chantée en 1835 par son auteur : son « cousin » (*a)* François-René de Chateaubriand !

La *« Revue des Traditions Populaires »* va publier, en 1888, le texte de cette complainte avec sa partition musicale, que l'on retrouvera dans l'*«Annuaire de Bretagne »* de 1897 ; mais…. Qu'en pensez-vous?

(a) Son « cousin » ? : François Hersart de La Villemarqué avait épousé Jeanne de Chateaubriand en 1637, fille de Gilles de Chasteaubriand de la Guérande. (Arrière-arrière-arrière-grand-père de François-René !)

Michel DÉSIR

COMPLAINTE SUR LA CAPTIVITÉ DE FRANÇOIS 1er

(Texte de M. de Châteaubriand)

Quand le roi départit de France,
Vive le roi!
A la male heure il départit.
Vive Louis!
A la male heure il départit. (*bis*)

Il départit jour de dimanche,
Vive le roi!
Et jour de lundi il fut pris.
Vive Louis!
Et jour de lundi il fut pris. (*bis*)

— Retire-toi, grand roi de France,
Vive le roi!
Retire-toi, ou tu es pris,
Vive Louis!
Retire-toi ou tu es pris. (*bis*)

— Je ne suis pas le roi de France,
Vive le roi,
Vous ne savez pas qui je suis.
Vive Louis!
Vous ne savez pas qui je suis. (*bis*)

Je suis un pauvre gentilhomme
Vive le roi;
Qui va de pays en pays;
Vive Louis!
Qui va de pays en pays, (*bis*)

En demandant la caristade,
Vive le roi!
Un petit morceau de pain bis.
Vive Louis!
Un petit morceau de pain bis. (*bis*)

Le soldat qui bien le regarde,
Vive le roi!
Sourit aux paroles qu'il dit,
Vive Louis!
Sourit aux paroles qu'il dit. (*bis*)

A mis la main sous sa cuirasse,
Vive le roi!
Découvre les trois fleurs de lys,
Vive Louis!
Découvre les trois fleurs de lys. (*bis*)

V'la qu'on le prend, v'la qu'on l'emmène.
Vive le roi!
Tout droit au château de Madrid,
Vive Louis!
Tout droit au château de Madrid. (*bis*)

V'la qu'on le met dans une chambre,
Vive le roi!
Où on ne voyait jour ni nuit,
Vive Louis!
Où on ne voyait jour ni nuit. (*bis*)

Que par un' petite fenêtre,
Vive le roi!
Qui était au pied de son lit,
Vive Louis!
Qui était au pied de son lit. (*bis*)

A regardé par la fenêtre.
Vive le roi!
A vu un postillon venir,
Vive Louis!
A vu un postillon venir. (*bis*)

— Beau postillon qui portes lettre,
Vive le roi!
Que dit-on du roi dans Paris?
Vive Louis!
Que dit-on du roi dans Paris? (*bis*)

— S'il est mort y aura grand' guerre;
Vive le roi!
S'il est pris y aura encor pis,
Vive Louis!
S'il est pris y aura encor pis. (*bis*)

— Beau postillon qui porte lettre.
Vive le roi!
Retourne-t-en vite à Paris,
Vive Louis!
Retourne-t-en vite à Paris. (*bis*)

Va-t-en dire à mes gentilshommes.
Vive le roi!
Qu'ils viennent vite ici me qu'ri,
Vive Louis!
Qu'ils viennent vite ici me qu'ri. (*bis*)

S'il manque de l'argent en France,
Vive le roi!
On en trouv'ra à Saint-Denis.
Vive Louis!
On en trouv'ra à Saint-Denis. (*bis*)

Que l'on fonde croix et lanternes
Vive le roi!
Jnsqu'aux dorures du lambris.
Vive Louis!
Jusqu'aux dorures du lambris. (*bis*)

Mardi 4 juillet 2017

« Chateaubriand, d'hier à aujourd'hui »

Il est né le 4 septembre 1768 à Saint-Malo, un mois de mémorables tempêtes, dira-t-il. Il est mort en 1848 à Paris, année mémorable qui vit la parution du *Manifeste communiste* de Marx et Engels. Cela ne s'invente pas. Mais au-delà des hasards, François-René de Chateaubriand se fera l'inventeur (au sens étymologique de « celui qui découvre ») de l'Histoire et de lui-même, non en symbiose - il ne sera pas Napoléon - mais en une forme de dichotomie moderne : l'individu contre l'Histoire …

Les tempêtes d'abord : celles quasi innées des « orages désirés » qui doivent « emporter René dans les espaces d'une autre vie ». Celles du romantisme absolu et vrai, fait de révolte - ce qui est le contraire de la révolution – contre tout ce qui contraint la liberté et limite notre condition. Etre « pâtre » et - pas ou ! - guerrier, clame René. Julien Sorel voudra le Rouge et - pas ou ! - le Noir. Tout vouloir ou mourir : René est le petit frère celte de la grecque Antigone. Ayant vu 1793 et bien sûr, pas 1917 et sa suite, Chateaubriand préfigure « L'homme révolté » de Camus. Ce François-René des tempêtes de l'âme et de l'intelligence qui annonçait que « l'invasion des idées (serait) pire que celle des barbares », qui affirmait que de tout temps, mais plus encore dans les temps à venir où les hommes seraient « libres par la loi, esclaves par l'administration », « les hérésies ne furent que (…) l'indépendance de l'esprit de l'homme (… et) prévinrent la complète barbarie » pour conclure « moi qui ne crois en rien, excepté en matière de religion ». Du parfait politiquement incorrect de la part de celui qui demeurant royaliste par honneur, était proche du républicain Carrel par réflexion et de son compatriote Lamennais, par affection et connivence intellectuelle. C'est que cet impénitent rêveur romantique qu'est Chateaubriand, se double d'un impitoyable réaliste politique : il sait et il l'écrit que l'ancienne aristocratie est finie, que le droit divin n'est plus qu'une légende, que l'émigration londonienne n'est qu'une sinistre mascarade. Il sait que l'épée est rouillée alors que se profile le temps de la plume : l'avenir est à l'écrivain. François-René sera et restera Chateaubriand, l'auteur et le penseur.

Mais rien n'est virtuel, sinon tout est mensonge. Il faut bien être de quelque part, à défaut de n'être qu'une calebasse vide résonnant et déraisonnant un universalisme creux. Son incapacité à obéir, son indépendance d'esprit, Chateaubriand les rapporte à sa nature bretonne. Ce que feront Villiers de L'Isle-Adam, Ernest Renan, Jules Lequier, Tristan Corbière, Jean Grenier ou Louis Guilloux. « L'esprit du lieu », analyse Pierre-Jakez Hélias pour qui rien n'était plus proche de l'imaginaire d'un paysan bigouden que celui de l'inventeur de René ou de Velléda. Et du côté fictionnel, rien n'est plus proche de la révolte et des rêves de René que « le fantôme humilié » de Paul Nizan (*Antoine Bloyé*), que « l'emprisonné dans son corps » de P.J. Hélias (*L'Herbe d'Or*), que le désenchanté total d'Alain Robbe-Grillet (*Topologie d'une cité fantôme*)…

Quant à l'état de notre jacobinisme, on retrouvera avec plaisir et intérêt Chateaubriand, sous la plume de Mona Ozouf, *Composition française,* ouvrage sous-titré « retour sur une enfance bretonne ». Etre fidèle à son enfance ? Chateaubriand comme Louis Guilloux auront vécu cette fidélité et en auront fait le terreau de leurs œuvres.

Yannick PELLETIER

Samedi 23 septembre 2017

Quelques pages peu connues des Mémoires d'outre-tombe,

« Cynthie, élégie sur la culture gréco-romaine de Chateaubriand »

par Albert Foulon

Cette rêverie élégiaque à propos de Cynthie (M.O.T., livre 38, ch. 5) est explicitement datée par Chateaubriand lui-même du 1er juin 1833 au soir et se trouve ainsi curieusement insérée dans le journal de Carlsbad à Paris au cours d'un voyage diplomatique qui s'est réellement déroulé en mai-juin 1833 : la plupart des critiques, influencés peut-être par Marcellus qui fut le premier secrétaire d'ambassade de Chateaubriand en 1822 à Londres, contestent aujourd'hui cette datation et considèrent que le texte a sans doute été écrit lors du deuxième et dernier séjour de Chateaubriand à Rome du 9 octobre 1828 au 16 mai 1829 comme ambassadeur en titre, alors qu'il n'était que secrétaire d'ambassade pour son premier voyage du 27 juin 1803 au 21 janvier 1804. Fervent amoureux de l'Italie, notre auteur l'a visitée à six reprises mais n'a effectué que deux séjours à Rome : le premier séjour lui a inspiré une série de descriptions-méditations sur la Ville éternelle et ses environs dans la Lettre sur la Campagne romaine rédigée en 1804 pour son ami Fontanes, lettre qui figurera plus tard dans le Voyage en Italie publié en 1827 ; le second séjour, longuement narré dans les livres des M.O.T. relatifs à l'ambassade romaine, diffère cependant beaucoup du premier dans la mesure où la découverte de la campagne et des ruines romaines par un homme de 35 ans plein d'enthousiasme accorde une place importante à la description des paysages, alors que l'homme de 6o ans passablement nostalgique se montre indéniablement plus enclin à des méditations plutôt mélancoliques sur la fragilité de l'être humain comparée à l'éternité des pierres, même sous forme de ruines. Les pages consacrées à Cynthie font incontestablement écho aux descriptions et aux méditations composées lors des deux séjours romains, avec cette particulière originalité que l'auteur veut faire partager à son lecteur une rêverie volontairement présentée comme à la fois réelle et imaginaire, authentique témoignage de la ferveur de Chateaubriand pour la Ville éternelle. Dans cette troisième évocation romaine, notre auteur réussit à combiner harmonieusement description nocturne de la campagne, méditation nostalgique sur la poésie des ruines, culture antique gréco-latine qui inclut également l'héritage chrétien mais aussi et surtout une composante amoureuse qui ne figurait pas dans les textes précédemment cités : éternel et irrésistible séducteur, Chateaubriand prend prétexte de cette Cynthie virtuelle empruntée à l'élégie latine pour exprimer, en filigrane dans notre texte, son amour pour une jeune beauté romaine « *née il y a seize mois de mai et la moitié d'un printemps* » que l'auteur ne nomme pas, sans doute pour rester dans le contexte antique, mais aussi parce qu'il s'agit de la synthèse de toutes les images de la femme aimée telles que les a rêvées l'auteur des MOT sans vraiment réussir à les incarner en un seul être, d'où les multiples aventures, platoniques ou non, qu'il a pu connaître avec les nombreuses femmes qui ont partagé sa vie à un moment ou à un autre.

Il nous semble donc judicieux de remarquer que ces trois pages ne mentionnent, à l'exception de quelques comparses masculins comme le chevrier des Abruzzes, le pêcheur napolitain ou

le rameur vénitien, que des personnages féminins : Cecilia Metella, la déesse Rome, la nymphe Égérie, Diane, Délie, Lalagé, Lydie, Lesbie, les vestales, la Madone, Hébé, les nymphes, les Muses, les Parques, la canéphore, la Charite, Vénus ; on peut dire que la Cynthie de notre texte s'insère tout naturellement dans ce catalogue des « belles dames du temps jadis » et le flou dans lequel se complaît Chateaubriand au sujet de son héroïne ajoute encore à son charme et à son mystère.

Et pourtant cette ultime évocation romaine de toute la carrière littéraire de Chateaubriand demeure, encore de nos jours, pratiquement inconnue de la plupart des lecteurs des M.O.T. et, si ces pages ne sont pas méconnues des chateaubriandistes, elles ne sont guère analysées en profondeur par des critiques se contentant le plus souvent d'un jugement sommaire et superficiel qui ne permet pas de savoir s'il les ont vraiment appréciées à leur juste valeur. Je vais donc avoir le plaisir de vous faire découvrir un texte au prime abord déconcertant, et même quelque peu hermétique, dont j'ai néanmoins essayé de vous faciliter l'accès en vous fournissant un lexique des noms propres et des termes techniques, fort nombreux dans le texte, mais ce texte mérite de retenir votre attention parce que la rêverie résume en deux pages trois aspects essentiels de la personnalité de Chateaubriand :

a) D'abord son attachement quasi viscéral à la Rome antique, à ses ruines, à ses églises et à ses couvents.
b) Ensuite, sa solide connaissance de la mythologie et de la littérature antiques et tout spécialement sa maîtrise reconnue de la poésie latine.
c) Enfin, et ce malgré son âge et les rhumatismes dont il se plaint beaucoup à l'époque, son éternel goût de la séduction qui l'amène à utiliser la Cynthie antique, création littéraire du poète élégiaque latin Properce (47-15 av. JC) pour la transformer en une jeune femme dont il semble éperdument amoureux et qu'il n'a désignée, conformément à l'habitude des poètes latins, que par un pseudonyme, ce qui lui permet de surcroît de réaliser, avec cette image antique, la synthèse de toutes les femmes aimées depuis la Sylphide des bois de Combourg jusqu'à cette mystérieuse magicienne qui a le pouvoir de remonter le temps et dont l'image elle-même se superpose à celle de Cecilia Metella « *jadis aimée comme vous* ».
Volonté de brouiller les pistes, de refuser toute forme d'identification trop précise, peut-être pour ne pas compromettre la réputation d'une femme déjà promise à un autre, si l'on en croit certains critiques, mais surtout désir de plonger le lecteur dans une atmosphère onirique associant, ou pour mieux dire, mélangeant passé et présent, sacré et profane, vie et mort, nostalgie de la grandeur antique, mélancolie des ruines et malgré tout invitation épicurienne à jouir de la vie.

Dans cette dernière rêverie romaine, il n'est donc pas surprenant que l'on retrouve des formulations qui attestent de la constante ferveur vouée par Chateaubriand à une ville à laquelle il n'a cessé d'exprimer une indéfectible admiration doublée d'une réelle affection au point même de songer à y être enterré : « *Si j'ai le bonheur de finir mes jours ici, je me suis arrangé pour avoir à Saint-Onuphre un réduit joignant la chambre où Le Tasse expira. Aux moments perdus de mon ambassade, à la fenêtre de ma cellule, je continuerai mes <u>Mémoires</u>. Dans un des plus beaux sites de la terre, parmi les orangers et les chênes verts, Rome entière*

sous mes yeux, chaque matin, en me mettant à l'ouvrage, entre le lit de mort et la tombe du poète, j'invoquerai le génie de la gloire et du malheur » (M.O.T., livre 30, ch.13.)

Dès son premier séjour, la campagne et les ruines romaines sont pour lui une source d'émerveillement et d'émotions véritablement picturales et il commence ainsi sa lettre à Fontanes : « *[…] je ne sais si les voyageurs vous ont donné une idée bien juste du tableau que présente la campagne de Rome »* ; nul n'a su rendre comme lui la lumière de la Ville éternelle : « *Rien n'est comparable pour la beauté aux lignes de l'horizon romain, à la douce inclinaison des plans, aux contours suaves et fuyants des montagnes qui le terminent […] Une vapeur particulière, répandue dans les lointains, arrondit les objets et dissimule ce qu'ils pourraient avoir de dur ou de heurté dans leurs formes. Les ombres ne sont jamais lourdes et noires ; il n'y a pas de masses si obscures de rochers et de feuillages, dans lesquelles il ne s'insinue toujours un peu de lumière. Une teinte singulièrement harmonieuse, marie la terre, le ciel, et les eaux : toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extrémités, sans qu'on puisse déterminer le point où une nuance finit et où l'autre commence. »* Ce tableau de la campagne romaine, justement célèbre pour son admirable mise en valeur de la lumière qui imprègne à des degrés divers tout le paysage, s'achève par une brève méditation sur la vie et la mort que nous retrouverons dans la rêverie sur Cynthie : « *Sur cette terre qui est demeurée antique comme les ruines qui la couvrent, à peine découvrez-vous quelques arbres, mais partout s'élèvent des ruines d'aqueducs et de tombeaux ; ruines qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires* ». Dans la visite du Colisée au crépuscule qui conclut la Lettre sur la Campagne romaine, Chateaubriand affirme encore plus nettement la présence du double passé païen et chrétien :« *Du haut des massifs de l'architecture, j'apercevais, entre les ruines du côté droit de l'édifice, le jardin du palais des Césars, avec un palmier qui semble être placé tout exprès sur ces débris pour les peintres et les poètes[…] Mais aussitôt que le soleil disparut à l'horizon, la cloche du dôme de Saint-Pierre retentit sous les portiques du Colisée. Cette correspondance établie par des sons religieux entre les deux plus grands monuments de Rome païenne et de Rome chrétienne me causa une vive émotion : je songeai que l'édifice moderne tomberait comme l'édifice antique ; je songeai que les monuments se succèdent comme les hommes qui les ont élevés[…] C'est ainsi […] que nous sommes avertis à chaque pas de notre néant ; l'homme cherche au dehors des raisons pour s'en convaincre ; il va méditer sur les ruines des empires, il oublie qu'il est lui-même une ruine encore plus chancelante, et qu'il sera tombé avant ces débris[…] C'est une image assez juste, bien qu'elle ne soit pas encore assez vaine, de la trace que notre mémoire laisse dans le cœur des hommes, cendre et poussière »*

La rêverie à propos de Cynthie fait écho à ces évocations, dans un subtil mélange de réminiscences païennes et de souvenirs chrétiens, étalage quelque peu maladroit et parfois même fastidieux d'une authentique culture antique qui a profondément marqué notre auteur tout au long de sa vie et de son œuvre depuis l'adolescence au château de Combourg et au collège de Dol et du Voyage en Italie jusqu'aux Mémoires d'outre-tombe.

C'est tout à fait consciemment que Chateaubriand a voulu conférer à ces pages une coloration antique qui va peut-être jusqu'à l'excès, en accumulant les noms propres concernant

l'Antiquité, en utilisant aussi de nombreux termes techniques relatifs à l'architecture gréco-romaine, en usant enfin d'une prose poétique dont l'expressivité du style révèle toute la virtuosité du narrateur, en particulier dans l'emploi des adjectifs.

1) L'accumulation de termes concernant l'Antiquité

Dans ces quelques pages, on relève 42 noms propres explicitement formulés, cités selon leur ordre d'apparition dans le texte : « *Cynthie* (5 fois), *Cecilia Metella (2 fois), la Sabine, Albano, le Soracte, Rome (2 fois), les Abruzzes, Égérie, les Scipions, la Syrie, Diane, Délie, Lalagé, Lydie, Lesbie, Saint-Pierre, Sainte-Croix, Saint-Paul, l'Italie, Frascati, Hébé (* 2 fois), *Paestum, Palerme, Circé, Le Tasse, la Farnésine, le Vatican, Raphaël, les Muses, Tivoli, Pythagore, les Parques, Charite, Vénus, Orient, Horace ».*

Si l'on essaie de classer tous ces noms propres, on notera d'une part les nombreuses références topographiques à Rome à la fois païenne et chrétienne ainsi qu'à ses alentours : *« La Sabine, le Soracte, la Farnésine, le Vatican, la coupole de Saint-Pierre, le monastère de Sainte-Croix, les colonnes de Saint-Paul, Albano, Frascati, Tivoli »* sans oublier les mentions d'autres régions d'Italie : « *les Abruzzes, Paestum, Palerme »* d'autre part les précisions mythologiques avec *« Diane, Hébé, les Muses, les Parques, la Charite, Vénus »* ainsi que les allusions aux femmes aimées par les poètes élégiaques contemporains de Virgile, qu'il s'agisse de la Cynthie de Properce, de la Délie de Tibulle, de Lalagé et de Lydie aimées d'Horace, ou de la Lesbie de Catulle antérieur d'une génération aux trois autres poètes : pour me limiter aux M.O.T., si Catulle n'y est cité que 4 fois, Tibulle 3 et Properce 2, Virgile fait l'objet de 23 citations, suivi de près par Horace avec 20 seulement, mais l'imprégnation virgilienne chez Chateaubriand est si forte que l'auteur ne juge pas souvent nécessaire de citer son auteur favori, comme c'est le cas des deux réminiscences virgiliennes implicites de notre texte, la première à propos de la fuite du temps avec le célèbre « *Fugit irreparabile tempus* »(*Géorgiques* III, 284), la seconde à propos de « *la porte d'ivoire qui d'un art achevé resplendit d'un ivoire éblouissant ; c'est par elle que les Mânes envoient vers le ciel l'illusion des songes de la nuit »* (*Enéide* VI, 893-896).

Prédominance des auteurs antiques, assurément, mais la Renaissance si fidèle à l'Antiquité n'est pas oubliée avec : « *le tombeau du Tasse et les vierges de Raphaël »* : autant de références qui témoignent de l'authentique connaissance de la poésie latine chez Chateaubriand et de son goût de l'érudition dans la tradition des élégiaques latins qui se voulaient des poètes savants s'adressant à des lecteurs réputés aussi savants qu'eux ; excellent latiniste et doué pour la composition en vers latins, si l'on se fie du moins aux M.O.T. (livre 2, ch.1) : « *[…] j'attendais l'heure des leçons de latin avec une sorte d'impatience[…] Par une singularité, ma phrase latine se transformait si naturellement en pentamètre que l'abbé Egault* (son professeur de latin au collège de Dol) *m'appelait* l'*Elégiaque ».* N'est-ce pas en souvenir de ce surnom de jeunesse que notre auteur a voulu faire de cette rêverie à propos de Cynthie une élégie dont beaucoup de commentateurs

n'hésitent pas à appeler strophes les dix paragraphes de prose poétique qui la composent, l'hypothèse me semble en tout cas plausible.

2) L'emploi de nombreux termes techniques relatifs à l'architecture gréco-romaine

Certains mots sont purement et simplement calqués sur les mots grecs et latins, car Chateaubriand ne recule pas devant les néologismes tels « *des clartés phébéennes, sa barque vélivole, la lune neige sa lumière* » (le verbe neiger est ici employé transitivement) et use aussi de nombreux termes techniques comme « *aqueducs, globules, murailles, portiques, sépulcre, festons, bucranes, pompe, hypogée, candeur* (au sens latin de blancheur) *corniche, dalle, cryptes, catacombe, cavée, fronton, cascatelles, essieu, sphères, fuseaux, filandières, canéphore. » :* il veut ainsi impressionner son lecteur principalement par l'emploi de termes d'architecture qui sont encore chez lui une marque d'érudition.

3) La véritable originalité de ces pages : l'expressivité des impressions visuelles, auditives et olfactives ainsi que la virtuosité dans l'emploi des adjectifs

- Impressions visuelles d'abord : passant constamment de la description à la méditation, Chateaubriand se révèle ici, comme en beaucoup de ses œuvres, un remarquable poète de la nuit, dans un subtil clair-obscur, véritable dégradé d'ombres et de lumières, selon une technique picturale très élaborée qui suggère les plans successifs du tableau : « *La lune se lève derrière la Sabine pour regarder la mer ; elle fait sortir des ténèbres diaphanes les sommets cendrés de bleu d'Albano, les lignes plus lointaines et moins gravées du Soracte […] Une vapeur se déroule, monte et enveloppe l'œil de la nuit d'une rétine argentée* » (on notera la gradation progressive des trois verbes) avec des impressions visuelles volontairement recherchées, quelque peu maniéristes pour ne pas dire précieuses (*« ténèbres diaphanes, l'œil de la nuit, rétine argentée »)*. Une analyse plus précise des adjectifs présents dans ce texte révèle le désir de Chateaubriand de rivaliser avec la peinture ou la sculpture, et je ne relève que quelques exemples significatifs : « *les ténèbres* sont *diaphanes, les sommets cendrés de bleu, les lignes plus lointaines et moins gravées, la lune neige sa lumière, … le palmier […] se balance à demi noyé dans l'améthyste et l'azur des clartés phébéennes* »

- Impressions auditives aussi : les sensations auditives sont bien présentes et les divers aspects sonores de cette nuit italienne sont habilement mentionnés surtout par les verbes utilisés : « *la nymphe Egérie chante, le rossignol se fait entendre, le pélican crie, la bécasse s'abat, la cloche résonne, le plain-chant attriste, le moine psalmodie, le pifferaro souffle sa complainte, le hennissement de nos chevaux se fera entendre, ma chanson à demi-voix soupirée, au son de la lyre* »

- Impressions olfactives enfin :

On notera les nombreuses mentions de fleurs presque toute liées à la notion de parfums : *« ancolies, girofliers, la senteur des tubéreuses sauvages, jasmins, narcisses, vent des orangers, l'Italie parfumée, roses de Paestum, violette oubliée au jardin d'Horace »*

Paraphrasant le vers fameux du sonnet Correspondances de Baudelaire, on peut dire que dans notre texte « *Les parfums, les couleurs et les sons se répondent »,* Chateaubriand voulant suggérer à son lecteur que tous les sens concourent à restituer l'atmosphère de cette nuit italienne où se mêlent inextricablement impressions visuelles, auditives et olfactives.

- Virtuosité dans l'emploi des adjectifs

Dans notre texte pas moins de 49 adjectifs pour suggérer couleurs, tailles, notions sacrées et profanes, références anciennes ou plus récentes : « *admirables, diaphanes, cendrés, lointaines, gravées, vieux, aériens, législatrice, irrégulier, grande, lactée, gothique, élégante, écoulée, alanguie, sauvages, abandonnée, noyé, phébéennes, pâlie, gracieuse, ébréchées, mystérieuses, brillantes, trompeuse, jeune, argentée, diamantées, nocturne, isolé, calcinées, glacée, solitaire, condamnée, napolitain, vélivole, vénitien, légère, assoupie, parfumée, soupirée, majestueuses, inévitables, assises, ineffable, immortelles, jeune, envoyé, oubliée »*

Depuis la célèbre description des rives du Meschacebé dans *Atala* (1801) Chateaubriand s'est imposé comme un remarquable maître dans l'emploi de l'adjectif qualificatif ; dans cette rêverie à propos de Cynthie, il se montre particulièrement inspiré dans le recours aux épithètes qui viennent renforcer l'expressivité du style en n'hésitant pas à créer des néologismes qui du reste ne lui survivront pas (*phébéennes, vélivole*) ,et à utiliser des substantifs en fonction d'adjectifs (*festons de marbre, Hébé d'albâtre, fuseaux d'or)* plongeant ainsi ses lecteurs dans une profusion adjectivale qu'il est permis de trouver quand même un peu trop exubérante.

Cette ultime méditation de Chateaubriand sur « *cette Rome si triste et si belle »* interfère plus ou moins consciemment avec pratiquement tous les textes qui parlent du séjour romain, tant est prégnante chez l'auteur des M.O.T. l'atmosphère qu'il ressent lors de ses nombreuses promenades, effectuées de jour comme de nuit, dont cet extrait du livre XXXI, ch.13, des M.O.T. fournit un bon exemple : « *J'achève souvent le tour des murs de Rome à pied ; en parcourant ce chemin de ronde, je lis l'histoire de la reine de l'univers païen et chrétien écrite dans les constructions, les architectures et les âges divers de ces murs. C'est une belle chose que Rome pour tout oublier, mépriser tout et mourir »*

On appréciera à sa juste valeur la sublime clausule finale avec son rythme ternaire, le chiasme « *tout oublier, mépriser tout »* et le verbe « *mourir »* qui clôt la phrase. Et Chateaubriand ajoute « *Dans ces parcours incultes, La Lydie d'Horace, la Délie de Tibulle, la Corinne d'Ovide, avaient passé »*

On remarquera qu'ici les auteurs sont cités, alors que dans la rêverie sur Cynthie, ils ne le sont pas, et on s'avisera aussi que Cynthie ne figurait pas dans la première rêverie, alors qu'elle est le sujet de la deuxième, comme si Chateaubriand avait voulu réparer un oubli en se référant, du moins implicitement, à Properce, considéré par la plupart des critiques comme le maître par excellence de l'élégie latine. Chateaubriand se montre tout à la fois obsédé et fasciné par le contraste saisissant entre l'éternité des pierres, ne serait-ce que sous la forme de ruines, vivantes malgré tout, et l'éphémérité de la femme, à la fois idéalisée dans le passé et cependant incarnée dans le présent en tant que Muse consolatrice d'un poète vieillissant : cette Cynthie, dont l'éclat de la jeunesse et de la beauté vient éclairer la solitude du narrateur, offre à Chateaubriand une véritable occasion d'inviter ses lecteurs à jouir de la vie dans la continuité de la tradition épicurienne chère à Horace et aux élégiaques augustéens : « *Mais, Cynthie, il n'y a de vrai que le bonheur dont tu peux jouir. Ces constellations si brillantes sur ta tête ne s'harmonisent à tes félicités que par l'illusion d'une perspective trompeuse. Jeune Italienne, le temps fuit ! sur ces tapis de fleurs tes compagnes ont déjà passé.* ». Les interférences constantes entre vie et mort, sacré et profane, passé et présent se révèlent ici particulièrement expressives et parfaitement maîtrisées puisque la diversité des souvenirs évoqués engendre une harmonieuse prégnance du souvenir, si heureusement formulée dans l'invocation aux Parques inspirée de Catulle (le chant des Parques du poème 64, v.323-381) : « *Et vous, filles majestueuses de Pythagore, Parques à la robe de lin, sœurs inévitables assises à l'essieu des sphères, tournez le fil de la destinée de Cynthie sur des fuseaux d'or ; faites-les descendre de vos doigts et remonter à votre main avec une ineffable harmonie ; immortelles filandières, ouvrez la porte d'ivoire à ces songes qui reposent sur un sein de femme sans l'oppresser* ». Conclusion assurément plus inspirée par le paganisme que par le christianisme, réflexion mélancolique sur la fragilité éphémère de la destinée humaine comparée à l'éternité des pierres tant de fois évoquée par les auteurs grecs et latins, cette *« chanson à demi-voix soupirée »* -pour reprendre les termes même de l'auteur- baigne dans une atmosphère toute en nuances, toute en demi-teintes, dans un dégradé subtil de clair-obscur, porteuse à la fois de vie et de mort (les deux termes ne sont jamais contradictoires chez Chateaubriand, mais plutôt toujours complémentaires) et de vie après la mort par un écrivain hanté en permanence par un désir profond d'immortalité, au moins littéraire. La seule et importante différence entre les rêveries italiennes antérieures -depuis la Lettre sur la Campagne romaine jusqu'aux livres XXX et XXXI des Mémoires d'outre-tombe- et ces quelques pages du livre XXXVIII de ce même ouvrage c'est que, pour cette ultime méditation italienne, Chateaubriand se trouve en Bohême, bien loin de Rome, et ne peut donc et ne veut d'ailleurs se fier qu'à ses souvenirs tant personnels que littéraires, sans souhaiter véritablement distinguer ce qui lui appartient en propre, ce qui appartient à d'autres, mais qu'il finit par considérer comme sien, ce qui est réel, ce qui ne l'est pas, ce qui est du domaine de l'imaginé ou de l'imaginaire : sortilèges de l'écriture, vertiges de la méditation, magie de cette rêverie si particulière dont l'originalité consiste à mêler les souvenirs antiques, artistiques ou littéraires, et la beauté de la femme aimée, qu'elle soit réelle ou virtuelle mais sublimée au point que ses *« regards se croisent avec ceux des étoiles et se mêlent à leurs rayons »*

Parvenus au terme de notre analyse, comment juger, aussi objectivement que possible, ces quelques pages, comment apprécier cette évocation mélancolique d'un passé gréco-romain désormais révolu ?

Il est évident que l'accumulation quelque peu fastidieuse de multiples références littéraires, explicites ou implicites, l'emploi de termes techniques presque tous empruntés à l'architecture, à la peinture ou à la sculpture, la relative dispersion des lieux cités, tous italiens à l'exception de la Syrie et de l'Orient, qui nous font passer, pour ainsi dire sans transition, du Latium (les sommets d'Albano, les lignes du Soracte, le berger de Frascati) aux Abruzzes (*le chevrier des Abruzzes)* puis en Campanie avec le « *pêcheur napolitain »,* à Venise avec « *le rameur vénitien",* et enfin en Sicile à Palerme avec le *« Vent des orangers de Palerme »* sans oublier l'allusion mythologique à l'île de Circé, le relevé de certaines incohérences -le pélican peut-il réellement fréquenter les mêmes lieux que la bécasse ?- amènent à considérer ces pages comme un bel exercice de virtuosité de la part de ce grand admirateur de l'Antique qu'était Chateaubriand : il s'agit sans doute d'une sorte de pot- pourri on pourrait même, je crois, se risquer à parler d'une espèce de pastiche.

Sans doute peut-on admirer la prouesse du virtuose sans pour autant tomber dans l'admiration béate devant cet étalage parfois intempestif de références érudites, dont les lecteurs du XIXème siècle, assurément plus cultivés que nous en matière d'Antiquité et de mythologie, devaient malgré tout peiner parfois à déchiffrer le sens, sans même parler d'en décrypter toutes les allusions ; dans cette mélancolique rêverie sur Cynthie, le narrateur semble avoir trouvé l'occasion idéale -ne faudrait-il pas plutôt dire le prétexte ?- pour repenser sa culture antique à l'aune de la modernité, pour sacraliser l'éternité des ruines face à l'éphémérité humaine, et dire un adieu non dépourvu de nostalgie à un passé gréco-latin qui n'a cessé de nourrir la vie ainsi que l'œuvre de François René de Chateaubriand.

Si l'on veut bien dépasser les réserves que nous venons de formuler, on peut apprécier à sa juste valeur l'originalité de cette rêverie dont la localisation prétendument imaginaire se veut malgré tout ancrée dans une certaine réalité : c'est la seule fois que Chateaubriand associe à la description précise de la campagne romaine -on situe aisément tous les lieux cités autour de Rome- le fantôme d'une héroïne de la littérature latine, muse du poète Properce présentée par lui comme l'unique amour de sa vie alors que, pour Chateaubriand, de façon quelque peu paradoxale, Cynthie représente la synthèse unificatrice de nombreuses amours, d'un homme qui a connu à Rome plusieurs liaisons passionnées comme en témoigne cet extrait d'une fête donnée à la Villa Médicis par l'ambassadeur en l'honneur de La Grande -Duchesse Hélène en date du 28 avril 1829 : « *Au milieu des bosquets se pressaient, avec les descendants des Paula et des Cornélie,* -toujours la références aux femmes de l'Antiquité- *les beautés venues de Naples, de Florence et de Milan : la princesse Hélène semblait leur reine […] J'ai bien de la peine à me souvenir de mon automne, quand, dans mes soirées, je vois passer devant moi ces femmes du printemps qui s'enfoncent parmi les fleurs, les concerts et les lustres de mes galeries successives […] les unes cherchent ce qu'elles ont déjà aimé, les autres ce qu'elles n'aiment pas encore. Au bout de la route, elles tomberont dans ces sépulcres toujours ouverts ici, dans ces anciens sarcophages qui servent de bassins à des fontaines suspendues à des portiques ; elles iront augmenter tant de poussières légères et charmantes […] Ma sylphide*

serait-elle cachée sous la forme de quelques-unes de ces brillantes Italiennes ?[...] Je suis bien étranger à ces ébats de la société attachée à mes pas vers la fin de ma course ; et pourtant il y a dans cette féerie une sorte d'enivrement qui me monte à la tête. » (M.O.T., livre 30, ch.7)

Dans la rêverie sur Cynthie, probablement composée elle aussi en 1829, nous retrouvons la même nostalgie du temps qui passe, les regrets d'une jeunesse désormais évanouie, mais aussi la fusion, au moins sur le plan littéraire, entre la vie et la mort car seul l'amour permet de transcender la mort comme le disait justement Properce à son amie : « *Je serai à elle vivant, je serai à elle mort » (Elégies* II , 15,36) « *Toi, tant qu'il fait jour, ne fuis pas les fruits de la vie, tous les baisers que nous pourrons donner, ce sera encore trop peu…Pour nous qui maintenant avons de grandes aspirations en aimant, peut-être que demain clora notre destin » (Elégies* II, 15, 49-54) et comme le formulait aussi avant lui Horace dans la célèbre ode I,11,7-8, avec le fameux « Carpe *diem » : « Pendant que nous parlons le temps jaloux s'est enfui : cueille le jour sans te fier le moins du monde au lendemain »*

Pour Chateaubriand, Cynthie incarne un idéal de jeunesse qu'il voudrait éternelle : « *Cynthie, il n'y a de vrai que le bonheur dont tu peux jouir »* tout en sachant fort bien qu'elle ne représente que « *l'illusion d'une perspective trompeuse. Jeune Italienne, le temps fuit ! Sur ces tapis de fleurs tes compagnes ont déjà passé. »* On remarquera le clin d'œil adressé par l'auteur au lecteur cultivé dans la dernière épithète qualifiant Cynthie de « *violette oubliée au jardin d'Horace » :* si elle est présentée comme oubliée, c'est peut-être qu'elle subsiste encore, d'autant que Chateaubriand passe du tapis de fleurs à une fleur unique réputée particulièrement vivace, fleur à la fois discrète et cependant liée au désir et à l'amour, ce qui peut laisser entendre que l'amour perdure par-delà le sommeil éternel.

Commencée par l'évocation d'une Cynthie bien vivante, l'élégie s'achève par une Cynthie endormie, momentanément ou éternellement, impossible de le déterminer nettement, mais désormais figée pour l'éternité grâce aux quatre substantifs de la dernière phrase qui traduisent bien la volonté de Chateaubriand de dépayser une dernière fois son lecteur tout en lui rappelant, ainsi qu'à lui-même, qu'une vie réellement vécue comporte aussi sa part de rêve : « *canéphore et Charite »* décrivent des statues qui sacralisent pour l'éternité toutes ces figures féminines qui se superposent parfois, se combinent souvent, se mélangent toujours, plus ou moins consciemment, sous la plume de notre auteur : la mise en scène de la rêverie se révèle particulièrement soignée dans la mesure où les impératifs rythmant les principaux mouvements du texte s'adressent autant à la femme aimée qu'au narrateur et au lecteur : « *N'ayez pas peur (§ 1), Asseyons-nous (§3), Ecoutez (§ 4), vent qui soufflez, brise qui passez, qui caressez…vous qui vous jouez…vous qui mouillez …génies qui vivez et voltigez, venez (§9), tournez, faites-les descendre (§10) »* comme le confirme le passage constant de l'individuel au collectif : cette complexe méditation à trois donne à Chateaubriand l'occasion de suggérer une dernière fois cet éternel dialogue entre la vie et la mort, poursuivi de sa jeunesse à sa vieillesse à travers l'évocation nostalgique du temps qui passe trop vite. Pour échapper à la mélancolie, seul l'amour et son expression artistique, principalement littéraire, sont assez puissants pour redonner à l'auteur une certaine forme de jeunesse grâce à la femme aimée, réelle ou virtuelle, qu'importe, puisque l'amour a existé, existe et existera toujours. De

Cecilia Metella, « *femme jadis aimée comme vous* » à cette mystérieuse Cynthie qui se superpose à elle dans la suite du texte, en passant par Délie, Lalagé, Lydie, Lesbie sans oublier cette *« magicienne de Rome, née il y a seize mois de mai et la moitié d'un printemps […] dans un champ de roses de Paestum »* c'est en fait l'éternel féminin que célèbre Chateaubriand, heureux de se remémorer et de revivre par la pensée les élans passionnés qu'il a connus tout au long de son existence .

Albert FOULON

Maître de Conférences en langue et littérature latines

CYNTHIE

N'ayez pas peur, Cynthie ; ce n'est que la susurration des roseaux inclinés par notre passage dans leur forêt mobile. J'ai un poignard pour les jaloux et du sang pour toi. Que ce tombeau ne vous cause aucune épouvante ; c'est celui d'une femme jadis aimée comme vous : Cecilia Metella reposait ici.

Qu'elle est admirable, cette nuit, dans la campagne romaine ! La lune se lève derrière la Sabine pour regarder la mer ; elle fait sortir des ténèbres diaphanes les sommets cendrés de bleu d'Albano, les lignes plus lointaines et moins gravées du Soracte. Le long canal des vieux aqueducs laisse échapper quelques globules de son onde à travers les mousses, les ancolies, les girofliers, et joint les montagnes aux murailles de la ville. Plantés les uns sur les autres, les portiques aériens, en découpant le ciel, promènent dans les airs le torrent des âges et le cours des ruisseaux. Législatrice du monde, Rome, assise sur la pierre de son sépulcre, avec sa robe de siècles, projette le dessin irrégulier de sa grande figure dans la solitude lactée.

Asseyons-nous : ce pin, comme le chevrier des Abruzzes, déploie son ombrelle parmi des ruines. La lune neige sa lumière sur la couronne gothique de la tour du tombeau de Metella et sur les festons de marbre enchaînés aux cornes des bucranes ; pompe élégante qui nous invite à jouir de la vie, sitôt écoulée.

Ecoutez ! La nymphe Egérie chante au bord de sa fontaine ; le rossignol se fait entendre dans la vigne de l'hypogée des Scipions ; la brise alanguie de la Syrie nous apporte indolemment la

senteur des tubéreuses sauvages. Le palmier de la *villa* abandonnée se balance à demi noyé dans l'améthyste et l'azur des clartés phébéennes. Mais toi, pâlie par les reflets de la candeur de Diane, ô Cynthie, tu es mille fois plus gracieuse que ce palmier. Les mânes de Délie, de Lalagé, de Lydie, de Lesbie, posés sur des corniches ébréchées, balbutient autour de toi des paroles mystérieuses. Tes regards se croisent avec ceux des étoiles et se mêlent à leurs rayons. Mais, Cynthie, il n'y a de vrai que le bonheur dont tu peux jouir. Ces constellations si brillantes sur ta tête ne s'harmonisent à tes félicités que par l'illusion d'une perspective trompeuse. Jeune Italienne, le temps fuit ! sur ces tapis de fleurs tes compagnes ont déjà passé. Une vapeur se déroule, monte et enveloppe l'œil de la nuit d'une rétine argentée ; le pélican crie et retourne aux grèves ; la bécasse s'abat dans les prêles des sources diamantées ; la cloche résonne sous la coupole de Saint-Pierre ; le plain-chant nocturne, voix du Moyen Âge, attriste le monastère isolé de Sainte-Croix ; le moine psalmodie à genoux les laudes, sur les colonnes calcinées de Saint-Paul ; des vestales se prosternent sur la dalle glacée qui ferme leurs cryptes ; le *pifferaro* souffle sa complainte de minuit devant la Madone solitaire, à la porte condamnée d'une catacombe. Heure de la mélancolie, la religion s'éveille et l'amour s'endort !

Cynthie, ta voix s'affaiblit : il expire sur tes lèvres, le refrain que t'apprit le pêcheur napolitain dans sa barque vélivole, ou le rameur vénitien dans sa gondole légère. Va aux défaillances de ton repos ; je protégerai ton sommeil. La nuit dont tes paupières couvrent tes yeux dispute de suavité avec celle que l'Italie assoupie et parfumée verse sur ton front. Quand le hennissement de nos chevaux se fera entendre dans la campagne, quand l'étoile du matin annoncera l'aube, le berger de Frascati descendra avec ses chèvres, et moi je cesserai de te bercer de ma chanson à demi-voix soupirée :

« Un faisceau de jasmins et de narcisses, une Hébé d'albâtre, récemment sortie de la cavée d'une fouille, ou tombée du fronton d'un temple, gît sur ce lit d'anémones : non, Muse, vous vous trompez. L'Hébé d'albâtre est une magicienne de Rome, née il y a seize mois de mai et la moitié d'un printemps, au son de la lyre, au lever de l'aurore, dans un champ de roses de Paestum. Vent des orangers de Palerme qui soufflez sur l'île de Circé ; brise qui passez au tombeau du Tasse, qui caressez les nymphes et les amours de la Farnésine ; vous qui jouez au Vatican parmi les vierges de Raphaël, les statues des Muses, vous qui mouillez vos ailes aux cascatelles de Tivoli ; génies des arts qui vivez de chefs-d'œuvre et voltigez avec les souvenirs, venez : à vous seuls je permets d'inspirer le sommeil de Cynthie. Et vous, filles majestueuses de Pythagore, Parques à la robe de lin, sœurs inévitables assises à l'essieu des sphères, tournez le fil de la destinée de Cynthie sur des fuseaux d'or ; faites-les descendre de vos doigts et remonter à votre main avec une ineffable harmonie ; immortelles filandières, ouvrez la porte d'ivoire à ces songes qui reposent sur un sein de femme sans l'oppresser. Je te chanterai, ô canéphore des solennités romaines, jeune Charite nourrie d'ambroisie au giron de Vénus, sourire envoyé de l'Orient pour glisser sur ma vie, violette oubliée au jardin d'Horace »

1er juin au soir, 1833

Pour faciliter la compréhension du texte « Cynthie »

Lexique des termes techniques :

Aqueduc : canal d'adduction d'eau aérien ou souterrain.

Girofliers : arbre tropical produisant les clous de girofle.

Portique : décoration d'architecture pour servir d'entrée couverte à quelque lieu.

Sépulcre : monument funéraire.

Lactée (voie lactée) : blancheur irrégulière, formée d'un nombre indéfini d'étoiles, qui entoure le ciel en forme de ceinture.

Festons : sculptures en forme de guirlandes de fleurs et de feuillage.

Bucrane : motif ornemental figurant un crâne de bœuf.

Hypogée : construction souterraine servant de tombeau.

Tubéreuses : plante originaire du Mexique produisant de belles fleurs blanches.

Améthyste : pierre précieuse de couleur violette.

Phébéennes : néologisme tiré de Phébé et qui désigne la clarté lunaire.

Candeur : blancheur.

Mânes : âmes des morts considérées comme des divinités.

Prêles : plantes poussant dans les milieux aquatiques.

Diamantées : brillantes comme un diamant.

Plain-chant : chant d'église exécuté par toutes les voix à l'unisson.

Psalmodie : chante des psaumes toujours sur la même note d'une manière monotone.

Laudes : deuxième office de la nuit qui succède à matines.

Vestales : prêtresses de Vesta astreintes à la chasteté et chargées d'entretenir le feu sacré.

Pifferaro : joueur de fifre.

Catacombe : cimetière souterrain.

Vélivole : qui vole sur les flots grâce à sa voile.

Défaillance : action de sombrer progressivement dans le sommeil.

Cavée : tranchée, excavation.

Cascatelles : petites cascades.

Canéphore : porteuse de corbeille d'offrandes.

Ambroisie : nourriture à base de miel procurant l'immortalité.

Lexique des noms propres :

Cynthie : femme aimée par le poète latin Properce (47-15 av.J.C)

Délie : femme aimée par le poète latin Tibulle (54-19 av.J.C)

Lalagé, Lydie : femmes aimées par le poète latin Horace (65-8 av.J.C)

Lesbie : femme aimée par le poète latin Catulle (87-54 av.J.C)

Cécilia Metella : femme de Crassus le Jeune, 1er siècle av.J.C dont le célèbre tombeau subsiste encore.

Sabine : petite hauteur du territoire sabin proche de Rome.

Albano, Frascati, Tivoli : petites villes des environs de Rome.

Soracte : petite montagne (700m) à 40kms au nord de Rome.

Abruzzes : région du centre de l'Italie située dans l'Apennin.

Egérie : nymphe qui était censée conseiller Numa Pompilius, deuxième roi de Rome.

Scipions : illustre famille romaine comptant des généraux et des hommes politiques.

Diane, Phébé : sœur d'Apollon, assimilée à Phébé désignant toutes les deux la lune.

Saint-Paul : la basilique de St-Paul-Hors-les-Murs, au sud de Rome, avait brûlé en juillet 1823 et sa reconstruction prendra plus de 20 ans.

Hébé : déesse de la jeunesse.

Paestum : ville de Campanie à une centaine de kms au sud de Naples.

Palerme : capitale de la Sicile, sur la côte nord de l'île.

Circé : magicienne, personnage de l'Odyssée qui a donné son nom à une île méditerranéenne dont la localisation demeure sujette à controverses.

Tasse : poète italien du XVIème siècle mort à Rome (1544-1595)

Raphaël : peintre italien du XVème siècle mort à Rome (1483-1520)

Pythagore : philosophe et mathématicien grec (570-480 av.J.C)

Parques : divinités latines du destin qui président à la naissance, à la vie et à la mort des humains.

Charites : nom des Grâces dans la poésie grecque.

Lundi 4 avril 2016

Armand de Chateaubriand - « L'ami des vagues »

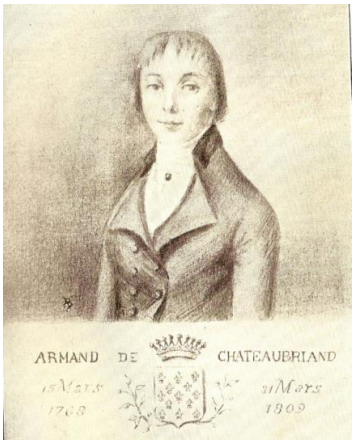
par Michel Désir

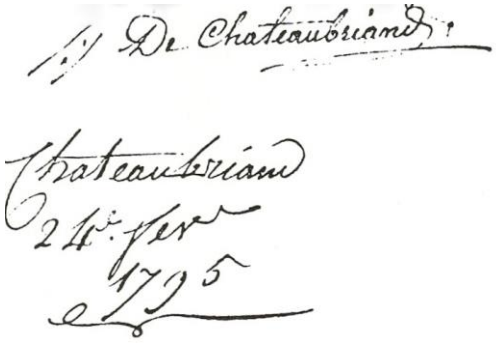
Un jour que je relisais les *« Mémoires d'outre-tombe »*, il y a plus de 40 ans, par la précision des descriptions de notre illustre écrivain François-René, j'ai cru reconnaître un chemin que je prenais régulièrement pour descendre vers la mer pendant mes vacances. C'était, à cette époque, une petite allée ombragée assez abrupte, située sur la presqu'île de Saint-Cast, reliant le centre du bourg à la plage de la Ville-Norme, face au fort La Latte dans la baie de Fresnaye. J'y habite aujourd'hui.

La moindre des choses lorsque l'on investit un nouveau site de résidence est de connaître son histoire. Alors j'ai consulté un recueil comportant la liste des personnalités ayant vécu à Saint-Cast ; et j'y ai trouvé un certain *Armand de Chateaubriand*. Inutile de vous dire que, bien qu'il soit cité par François-René dans ses « Mémoires », je n'avais aucune connaissance précise de son existence.

Je me suis donc procuré l'unique livre que lui avait consacré *Eugène Herpin* en 1910, il y a plus d'un siècle ; ainsi qu'un livre du *Comte de Contades*, intitulé *« Emigrés et chouans »* datant de 1895, dans lequel la vie tragique d'Armand est partiellement approchée. Puis, étant retraité en « oisiveté studieuse », comme le précisait toujours humblement Montaigne, j'ai poursuivi mon étude pendant deux années. Rapidement, j'ai eu la preuve que je n'avais pas affabulé 40 ans plus tôt : mon petit chemin ombragé de la Fresnaye était bien celui des « Mémoires », et ma plage préférée était bien celle où Armand embarquait clandestinement, pour Jersey, toute la noblesse française fuyant la répression engendrée par la révolution de 89.

Je me devais donc de rendre hommage, je dirais même « justice », à Armand de Chateaubriand, personnage certes moins célèbre que son illustre cousin, mais dont la vie fut un exemple de loyauté à une cause, de fidélité à sa parole d'engagement, et qui plaçait le maintien des traditions, selon *« l'ordre établi par Dieu lui-même »*, d'une valeur supérieure à la notion d'Etat et même à la notion de Mère-Patrie, Dieu étant, par définition, souverain de tous les peuples.



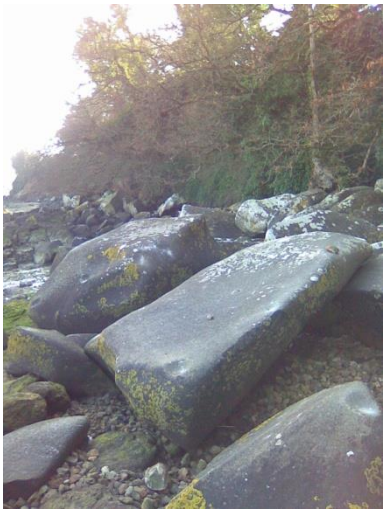


Au milieu du XVIII^{ème} siècle, dans la famille « Chateaubriand », il y avait deux frères très proches : René-Auguste et Pierre ; frères associés, complices dans les affaires dites « maritimes ». Chacun des deux eut un fils la même année 1768, à 6 mois d'écart :

- l'un était François-René, notre futur écrivain, né le 4 septembre, fils de René-Auguste, Seigneur de Combourg,
- et l'autre, prénommé Armand, né le 15 mars, donc 6 mois plus tôt, fils de Pierre de Chateaubriand du Plessis, propriétaire du château du Val d'Arguenon en Guildo de Saint-Cast.

Le château du Val est un domaine surplombant l'estuaire ouvrant la ria de l'Arguenon, domaine où, étant enfants, les deux cousins aimaient à se retrouver pour jouer soit dans les souterrains de l'ancienne forteresse de Gilles de Bretagne en espérant y rencontrer le fantôme de la très belle et mystérieuse Françoise de Dinan ; soit pour escalader les « pierres sonnantes », dont vous connaissez peut-être la légende : ce sont d'énormes rochers en amphibolite qui, lorsque vous les frappez avec un galet de même nature, produisent un curieux son métallique.

On dit que *Gargantua*, attiré par l'odeur de poisson d'une barque remontant l'estuaire, avala le bateau et son contenu de raies d'une seule bouchée, oubliant que le lestage de la petite embarcation était constitué de pierres ! Incommodé par l'âpreté du granit, il vomit sur la rive cet indigeste ingrédient : ce furent *« les pierres sonnantes »*.


Les pierres sonnantes

Château de Gilles

Si vous visitez ces lieux, ne traversez pas l'estuaire de l'Arguenon à pied par marée basse, car il y a des sables mouvants et vous vous retrouverez parmi les inconscients que l'on peut encore entendre gémir les nuits de pleine lune près du port….Armand et François-René, prudents, utilisaient les épaules d'un passeur qui les traversait en sécurité – relative - pour 1 liard de péage.

Les escapades des deux cousins ont permis à Armand d'acquérir une parfaite connaissance des côtes d'Armor depuis la Rance jusqu'à la baie de Saint-Brieuc. Zone que l'on appelait le « Pou-Douvre » (ce qui signifie « Pays des eaux ») ; des connaissances qui vont lui être de grande utilité pour ses futures missions en mer, car lorsque les grandes familles se trouvèrent

dispersées par l'exil, il fut nécessaire d'établir un moyen de communication entre le territoire britannique et le sol français. La Manche séparait les deux pays ennemis, il fallait la franchir, et heureusement, sur le chemin, à une soixantaine de kilomètres des côtes d'Armor, il y avait Jersey.

La distance n'était pas très importante, mais la navigation difficile. Les îles « Chausey », les « Ecréhou », et surtout l'immense plateau des rochers en dents de scie des « Minquiers », étaient des pièges mortels pour les novices : *« Toucher les Minquiers, c'est périr »*.

Disposant dès le plus jeune âge d'une expérience de la « navigation de l'extrême » (dirions-nous aujourd'hui), Armand va se retrouver à la barre de bateaux de tous types, pour des traversées de plus en plus périlleuses qui lui vaudront ce surnom mérité de *« L'Ami des vagues »*.

Devenu le meilleur agent de liaison des Princes en exil, 25 fois il s'embarquera de Jersey pour le continent ; 24 fois il reviendra de mission, quels que soient les grondements des flots. Mais dans la nuit du 6 janvier 1809, les *« Dieux de la mer »* ne seront plus avec lui….

Pourtant de nature frêle d'après l'unique portrait que nous possédons de lui, ce qui n'est pas certain, Armand fut un homme d'action. Destiné à la religion en tant que dernier enfant mâle de la famille, son père le fit interner au collège de Dinan en vue du « Grand séminaire ». En cette époque, dans les grandes familles de la noblesse, l'aîné des fils héritant des biens fonciers, succédait aux fonctions de *châtelain* du Père; puis le second, pour le prestige de la famille, était diplomate aux *« Affaires étrangères »* ; le troisième *« aux Armées »* pour défendre la Mère-Patrie et surtout leurs biens ; enfin, *le cadet était sacrifié à la religion* pour les péchés de tous. Mais des événements tragiques contrarièrent les destinées : son grand frère, qui avait donc succédé à son père dans le commerce maritime, « se noya » dans une tempête sur les côtes d'Afrique lors de son premier embarquement. C'était la version officielle ; en réalité, il fut tué lors d'une révolte des esclaves que le navire transportait au large de Madagascar ; son corps fut jeté à la mer, il avait 18 ans… Alors, Armand s'empressa de mettre un terme à ses études et pria son père de lui accorder l'autorisation de remplacer son frère. Non seulement il essuya un refus catégorique, mais il se retrouva, sur ordre de son père, à la tête d'une compagnie du régiment « Poitou-Infanterie » ; puis, en 1790, dans la 7ème compagnie des Bretons de l'armée contre-révolutionnaire de Condé.

François-René de Chateaubriand, notre écrivain, lui, de retour des Amériques, s'empressa de rejoindre aussi la compagnie bretonne de son cousin. Ancien sous-lieutenant au régiment « Royal-Navarre », mais pas très au courant des conditions matérielles de sa nouvelle armée, qui n'en avait que le nom, fidèle à son image, François arriva dans un bel uniforme blanc immaculé agrémenté d'épaulettes d'or. Cette majestueuse tenue de salon ne facilita pas sa nouvelle intégration parmi les combattants de la première heure qui considéraient que ce beau phraseur galonné les avait « lâchement » abandonnés. Ses anciens compagnons d'armes furent même sévères : *« Il était un de ces hommes qui attendent l'événement pour se décider…Il aurait dû être au cantonnement depuis trois ans….Il arrivait quand la victoire était assurée…* (Alors que c'était évidemment loin d'être une victoire pour les royalistes) ».

Armand dut œuvrer pour convaincre ses troupes d'accueillir son cousin: *« Armand me prit sous sa protection, assembla les Bretons et plaida ma cause… Les rangs s'ouvrirent pour me recevoir ! »* écrivit François-René dans ses Mémoires. Comme d'habitude, il exagère un peu dans la qualité de la réception, le « bizutage » fut difficile ; une nuit, il fut même dépouillé de tout ce qu'il possédait et dut emprunter une chemise à Armand !

On est alors en juillet 1792, la « septième compagnie des bretons » est à Trèves. Puis c'est le siège de Thionville, et c'est sur ce champ de bataille que François-René relata un épisode amoureux de son cousin : une jeune femme, rencontrée à Coblentz, suivait Armand partout : *« Une sourde-muette allemande, appelée Libbe ou Libba, s'était attachée à mon cousin Armand. Je la trouvai après le combat assise sur l'herbe qui ensanglantait sa robe. Son coude était posé sur ses genoux, sa main, passée sous sa chevelure blonde, appuyait sa tête. Elle pleurait en regardant trois ou quatre tués, nouveaux sourds-muets, gisant autour d'elle. Elle n'avait pas ouï les coups de la foudre dont elle voyait l'effet et n'entendait pas les soupirs qui s'échappaient de ses lèvres quand elle regardait Armand. Elle n'avait jamais entendu la voix de celui qu'elle aimait, et n'entendrait pas le premier cri de l'enfant qu'elle portait dans son sein ; si le sépulcre ne renfermait que le silence, elle ne s'apercevrait pas d'y être descendue »*

Superbe envolée des *« Mémoires d'outre-tombe »*, mais qui reste cependant très équivoque dans son analyse.

Ce seront ensuite les combats de Verdun, où François-René sera gravement blessé à la cuisse par un éclat d'obus… alors qu'il dormait entre les roues des affûts d'un canon !

Armand, lui, *« se battit vaillamment »*…. précisa le jeune cousin romancier, mais loyal!

Après la victoire de l'armée républicaine à Valmy en 1792, le régiment des royalistes bretons fut dissous. Armand, malade de la dysenterie, rentra à pied de Verdun à Ostende.

François-René, « blessé de guerre », et lui aussi malade de « la petite vérole », bénéficia de meilleures conditions de transport malgré de multiples péripéties. Il arriva finalement à Bruxelles où il retrouva son frère Jean-Baptiste qui lui avança quelques louis d'or pour s'embarquer vers Jersey où il se réfugia pendant 4 mois chez son oncle Bédée (surnommé « Bédée l'artichaut » en raison de sa corpulence), avant de rejoindre l'Angleterre.

Armand, lui, également réfugié dans l'île, rencontra une superbe jeune fille « blonde aux yeux noirs » prénommée *« Jenny »*, descendante d'une vieille famille française de Bayeux dont un ancêtre avait été fait prisonnier par les Anglais lors de l'attaque d'un convoi de ravitaillement du Mont-Saint-Michel en 1427. Cette rencontre, suivie d'un mariage en 1795, confirma son intention de s'installer définitivement à Jersey et d'y créer une famille ; le jeune couple eut rapidement deux enfants : *« Jeanne »* en 1796, et *« Frédéric »* en 99.

Seulement il fallait vivre… De son père, de sa mère et de l'une de ses sœurs, tous décédés dans une prison républicaine, il avait hérité un petit pécule avec lequel il put acquérir une ferme à Anneville d'où, par beau temps, il pouvait contempler les rives du Cotentin (cette

ferme existe encore, elle a été superbement rénovée), et il acheta également une goélette lui permettant un commerce de survie.

Mais les quelques schillings de secours financier accordés par le gouvernement britannique aux royalistes français ne suffisaient pas à nourrir sa famille. Il ne lui restait donc qu'une seule solution digne de son rang et en accord avec ses engagements du passé : travailler comme agent de liaison entre Jersey et les côtes de France, les côtes du « Pou-Douvre » en particulier, bien qu'il ait au fond de lui-même une certaine répugnance légitime contre l'ingérence anglaise dans l'insurrection des royalistes français. Il avoua même un jour : *« Aucun devoir, fût-ce le plus noble et le plus impérieux, ne permet d'aider l'étranger à meurtrir la patrie… Mais par honneur de gentilhomme, à cause du serment de fidélité que j'ai prêté comme officier du Roi, je dois à ma conscience, quoi qu'il advienne, de le servir jusqu'au bout ».* Effectivement, il le servira jusqu'au bout, mais le paiera de sa vie.

Sa première mission fut d'apporter de faux assignats au Recteur de Ploubalay, de la monnaie de papier imprimée à Londres dont le peuple disait : *« Ils sont faux, mais les vrais valent juste autant ! »*

Suivirent des dizaines de missions de plus en plus périlleuses *« Bravant avec une inconcevable témérité, et les dangers de la mer, et les dangers de la côte »* écrivit son cousin.

Et puis, il y eut la mission de trop, fin septembre de l'année 1808. Mission commanditée par Henri La Rivière, le responsable de tous les agents de Londres, mais, il faut le dire, un voyou, comme beaucoup de chefs politico-militaires réfugiés en Angleterre à cette époque, et qui ont abusé, trompé et même volé le candide Armand et bien d'autres. De tels voyous, dont, après le retour de la monarchie, aucun n'est revenu sur le sol français ; ils ont pour la plupart émigré au Canada.

Donc fin 1808, un certain Pierre-Henry La Rivière, endoctrineur au comportement *« digne des recruteurs du Quai de la Ferraille avant la Révolution »*, confia à Armand une double mission, dont il espérait qu'il ne revienne pas vivant (on verra pourquoi…) :

- d'abord, porter des courriers importants à Paris, tout en recueillant des impressions sur « l'état d'esprit public en vue d'une restauration de la monarchie » ;
- ensuite, évaluer la possibilité d'une intervention, d'un débarquement des armées catholiques et royales sur le port de Brest, avec l'appui logistique des Anglais.

Pour cette mission, Armand fut débarqué sur la plage des Quatre-Vaux de Saint-Cast, puis il chercha refuge chez son ancien voisin, Monsieur de Launay, qui habitait un manoir aujourd'hui disparu : le « Bois-ès-Lucas » ; mais Monsieur de Launay, dit « Monsieur de Boisé-Lucas » (à cette époque, on surnommait les châtelains par une altération du nom de leurs terres), « Monsieur de Boisé-Lucas » donc, particulièrement surveillé après l'arrestation récente de l'un de ses cousins, ne pouvait pas recevoir Armand bien longtemps. Alors, Armand demanda asile au nouveau propriétaire de son ancienne demeure d'enfance du château du Val d'Arguenon, Monsieur de La Morvonnais (père d'Hippolyte de La Morvonnais, qui, avec l'aide de Lamartine, obtiendra la concession du *« petit coin de terre »*

au Grand-Bé pour la tombe de François-René ; Hippolyte sera d'ailleurs le seul à tenir un cordon du poêle funéraire aux deux cérémonies du 18 et 19 juillet 1848). Monsieur de La Morvonnais ne transigea pas : ce fut un refus catégorique.

Le Bois-ès-Lucas, par E. Herpin

Le château du Val d'Arguenon

Armand dut regagner le Bois-ès-Lucas où, le lendemain, arrivait le fils de la maison, le jeune et beau Maxime de Launay, en congés d'études de droit à Rennes. Lorsqu'il apprit qu'Armand cherchait un agent-espion pour une mission à Paris, le jeune Maxime se proposa immédiatement sans en mesurer les risques ; et, dans la fougue de sa jeunesse, il se donna même un nom de guerre : *« Le louveteau ».* Arrivé à la capitale, il fut d'abord émerveillé par la vie parisienne, mais il remplit sa tâche avec beaucoup de sérieux et d'intelligence. Il remit les courriers aux personnes convenues dont Jean-Louis Laya, professeur de rhétorique au lycée Charlemagne ; à l'Abbé Sicard, créateur de la méthode d'instruction des « sourds et muets » ; et une autre lettre à Monsieur Caille, ancien secrétaire du Ministre de la Police.

Pendant deux semaines, le jeune Maxime va étudier « l'esprit public », disons qu'il va effectuer une enquête d'opinion, dans un Paris en pleine évolution architecturale (Pont des Invalides, galerie Nord des Tuileries pour rejoindre le Louvre, etc..) mais il va être catégorique dans sa conclusion : *« Les princes sont totalement oubliés » ;* et surtout il ajoute, par écrit : *« Je conviens que les renseignements que j'ai pu recueillir sont très profitables à l'Angleterre ; mais il est un frein au désir de vous être utile : c'est la délicatesse, et la mienne s'oppose à ce que je serve un gouvernement ennemi. Il est affreux de messervir sa patrie et d'être comme l'ennemi de celle qu'on devrait protéger »* (Ce nota de son rapport va être de la plus haute importance pour son avenir). Mission parisienne terminée, il retourna suivre ses cours de droit à Rennes. Du moins, c'est ce qu'il croyait….

La seconde partie de la mission d'Armand, l'étude d'un éventuel débarquement des royalistes français sur Brest, fut confié à un ancien officier de marine, « Goyon de Vaurouault », qui s'acquitta de la tâche avec beaucoup de sérieux et certainement beaucoup de précision car aucun document n'a été retrouvé, tout a été réquisitionné par les services secrets de Napoléon.

Son devoir donc accompli, Armand décida de rentrer à Jersey. Seulement aux dates prévues : pas de bateau, personne aux rendez-vous de la nuit. On était le 19 octobre 1808, il attendit une dizaine de jours caché dans sa soupente du Bois-ès-Lucas. Ne pouvant trop attendre, il prit contact avec un aubergiste de Saint-Cast, lui acheta une barque délabrée, et ils s'embarquèrent tous deux pour Jersey ; mais à mi-chemin : tempête ; retour catastrophique, 24 heures en mer pour rien, il leur fallut revenir au point de départ.

Il resta de nouveau cloîtré dans sa chambre du Bois-ès-Lucas pendant plus de 2 mois ; l'étau policier commençait à se resserrer, un nouveau départ devenait impératif. Il reprit donc contact avec son aubergiste qui lui trouva un homme qui, pour 400 écus, se déclara « marin d'expérience » ; en réalité, c'était un charpentier-couvreur qui ne savait même pas ramer. Ils prirent quand même la mer en direction de Jersey le 6 janvier 1809 à l'aube, dans une barque baptisée *« l'Inutile »*, ce qui ne présageait rien de bon.

Dans une mer démontée, sous la neige et le grésil, la barque devint rapidement une galère. Une journée pour faire moins de la moitié du trajet ; ils jetèrent l'ancre aux rochers des Minquiers pour se reposer, le filin cassa pendant leur sommeil ; la barque devenue folle les emmena jusqu'aux Ecrehou à l'Est de Jersey, très proche des côtes normandes extrêmement surveillées par l'armée républicaine et ses douaniers.

La mer ne s'est jamais calmée, *« Les Dieux de la mer n'étaient plus avec lui »* écrira son cousin. On était en Janvier, l'eau était glacée, Armand qui n'effectuait plus d'activité physique depuis deux mois se retrouva les jambes gelées ; il perdit connaissance.

Le charpentier-couvreur ne sachant pas maîtriser un gouvernail, la vieille barque vint se désintégrer sur une plage du cotentin où déjà des « naufrageurs » ayant « droit de bris » les attendaient pour le pillage. Sans butin, ils emportèrent les deux naufragés aux douaniers qui ne s'inquiétèrent pas trop de deux bonhommes en haillons et en mauvais état.

Mais le souci vint du fait qu'Armand, en bon espion, avait jeté à la mer tous ses documents compromettants, tous les rapports de mission de Maxime, et ceux du port de Brest. Armand avait entouré ses documents d'une toile cirée étanche, tellement étanche que le paquet, au lieu de couler, a flotté, et est venu s'échouer sur le sable de Normandie, aux pieds d'autres douaniers qui, eux, l'ont transmis au Préfet de Saint-Lô.

Le Préfet de la Manche fit le rapprochement entre les deux échouages, et, comme il se doutait que les deux naufragés s'étaient déclarés sous un faux nom, il fit maintenir Armand debout sur un balcon de la préfecture, faisant passer juste en dessous un vieux contrebandier pas très malin. Evidemment, l'ancien leva la tête et s'écria : *« Ah, mais c'est Chateaubriand, comment vous avez fait pour le prendre ? »*.

Quelques heures plus tard, le ministre Fouché était informé de l'arrestation « d'un Chateaubriand ».

On envoya Armand à Paris dans le plus grand secret, et, là, l'affaire prit une importance totalement imprévisible, Armand allait devenir un pion dans le jeu des plus grands : Napoléon, Talleyrand, Fouché, et notre écrivain François-René.

Lorsqu'Armand, prisonnier, arriva à Paris, on était le 28 janvier 1809, date où se déroula une entrevue-règlement de comptes entre Napoléon et Talleyrand, dans des termes *« violents et grossiers »* qui resteront dans l'histoire sous la désignation de *« l'orage »*.

Ayant appris que ses deux fourbes de ministres Talleyrand et Fouché, espérant sa mort, complotaient déjà pour prendre sa succession, Napoléon rentra d'Espagne sans prévenir…..

Vous connaissez la scène, Napoléon face à Talleyrand : *« Vous êtes un voleur, un lâche, un homme sans foi, vous ne croyez pas en Dieu ; vous avez toute votre vie manqué à vos devoirs, vous avez trahi, trompé tout le monde, il n'y a pour vous rien de sacré, vous vendriez votre père…. Pourquoi ne vous ai-je pas fait pendre aux grilles du Carrousel… »* Et bien sûr, le final : *« Tenez, vous êtes de la merde dans un bas de soie… »*.

C'est cette invective qui est restée dans toutes les mémoires ; Talleyrand resta impassible: *« Il peut recevoir un grand coup de pied au cul sans qu'il y paraisse à son visage… »* s'esclaffa le Maréchal Lannes !

Mais, lors de « l'orage », à côté du « maudit boiteux de Talleyrand » comme l'appelait Joséphine, il y avait Fouché à qui Napoléon n'avait pas dit un mot, alors qu'il était aussi un acteur du complot. Un sursis pour Fouché qui devait donc redorer son image le plus vite possible : l'arrestation d'Armand, tenu au secret dans sa prison de la « Grande Force », était une aubaine.

Un procès d'accusation contre Armand et ses amis fut rapidement orchestré par un Fouché qui « administra » la gestion du dossier afin d'en tirer les honneurs auprès de l'Empereur. Pour cela, il n'hésita pas à subtiliser les documents émanant des fonctionnaires des préfectures, et, avec un art d'implacable procédurier, mit en relief les connivences des personnes qu'il souhaitait voir disparaître de son avenir.

François-René apprit l'arrestation de son cousin près de 15 jours après qu'il fut enfermé dans les geôles de Fouché. Il demanda immédiatement audience au Ministre. Fouché le reçut, commença à lui mentir prétextant qu'il n'y avait pas de « Chateaubriand » en prison (évidemment il jouait sur les mots, le pseudonyme de mission pour Armand était *John Fall Terrier*), et soudain il déclara simplement : *« J'ai vu votre cousin, il a l'air très résolu, Armand saura mourir… »*.

Alors Chateaubriand essaya d'intervenir rapidement en envoyant un billet à Napoléon ; trop rapidement, car lui, le plus grand puriste de l'écriture, dans l'urgence, fit une erreur énorme : il demanda « justice » à l'Empereur…

A sa réception, Napoléon lut le billet : *« Chateaubriand me demande justice, il l'aura… »,* et le jeta avec colère dans la cheminée… On ne demande pas « justice » à l'Empereur, on lui supplie « grâce »…

Accablé de remords, François nota dans ses Mémoires : *« J'avais oublié qu'il ne faut être fier que pour soi »*.

Le procès eut lieu, l'accusation fatale et sans appel : *« Espionnage en faveur de l'ennemi anglais » :* Armand et son marin-couvreur, ainsi que Goyon de Vaurouault qui avait espionné Brest, furent condamnés à mort. Bizarrement, le jeune Maxime de Boisé-Lucas, qui s'était chargé de la mission parisienne, obtint un sursis. En fait, Napoléon, qui lisait tous les moindres rapports, avait lu ceux de Maxime relatant les beautés de la capitale ; Napoléon mit les compliments à son actif ; et surtout la dernière note où Maxime stipulait son refus de travailler pour l'Angleterre contre sa propre patrie, ce qui lui avait sauvé la vie.

On sait aujourd'hui que François-René essaya au moins par deux fois d'obtenir la grâce de son cousin. Ce fut peine perdue. Jamais Chateaubriand n'a pu rencontrer Napoléon qui se défila non pas par manque de courage, mais pour faire payer à l'écrivain la violence de ses propos lors de l'arrestation du Duc d'Enghien, lui faire payer la virulence de ses articles de presse dans son journal *« Le Mercure de France »*, lui faire payer le fait que cet *« écrivailleur »*, même de talent, ne courbait pas l'échine devant sa puissance…

Alors, volontairement, Napoléon fit avertir François-René quelques minutes avant l'exécution de son cousin, sachant que c'était Vendredi-Saint, qu'entre 5 heures et 6 heures du matin Paris était vide, qu'il neigeait, donc qu'il ne trouverait pas de calèche pour l'emmener sur la plaine de Grenelle : effectivement, François-René arrivera *« une seconde trop tard »,* déjà un chien de boucher faisait de la cervelle d'Armand un repas sans saveur.

Chateaubriand notera dans ses Mémoires :

« Je retrouvai mon cousin pour la dernière fois sans pouvoir le reconnaître, le plomb l'avait défiguré, il n'avait plus de visage ; je n'y pus remarquer le ravage des années ; ni même y voir la mort au travers d'un orbe informe et sanglant. »

Après avoir laissé les fusillés un quart d'heure au sol « pour l'exemple », on empila les cadavres dans un tombereau rempli de paille pour en éponger le sang.

Seul sous la neige, le grand Chateaubriand suivra la charrette des suppliciés jusqu'au cimetière de Vaugirard où les corps seront jetés dans la fosse commune…

François trempa un mouchoir dans ce sang encore chaud d'Armand, qu'il porta à Madame de Custine, la « grande amie » de Fouché : *« J'arrive de la plaine de Grenelle.Tout est fini. »*.

En réalité, pour François-René, ce n'est pas fini du tout, c'est une guerre contre Napoléon qui recommence avec encore plus de haine contre « le petit corse ». Il va porter le deuil d'Armand dans tous les salons de Paris *« avec une affectation insultante »* selon Fouché ; toujours en déclamant : *« Si Napoléon en a fini avec les rois, il n'en a pas fini avec moi… »*. Lors de son élection à l'Académie, ils vont se confronter à tel point que Chateaubriand ne prononcera jamais son discours de réception.

La réputation d'Armand, *« un jeune homme plein de zèle et d'intelligence »,* n'était pas usurpée, mais il était naïf, vierge en intrigue, « non lucide et aveugle » selon ses proches compagnons ; n'était-ce pas qu'une apparence ? Il confia un jour à son ancienne nourrice qui resta sa plus proche confidente : *« Je ne partage pas les illusions des autres immigrés. Je n'espère pas le retour prochain de la Royauté, et quand elle rentrera en France, la noblesse ne sera pas réintégrée dans ses privilèges et dans ses biens. »*

Il fut trahi par tout le monde :

- par le comte de Puisaye, chef de l'Armée Catholique et Royale, qui utilisait sa propre cousine comme espionne auprès de ses amis, *« femme aux mœurs dont une plume se refuse à écrire l'indécence »*, on imagine…

- trahi par Noël Prigent, maraîcher-fruitier de Saint-Malo, agent double de la correspondance, son homologue responsable des côtes du « Clos-Poulet », c'est-à-dire de la Rance à Cancale, *« un coquin consommé remarquable par sa bassesse d'âme et sa fécondité d'imagination »*, mais traître avant tout, qui a dénoncé, plusieurs fois, ses propres hommes…
- et surtout par son chef direct, Henri La Rivière, qui avait fait signer à Armand des reçus en blanc avant de l'envoyer vers sa dernière mission ; il les encaissa pour lui-même, et c'est la raison pour laquelle il n'affréta pas de bateau à *« l'Ami des vagues »* pour le retour, souhaitant son arrestation….

Impardonnable aussi fut l'oraison funèbre que fit Louis XVIII, à qui l'on présenta, par hasard, Frédéric, le fils d'Armand : *« Oui, Monsieur de Chateaubriand a fait son devoir ».* Puis, dans « un élan de bonté », il accorda au fils du martyr la nomination de « Page »…. Quelle reconnaissance pour *« un remarquable exemple de fidélité de la foi jurée »* que fut son père !

En 1815, François-René fit engager son jeune protégé dans « les Gardes de Monsieur » (garde du corps du Comte d'Artois), puis comme officier dans le régiment de cuirassiers de la Reine. Dans une lettre du 28 juin 1825, François-René écrivit : *« Je regarde Frédéric comme mon fils ; il est peut-être destiné à perpétuer mon nom : je n'ai point d'enfant ; mon autre neveu, [Louis], fils de mon frère, colonel des chasseurs de l'Ariège et héritier de ma pairie, n'a jusqu'à présent que des filles. » (a)*

Frédéric se maria le 8 septembre 1825 avec Jeanne-Thérèse de Gastaldy dont il eut deux fils et trois filles. Il resta jusqu'à la fin de sa vie *« fier d'être Anglais, et prendre le plus grand intérêt à tout ce qui touchait à Jersey, son île natale… ».* Il résidera dans sa malouinière de La Balue où il recevait le vieux prêtre qui avait assisté son père lors du triste naufrage sur la grève de Bretteville. Frédéric repose depuis le 8 juin 1849 au côté de sa femme, qui ne décédera qu'en juin 1871, dans le petit cimetière du Rosais en Saint-Servan.

Sa sœur Jeanne, qui avait la beauté de sa maman Jenny, était décédée à Jersey en 1811 à l'âge de quinze ans d'une fièvre éruptive malgré les soins que lui apportèrent les sœurs d'Armand, « Tante Emilie » et Marie-Anne, lors du séjour de l'enfant en 1803 à Saint-Malo.

La femme d'Armand, Jenny de Chateaubriand, vécut longtemps dans son petit domaine d'Anneville à Jersey avec un remords incessant d'une décision qu'elle n'avoua que bien plus tard : avoir refusé à Armand un projet d'émigration au Canada qu'il lui exposa dans un courrier du 4 Janvier 1803, alors qu'il était en exil à Londres. Jenny pressentit qu'il ne reviendrait pas de sa dernière mission, car elle fit graver sur le linteau de sa ferme les initiales de son fils : « 18 FCB 08 » que l'on peut lire encore aujourd'hui. Elle décéda le 16 du mois de septembre de l'année 1857, sur son île natale de Jersey.

Le 29 juillet 1909, dans la petite chapelle « Sainte-Brigitte » du Guildo de Saint-Cast, plus d'un siècle après la mort tragique de l'héroïque aïeul, le comte de Chateaubriand et la Princesse Marie, petit-fils et petite-fille du comte Armand, franchissant le seuil de ce lieu de mémoire, écoutèrent avec émotion les vers du poète Louis Tiercelin :

Ce fut un chrétien digne de son ancêtre : ce comte Armand, l'égal de ce comte Geoffroy.

Puisque, sacrifiant sa vie, il voulut être : Breton, fidèle à Dieu, Français, fidèle au Roi.

Et ce jour-là, une plaque commémorative en marbre a été bénie par l'Abbé Tréguy, curé-doyen, historien de Matignon ; sur laquelle il est gravé :

« Il mourut victime de sa fidélité à une noble et grande cause »

En 1895, le comte Gérard de Contades, neveu de Madame la comtesse de Plouër, qui était la marraine de François-René de Chateaubriand, résuma ainsi la vie de *« L'Ami des vagues » :*

« Il vécut de la mer, et il mourut d'elle. Il tira des vagues, dont il fut toujours l'amant, jusqu'à sa maigre subsistance d'émigré. Puis un jour vint où les vagues, par on ne sait quel caprice, déposèrent contre lui et l'envoyèrent à la mort. Il tomba en pleine terre, loin du rivage, la tête fracassée au pied d'un mur de banlieue. »

Michel DÉSIR

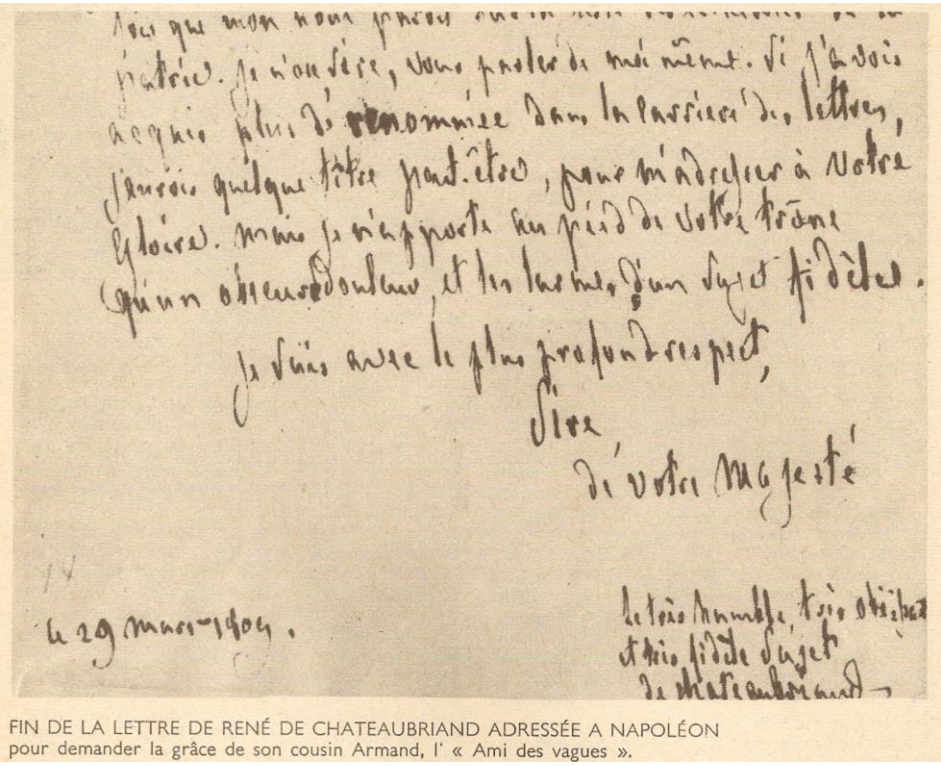
(a) François-René avait raison, le nom « de Chateaubriand » s'éteindra définitivement en 2002 avec « Alain de Chateaubriand », dont le fils Patrice-René était décédé accidentellement en 1960 à l'âge de 13 ans. C'était la quatrième génération après Frédéric.

<u>*Bibliographie :*</u>

« Emigrés et Chouans » du comte G. de Contades (Librairie académique PERRIN et Cie – 1895)

« Mémoires d'outre-tombe » de François-René de Chateaubriand (La Pléiade – Avril 2008)

« The Hero of Brittany » d'Eugène Herpin (Mills and Boon, Limited – 1914)



FIN DE LA LETTRE DE RENÉ DE CHATEAUBRIAND ADRESSÉE A NAPOLÉON
pour demander la grâce de son cousin Armand, l' « Ami des vagues ».

Lundi 4 juillet 2016

Correspondances corses et bretonnes dans la parentèle proche de Chateaubriand, aux alentours de Saint-Malo et de Fougères.

par Henry Zipper de Fabiani

Amis de Saint-Malo et férus de son histoire, attachés à l'œuvre de Chateaubriand, ce monument de la littérature, les membres de cette assistance peuvent s'interroger sur la pertinence de cet exposé. Né à deux pas d'ici, dans la province la plus occidentale de France, *l'Enchanteur* n'a jamais mis les pieds en Corse, province la plus orientale et méridionale du Royaume et la plus récemment agrégée à celui-ci, en 1768, l'année même de sa naissance. Quelle distance ! Par quel artifice peut-on imaginer la combler ?

Ce rapprochement est plus naturel qu'on pourrait *a priori* le penser. Pour son dernier repos, Chateaubriand a choisi un îlot de granit battu par les flots où ses parents et amis se rendent chaque année, le 4 juillet, comme nous-mêmes aujourd'hui. Pour ceux qui connaissent les présides corses, ces places fortes où résidaient des garnisons génoises, il y a de lointaines mais réelles affinités entre Saint-Malo et, en Corse, Bastia, Calvi, Algajola, Saint-Florent, Ajaccio ... Mais ce parallèle risquerait de rester académique s'il n'était sous-tendu par une réelle parenté entre le grand écrivain né à Saint-Malo et une famille corse qui fit brièvement souche non loin d'ici, à Fougères et dans ses environs.

Longtemps occulté[66], cet ensouchement en Bretagne d'une famille corse sera d'abord évoqué succinctement. Au-delà, ce lien de famille entre Chateaubriand et la Corse nous conduira à considérer que nous avons bien affaire à des univers en miroir et ayant en commun diverses harmoniques. Pour finir, nous évoquerons des regards croisés entre l'île de Corse et la péninsule armoricaine à travers Chateaubriand et Napoléon.

*

* *

Les liens de famille entre la Bretagne et la Corse ne sont guère fréquents, surtout sous l'Ancien Régime. Et pour cause : la Corse ne devint française que vingt ans avant la Révolution[67]. Il était compréhensible que peu de familles corses et bretonnes fussent alliées.

Pourtant, la condition militaire, si prisée par les Corses, allait créer les conditions de rencontres, même si elles restèrent l'exception. Une telle exception se produisit dans la proche parentèle de Chateaubriand puisque l'un de ses neveux, François de Québriac, fils du premier mariage de sa sœur Bénigne, épousa en 1807 à Fougères Thérèse Lucie de Fabiani, la fille d'un officier du Royal Corse qui stationnait non loin d'ici, à Dinan, dans les années 1780, et

[66] Cf. notre article « Un cas d'amnésie dans la famille de Chateaubriand, histoire de sa branche corse », in *Bulletin de la Société Chateaubriand*, 2015, n° 58, pp. 27-48

[67] Vues de Bretagne, les modalités du rattachement, en 1768, de l'île à la France prennent un relief particulier. Constatons simplement à ce stade que, contrairement à une idée reçue persistante, la République de Gênes ne *vendit* pas la Corse à la France, mais, par le traité de Paris (1768), lui céda temporairement l'exercice de sa souveraineté. La *Sérénissime* tenta par la suite de réclamer le retour à l'état antérieur, mais la période révolutionnaire permit de constater dès 1789 que la volonté populaire du peuple de Corse scellait définitivement l'appartenance de l'île à la France.

d'une demoiselle issue d'une ancienne famille de Fougères : Marie-Anne Thérèse du Pontavice des Renardières.

De fait, Thérèse Lucie de Fabiani, comtesse de Québriac, devenue nièce par alliance de Chateaubriand, était autant - et même plus - bretonne que corse, n'étant jamais allée en Corse et, à ce qu'il semble, n'ayant pas bien connu son père. En effet, attaché à la suite de son régiment, celui-ci reprit sa vie errante et ne fut plus signalé en Bretagne après 1785[68], si ce n'est pour être inscrit, en octobre 1793, sur la liste des émigrés de Fougères – ce qui conduisit son épouse à faire décréter leur divorce dès janvier 1794, afin d'éviter la saisie de ses biens. De fait, il avait émigré en janvier 1792 comme en témoigne la mise en accusation décrétée par l'Assemblée nationale législative[69], « pour désertion et tentative de débauchage de ses hommes ». Il passa en Espagne, à Cadaquès, puis rejoignit l'Armée des Princes, servit sans doute sous commandement autrichien et ne rentra en Corse qu'en 1807, l'année même où sa fille se mariait à Fougères. Ce père évanescent ne termina pourtant pas sa trajectoire dans une totale obscurité. En 1815, il recueille les fruits de son engagement sans faille au service des Lys en obtenant de Louis XVIII le commandement civil et militaire de la Balagne sur recommandation du marquis de Rivière. Il sera ensuite sous-préfet de Calvi[70] puis mourut en 1820 à L'Île-Rousse.

Après les Pontavice et les Québriac, une troisième famille bretonne des environs de Saint-Malo se greffa en 1843 sur le rameau corse transplanté ici : les Euzenou de Kersalaün, autre lignée dont le blason figure à Versailles dans la salle des Croisades. Mais, huit mois après son mariage à Fougères, le capitaine Arthur Euzenou de Kersalaün mourut accidentellement. Sa veuve, petite-nièce de Chateaubriand, offrit un extrait manuscrit des *Mémoires d'outre-tombe* à la bibliothèque de Fougères, fit don de l'hôtel de Québriac aux Sœurs de St-Vincent-de-Paul, pour y créer un établissement d'éducation de jeunes filles pauvres, et devint religieuse du Sacré-Cœur. Dans le cadre admirable de l'hôtel de Biron, aujourd'hui musée Rodin, elle veilla sur son lit de mort la fondatrice des Dames du Sacré-Cœur, Madeleine Sophie Barat, plus tard canonisée, et décéda elle-même en 1889 au Sacré-Cœur de Besançon, dans d'humbles fonctions de portière[71].

Ces alliances témoignent d'une compatibilité sans fausse note entre la noblesse française continentale et la noblesse française de Corse qui venait tout juste d'être officiellement reconnue. On parlerait aujourd'hui d'un *processus d'intégration réussi* ... Il faudrait une étude plus systématique pour apprécier s'il s'agissait à l'époque d'un phénomène courant, rare ou

[68] Simon Bonaventure de Fabiani est témoin au mariage de son beau-frère Jean-Joseph du Pontavice des Renardières avec Renée Ambroise Baston de La Riboisière, sœur du futur général et comte d'Empire, déjà lié d'amitié, depuis son affectation au Régiment de La Fère, avec un autre jeune officier d'artillerie promis à un brillant avenir, nommé *Napoleone* de *Buonaparte* ...

[69] Acte du Corps législatif en date du 4 mars 1792.

[70] Peu avant que son gendre Québriac soit lui-même nommé sous-préfet de Châteaulin sur intervention de son oncle Chateaubriand.

[71] Dans la chaîne de solidarités ayant permis de reconstituer le parcours de cette arrière-arrière-grand-tante, une place revient à Sœur Anne-Marguerite Fromaget, archiviste des Sœurs de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul, et à son homologue de la Province France Nord, Sœur Annie Gesret. De son côté, Sœur Maryvonne Duclaux, rscj, archiviste de la Congrégation du Sacré-Cœur en France a pris la peine de rechercher à Lyon la biographie de Mère de Québriac-Kersalaün, document précieux pour comprendre le cheminement de cette lointaine tante. En particulier, sa vocation religieuse y apparaît beaucoup moins circonstancielle que pourraient le laisser penser ses malheurs familiaux, mais fondamentale, venue de la petite enfance – une de ces âmes bénies de Dieu comme la Bretagne en a tant produit.

exceptionnel[72]. En tout cas, Chateaubriand, quand il évoque dans les *Mémoires d'outre-tombe* la noblesse des Bonaparte, n'émet pas la moindre réserve sur la qualité de *fils de famille* de Napoléon, bénéficiant de tous les privilèges de son état et ayant produit des preuves incontestables d'ancienneté dans son état noble – un représentant de la noblesse de France tout simplement, qu'il soit corse ou breton.

Revenant à la Bretagne, on constate que les familles de la région de Saint-Malo évoquées ici appartenaient à l'univers familier de la famille de l'écrivain. A Fougères où séjourna le futur vicomte, notamment à l'hôtel de Québriac, il côtoya sans doute les Pontavice et les Kersalaün, qui jouèrent un rôle important dans la première chouannerie, dans le sillage du marquis de La Rouërie, dit *colonel Armand* en référence à ses faits d'armes dans la guerre d'Indépendance américaine. Or, « Mme Fabiani » née du Pontavice appartenait aux mêmes cercles et complotait du côté royaliste, en bonne chouanne bretonne et en bonne maquisarde corse. Son nom est cité à diverses reprises dans l'enquête judiciaire relative à l'*Association bretonne*[73]. Le chef de cette conspiration, La Rouërie, était un personnage haut en couleur et fait l'objet d'une évocation frappée au coin de l'épopée par notre grand écrivain après leur entrevue précédant son voyage en Amérique, dont un extrait figure sous la statue érigée à Fougères en son honneur :

> « *Rival de La Fayette et de Lauzun, devancier de La Rochejaquelein, le marquis de La Rouërie avait plus d'esprit qu'eux : il s'était plus souvent battu que le premier ; il avait enlevé des actrices à l'Opéra comme le second ; il serait devenu le compagnon d'armes du troisième. Il fourrageait les bois, en Bretagne, avec un major américain, et accompagné d'un singe assis sur la croupe de son cheval. Les écoliers de droit de Rennes l'aimaient, à cause de sa hardiesse d'action et de sa liberté d'idées : il avait été un des douze gentilshommes bretons mis à la Bastille. Il était élégant de taille et de manière, brave de mine, charmant de visage, et ressemblait au portrait des jeunes seigneurs de la Ligue*. »

L'Enchanteur donne toute la mesure de son style le plus puissant, frappé au coin de l'épopée, dans ce passage qui vibre particulièrement aujourd'hui, alors que ***L'Hermione*** est à quai à Saint-Malo et que l'actuel propriétaire de Saint-Ouen-La-Rouërie s'apprête à évoquer dans cette salle Sainte-Anne la destinée flamboyante du ***colonel Armand***. Qu'une Bretonne de la même région et portant un nom corse ait été associée à son aventure dans sa phase chouanne n'est guère étonnant, tant sont nombreuses les affinités sous-jacentes entre nos deux régions.

*

* *

En effet, entre la Bretagne et la Corse, plus singulièrement entre Saint-Malo et la Balagne ou le Cap Corse - ce *Finistère* -, les *harmoniques* sont légions et peuvent se conjuguer sur différents modes :

---

[72] Cette remarque vaut surtout avant la Révolution et surtout l'Empire qui accélérèrent un formidable processus de brassage entre régions et entre catégories sociales, notamment par le biais des carrières militaires. Dans la proche parenté de Simon Bonaventure de Fabiani, on relève notamment les marquis de Questa, alliés et ensouchés dans le Vivarais par des mariages prestigieux – Dufaure de Satillieu, Luzy de Pélissac – ou les Cardi de Sansonetti, fixés en Lorraine par un mariage avec une Thomassin.

[73] Voir notamment aux Archives nationales le dossier relatif à la Conjuration bretonne [Dossier W275].

Certes, de la parenté phonétique *corse / corsaire* nous ne devons retenir que son pouvoir de suggestion. Cela étant, Malouins et Corses partagent le goût de l'aventure, de la *course* en mer. De même qu'il y avait ici des corsaires munis de lettres de course, il y avait en Corse des *patrons de barque* capables d'accumuler des fortunes considérables malgré cette appellation modeste. Ils pratiquaient aussi une forme de course, mais surtout contre les barbaresques qui se livraient à des razzias sur leurs côtes et enlevaient leurs filles[74]. Dans la proche parentèle de Simon de Fabiani, le souvenir de Davia Franceschini, *sultane du Maroc*, persiste jusqu'à nos jours en dépit de l'exagération que recouvre sans doute cette expression. A Ajaccio – monde clairement distinct de celui de Calvi ou de Bastia -, chaque année revenait la saison de la pêche au corail au large des côtes de la Régence de Tunis. Dures existences que celles des patrons ajacciens ou Cap Corsins ! Solitude de leurs épouses, souvent veuves très jeunes ! Que d'orphelins dans ces familles de marins malouins ou corses ! Mais quelle opiniâtreté, quelle force d'âme !

Un autre type d'affinité rapproche Malouins et Corses, la propension à la *résistance* et l'art de la guérilla, qui prend appui sur une connaissance intime de l'essence même des paysages et de la nature du terrain : ici le *bocage*, là le *maquis*. Notre lointaine tante *corso-chouanne* illustra sous son nom corse cette connivence dans l'entourage d'Armand de La Rouërie. Celui-ci entraîna dans son sillage diverses familles de la région de Fougères et de Saint-Malo. Au-delà, le *colonel Armand* préfigurait un autre transfert de savoir-faire militaire français en Amérique, par exemple celui opéré au XX^{ème} siècle par le colonel David Galula, de la contre-guérilla en Algérie à la contre-insurrection en Iraq[75]. Ainsi, marins et militaires, stratèges et tacticiens, Malouins et Corses sont des hommes debout, des combattants dans l'âme.

L'appel du grand large peut aller jusqu'à inspirer l'esprit de conquête, comme l'aventure américaine, ici au Canada, là au Pérou. Naviguer, conquérir, commercer, émigrer, se fixer sur des territoires lointains, ces aventures résultèrent parfois en des fortunes immenses vite construites, comme celle du père de notre écrivain. Les Corses quant à eux s'étaient associés dès l'origine à l'aventure de Christophe Colomb – un Corse comme le veut une tradition locale qui est loin de faire l'unanimité[76] - et de ses successeurs, s'établissant à Séville puis Lima, se livrant au grand négoce transatlantique et accumulant eux aussi une richesse considérable. Ils poursuivirent cette aventure au XIX^{ème} siècle, revenant souvent construire dans leur village d'origine ce qu'on appelle encore des « maisons d'Américains »[77] ou bien s'établissant à Porto Rico, à San Francisco et ailleurs. On peut voir quelque trait épique dans ces aventures aux confins du monde. Chateaubriand ne s'y trompa pas :

[74] Voir notamment Alain Blondy, « Malte et la Corse au 18^{e} siècle » - notamment « Malte, la Corse et la course », in *La Corse et l'Angleterre XVI^{e} – XIX^{e} siècle*, sous la direction de Michel Vergé-Franceschi, Actes des 6^{e} journées universitaires de Bonifacio, juillet 2004, Edition Alain Piazzola.

[75] Cette comparaison nous éloigne un peu de notre propos car, en dépit d'un nom aux consonances méridionales, David Galula n'était pas corse. Cependant, juif né à Sfax en Tunisie, il témoigne lui aussi de la diversité et de la capacité d'intégration de la France.

[76] Question toujours controversée qui inspira divers ouvrages sans que la naissance génoise du Grand Amiral puisse être sérieusement discutée.

[77] Cf. Jean-Christophe Liccia, Caroline Paoli, Michel-Édouard Nigaglioni : *Les maisons d' « Américains »*, Editions Albiana, Communauté de communes du Cap Corse, Série Patrimoine du Cap Corse, n°2, 2006

Il n'y a dans les temps modernes que deux beaux sujets de poème épique, les Croisades et la Découverte du Nouveau Monde[78].

Le goût de l'extrême et du dépassement est sans doute exacerbé par l'entrelacement de l'horizon marin avec les anses et les îlots, le spectacle grandiose qu'offre la mer au coucher du soleil. Comme le Breton, le Corse a la réputation d'être renfermé, taciturne, contemplatif, attaché à son terroir. Appliquée sur place et non aux entreprises ultramarines, cette mentalité engendre l'instinct de *fronde*, la *vendetta*, le goût du gouvernement *autonome*, l'attrait pour les palabres de proximité, la vie parlementaire en Bretagne ou les *consultes* de notables en Corse, avec tout ce que cela implique de défense farouche de son autonomie, voire de tentation républicaine – dans un sens plus antique que moderne. On songe à des cercles chers aux Chateaubriand, comme les *chalotistes* qui prirent part à l'ultime fronde parlementaire bretonne[79]. En Corse, la *Guerre de Quarante Ans* (1729-1769) marqua d'abord un refus de l'arbitraire et de l'oppression de Gênes ; elle suscita un courant de réflexion théologique et politique sur la légitimité de la révolution puis sur la monarchie comme tutelle paternelle des libertés locales ; puis le projet de constitution mort-né de Jean-Jacques Rousseau, venu trop tard et résultant d'un placage trop artificiel d'inspiration helvétique. Mais la compétition des puissances et la violence des combats en furent exacerbées. On songe non seulement aux combats terrestres, comme Ponte Novo, mais aussi aux débarquements, aux sièges de places maritimes – Calvi en tira son surnom d*'Insoumise* dont Nelson lui-même put constater la pertinence en y perdant un œil lors de son siège.

Corse et Bretagne connurent, chacune à sa manière, un rattachement tortueux à la couronne de France, fruit de processus très différents et s'étendant sur des périodes défiant la comparaison. Ainsi, en Bretagne comme en Corse, le sentiment d'un marché de dupes a été ressenti et a laissé des traces dans la mémoire collective. Ce n'est pas devant un auditoire majoritairement breton que je me lancerai dans un débat sur la manière dont la Bretagne devint française ni sur les formes de résistance qui y germèrent et subsistent encore. S'agissant de la Corse, la lecture du traité du 15 mai 1768 plonge le diplomate dans l'admiration, car il s'agit d'un petit chef-d'œuvre d'ambiguïté et de duplicité. Même révéré pour sa splendeur, le prince bourbonien peut décevoir le Breton comme le Corse – fussent-ils l'un et l'autre bourbonien / *bourboniste* suivant la terminologie castelbriandiste.

Corse et Bretagne durent parfois se compromettre avec l'Angleterre, puissance maritime toujours intéressée par des points d'appui sur les côtes ou en mer. En Corse, la recherche d'une tutelle légère et lointaine déboucha sur la brève aventure du royaume anglo-corse (1794-1796) - une distance entre la Couronne et ses territoires ultramarins qui aurait pu rencontrer certaines aspirations malouines. La République de Corse, mentionnée sans étonnement dans l'acte de mariage Fabiani – Pontavice, en 1781, ne semblait pas incompatible avec la monarchie bourbonienne … De son côté, la fière place de Saint-Malo, forte de ses murailles qui défient les assauts maritimes comme terrestres, peut revendiquer une appellation comparable. Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand reprend

[78] *Le Génie du Christianisme*, Pléiade, p 629.

[79] Dans les *Mémoires*, Chateaubriand fait une allusion explicite à cette sensibilité qui marqua notamment son cousin Moreau et qui remonte aux mésaventures du marquis de la Chalotais – d'où d'ailleurs l'approximation surprenante et sans doute affectée qui caractérise son évocation d'un certain *Keralieu* qui n'était sans doute autre que Kersalaün, aïeul de son petit-neveu par alliance évoqué plus haut – *Mémoires d'outre-tombe*, livre 5e, chap 7, tome I, p 285 [on se réfère ici à l'édition des *Mémoires* par les classiques Garnier-La Pochothèque, édition critique par Jean-Claude Berchet].

d'ailleurs à son compte cette dénomination de *République malouine* - comme s'il s'agissait d'un concept politique allant de soi dans ce contexte.

Ici en Bretagne, antique terre celtique semée de mégalithes, d'autres affinités se manifestent qui remontent à la préhistoire. Les *stazzone* et *stantare* de Filitosa, en Corse du Sud, font écho aux dolmens et alignements de menhirs bretons. Dans ces vieux massifs granitiques, les cultes et les légendes des temps pré-romains semblent avoir persisté mieux qu'ailleurs en Europe, comme si leurs pierres dressées disaient mieux que tout autre signe l'esprit de résistance, la méfiance envers des maîtres venus d'ailleurs – et une empreinte de cultes païens, moins perceptible dans les plaines sans limites tangibles d'autres contrées.

En dépit de tout ce qui différencie le caractère méditerranéen de l'Île de Beauté des humeurs presque *atlantiques* de la côte d'Emeraude, planent sur leurs paysages une âpreté et une vigueur qui les rapprochent. Ces côtes sont jalonnées ici de fortifications de Vauban, là de simples tours génoises : confins où veillent depuis des siècles des sentinelles de pierre bien accrochées au socle rocheux, tant était prégnant le sentiment que le danger est toujours présent, de ce grand large qui rappelle qu'au-delà de l'horizon vivent des peuples bien différents et souvent hostiles, ne serait-ce que par leur avidité. Autrefois les Sarrasins ou les Anglais, aujourd'hui d'autres mouvements tout aussi inquiétants continuent de planer sur les côtes de la Manche ou de la mer de Ligurie … Mais aussi, là-bas comme ici, l'appel du grand large repose semblablement sur une proximité qui rend familier le rivage opposé : ici les terres celtiques d'outre-Manche, là les marches ligures et toscanes avec lesquelles de multiples liens ont été tissés au fil des siècles, si bien que les populations entretiennent des relations de voisinage comme entre les deux rives d'un vaste lac. La mer Tyrrhénienne est à la Corse ce que la Manche est à la Bretagne. Bastia comme Saint-Malo veillent depuis leurs mouillages cléments à l'abri de leur Finistère respectif, ouverts au commerce, proche ou intercontinental, mais prêts à se retrancher, voire à réprimer les ingérences inamicales. Ici comme là-bas, cet alliage de voisinage de caboteurs et d'appel du grand large se traduit par une infinie douceur où il n'est guère possible de se complaire, tant les rigueurs des traversées lointaines exercent leur pouvoir d'attraction. Mondes de rêve et d'aventures, de repli et de projection.

Une place importante revient aussi aux légendes, aux épisodes fabuleux, aux personnages mythiques, aux monstres et aux merveilles. Non loin de la forêt de Brocéliande, un officier corse en garnison quelques années avant la Révolution française dut entendre évoquer nombre de ces mythes, par les soirs d'hiver et de tempête, alors qu'il rêvait de son île enveloppée des parfums du maquis – dont les landes lui rappelaient l'austérité et les fantasmes. Comment n'aurait-il pas alors cédé à la tentation d'évoquer les récits qu'il avait lui aussi entendus dans son enfance ? Près de chez lui, ses ancêtres Malaspina – que l'on disait issus des marquis carolingiens de Lunégiane – revendiquaient des combats épiques contre des animaux de légende. Le souvenir de la *Biscia*, monstre fabuleux vaincu par un ancêtre, est resté jusqu'à nos jours gravé dans les mémoires. Chimères où se rejoignent les humeurs rêveuses et le goût de l'indépendance ! L'*Enfer* de Dante parle autant à l'imagination mystique des peuples italiques que le *Paradis perdu* aux Celtes armoricains, rendu accessible au public français par notre François-René. Et l'*Orlando furioso* de L'Arioste pouvait sonner familièrement aux passionnés du cycle du roi Arthur. Mer et montagne ne laissent pas d'exercer leur attraction combinée sur les imaginations avides d'aventures qui germent dans ces terres de confins exposées aux aléas du climat et du fantasme.

Quant à l'ultime rejeton de notre lignée corso-bretonne, le comte Ernest Lucien de Québriac, officier de la Royale, il navigua plus de vingt ans sur presque tous les océans et en Méditerranée, illustrant la nécessaire vigilance exercée par notre marine de guerre déjà déployée sans restriction. Comme un clin d'œil à son époque mais aussi à l'histoire familiale, au retour d'une longue mission en Guyane puis en Inde, son navire fait escale à Sainte-Hélène (21-30 août 1840). Cet épisode est relaté par le commandant de la frégate *La Cornaline*, le futur amiral Joseph Romain-Desfossés (1798-1864) dans sa correspondance précieusement conservée aux archives de la Marine[80]. Apprenant que le prince de Joinville est attendu pour le Retour des Cendres, le capitaine de vaisseau attend l'arrivée de *La Belle Poule*[81], en vain. Il confesse son attachement teinté de dévotion pour le prince-amiral tout comme son insensibilité au bonapartisme. Mais il exprime aussi une réelle émotion devant les lieux où l'Empereur passa ses dernières années – cédant dans un élan à la tentation dévote d'arracher de ses ongles quelques fragments de la paroi de la chambre mortuaire de Napoléon pour les rapporter à sa femme – geste d'hommage impulsif d'un orléaniste envers un héros national … Aucun commentaire sur l'un de ses officiers, Québriac, dont il paraît ignorer l'illustre parenté tout comme l'ascendance corse, mais que son orléanisme devait indisposer, tant le petit-neveu était figé dans une sensibilité ultra beaucoup plus raide que le conservatisme ambivalent de son grand-oncle. Si une distance s'était établie entre Chateaubriand et son petit-neveu, elle n'obéissait pas à la ligne de partage entre la Restauration et la Monarchie de Juillet, mais tenait à une différence de sensibilité plus radicale.

Le petit-neveu et la petite-nièce Québriac de Chateaubriand ont eu des destins de Bretons et de Corses : lui militaire, elle religieuse, comme s'il leur fallait accomplir jusqu'au bout les vertus conjuguées des terroirs dont ils étaient issus, appliquées aux deux vocations auxquelles leur tradition familiale les prédestinait : le service du roi sous l'uniforme ; la consécration à Dieu et à l'Eglise. Quant à leur mère, nièce par alliance de Chateaubriand, Thérèse Lucie de Fabiani, comtesse de Québriac, elle mourut le 4 juillet 1854 à Fougères où elle était née, six ans jour pour jour après l'illustre oncle de son mari. Symbole du lien corso-breton qu'elle incarnait, sa dalle funéraire est toujours visible dans le cimetière local, avec une inscription[82] que les lichens ne sont pas encore parvenus à effacer : « Ici repose / le corps de Dame Thérèse Lucie / *de* Fabbiany / comtesse *de* Québriac, née à Fougères le 18 10 1782 / décédée le 4 juillet 1854 » - sentinelle elle aussi d'un monde devenu bien lointain où l'imagination et les principes portent à la résistance et à l'aventure.

*

* *

Chateaubriand a eu beau rester silencieux sur sa parenté corse par alliance, il n'en était pas moins fasciné par la stature du plus illustre des Corses et se livra dans les *Mémoires d'outre-tombe* à une étude honnête de l'histoire et des spécificités de son île natale – qui contraste avec le style polémique, corrosif, d'une partialité démesurée - tout compte fait, de circonstance - dont il avait usé dans *De Buonaparte et des Bourbons* :

[80] SHD, Sous-série 10 S. Fonds Romain Desfossés (1798-1864) : L'amiral Joseph-Romain Desfossés (1798-1864) fut major général à Brest, ministre de la marine, président du conseil des travaux de la marine. Je remercie vivement son descendant, Philippe Romain-Desfossés, de m'avoir permis de retrouver et d'exploiter la très riche correspondance de son aïeul, un grand marin et un grand diplomate comme en témoignent ses actions.

[81] Le prince ne parviendra à Sainte-Hélène qu'en octobre, pour un retour en France fin 1840.

[82] La mise en italique des particules ne fait que reproduire l'inscription telle qu'elle figure sur la dalle.

Faisons d'abord un sort à la légende d'une ascendance bretonne de l'Empereur, hypothèse encore tenace chez certains observateurs, accréditée par de mystérieuses disparitions, falsifications et substitutions d'actes d'Etat civil, en Corse comme à Paris ou en Bretagne – procédés que n'ignorait pas notre grand écrivain mais qui ne le conduisirent pas à accréditer une thèse à laquelle aucun historien sérieux ne peut souscrire. La carrière du comte de Marbeuf, né en 1712 près de Rennes et décédé en 1786 à Bastia, est bien connue[83]. Elle le conduisit à s'installer durablement sur l'île dont il fut le quasi-gouverneur, à y mourir et y être enseveli. Louis XVI lui avait octroyé un titre de *marquis de Cargèse,* promontoire de la côte occidentale de la Corse où s'était établie depuis la fin du XVII^{ème} siècle, non loin d'Ajaccio, une petite colonie grecque. Laure Permont, duchesse d'Abrantès, que Chateaubriand connaissait, écrivit un récit de l'errance qui conduisit le dernier empereur de Trébizonde, un Comnène, à chercher refuge d'abord en Morée puis à trouver un asile en Corse, grâce à une concession accordée par le Sénat de Gênes après moultes suppliques et démarches auprès de diverses puissances méditerranéennes. Laure Permont, une Comnène par sa mère, tire argument de ce lien entre la Corse et la Grèce pour affirmer que les Buonaparte s'appelaient en fait « Kalimeros » ... - autre affabulation dont on ne retiendra que ce qui est établi indiscutablement : les séjours nombreux de Carlo Maria Buonaparte et de Letizia Ramolino à Cargèse à l'invitation du général de Marbeuf. Ce dernier appréciait le couple et avait une affection réelle pour la mère du futur empereur. L'officier breton soutint avec succès les suppliques de ses amis corses pour l'admission de deux de leurs fils dans des écoles militaires et d'une fille à Saint-Cyr. Est-ce suffisant pour en inférer une paternité ? D'aucuns ont franchi le pas. Chateaubriand ne s'attarde même pas sur cette hypothèse. La réalité est que Marbeuf eut des maîtresses en Corse ; il s'y remaria après la mort de sa première femme qui n'avait pas voulu le suivre et y eut sur le tard deux enfants de sa seconde et très jeune épouse. Voilà pour la légende des origines fantasmatiques de Napoléon, disputées entre la Bretagne et la Grèce selon l'imagination et les affinités de leurs différents promoteurs, mais qui ne séduisirent pas Chateaubriand.

Outre Marbeuf, divers officiers bretons avaient combattu dans les rangs des régiments de France en Corse. Tel fut le cas d'au moins deux gentilshommes issus du proche voisinage de Saint-Malo et qui ont laissé quelque souvenir dans les mémoires familiales et au-delà. L'un et l'autre connurent les tourmentes révolutionnaires, qu'ils ont cependant vécues diversement. En 1828, se documentant et enquêtant sur la chouannerie encore vivace dans les esprits alors que nombre de protagonistes étaient toujours vivants, Balzac fut accueilli à Fougères par le fils de l'un d'entre eux, Gilbert de Pommereul dont le père, *François René* de Pommereul – dont le double prénom n'évoque guère une personnalité castelbriandiste –, était mort cinq ans plus tôt après avoir écrit une *Histoire de l'Isle de Corse*[84] qui mentionne l'abbé Fabiani, oncle de Simon Bonaventure et fameux pour sa participation à divers coups de main audacieux. Le général de Pommereul, devenu préfet, avait une réputation d'anticlérical qui heurtait les sensibilités locales et ne pouvait trouver de sympathie auprès d'un officier corse élevé dans le piétisme de la Contre-Réforme et marqué par des traditions d'affiliation à des confréries. Mais on peut imaginer que des récits de ses campagnes en Corse et des services rendus à la monarchie napolitaine circulaient dans les salons de Fougères où Balzac fut reçu. Général d'artillerie comme Baston de La Riboisière, le beau-frère de la *dame de Fabbiany* née du Pontavice, il avait lui aussi croisé le futur empereur. Mais, à la différence du camarade du

[83]Michel Vergé-Franceschi, *Le Voyage en Corse*, Robert Laffont, 2009, pp 1052-1057.
[84] Deux tomes. Editée à Berne, chez la Société typographique, 1779.

jeune officier corse à La Fère, futur héros de la Grande Armée, il déclina l'offre de rejoindre l'armée d'Italie et termina une carrière sans gloire comme directeur de l'Imprimerie.

Un autre Breton avait écrit une histoire de la Corse. L'abbé de Germanès, vicaire général de Rennes, choisit de se concentrer sur les révolutions mais il se livre aussi à une description très fine. Il inventorie la noblesse de l'île et paraît s'être bien documenté. Ainsi distingue-t-il entre les familles féodales, les familles dites caporales, apparues à la fin du Moyen Âge dans les territoires passés sous l'administration directe de la Commune de Gênes, et les familles nobles venues d'Italie, notamment les Fabiani[85]. Germanès, qui établit consciemment un lien avec les chroniqueurs du passé, notamment Filippini, entend faire découvrir une province devenue française depuis peu et qui mérite d'être découverte. Cette curiosité et les travaux qu'elle suscita dans le voisinage proche de Saint-Malo et de Fougères méritent d'être relevés.

Le vicomte le Bouteiller, qui prit part lui aussi à la campagne de Corse de 1769, est surtout connu pour sa proximité avec les Chouans, sans compromission avec la Révolution et ses idées. Si ses écrits mentionnent les *Fabiany*[86] dans l'entourage de La Rouërie et parmi les sympathisants actifs du clergé réfractaire, il ne semble pas établir un lien avec sa propre participation à la campagne de Corse.

A l'époque de Chateaubriand, la Corse – théâtre de luttes incessantes et surtout connue par ceux qui avaient été mêlés ou associés aux campagnes militaires - n'était pas encore devenue une paisible destination de voyages littéraires. Notre grand écrivain ne l'a donc connue que par ouï-dire. S'il s'y était rendu, il aurait sans doute décrit ses habitants comme des êtres aussi exotiques que les Espagnols croisés sur les routes à son retour de Jérusalem ou les Grecs rencontrés en s'y rendant. C'est d'ailleurs peut-être en puisant dans ces impressions méditerranéennes et quasi mauresques qu'il brosse en 1814 un portrait outrancier de *Buonaparte*, en Africain, étranger à nos mœurs civilisées, qui contraste avec le tableau apaisé de Napoléon et de la Corse qu'il livre dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Les propos de l'écrivain dépassent la simple critique personnelle en s'en prenant au peuple corse dans son ensemble, ce qui lui vaut quelques critiques cinglantes d'insulaires indignés qu'on puisse les comparer à des esclaves et douter de leur loyauté envers la France tout comme à l'égard du roi[87].

On a beaucoup glosé sur Chateaubriand et Bonaparte. La confrontation entre ces deux êtres d'exception ne peut pas laisser indifférent. En 2015 encore, parut un livre d'Alexandre Duval-Stalla : *François-René de Chateaubriand et Napoléon Bonaparte, une histoire, deux gloires, biographie croisée*. Evoquée dans cet ouvrage, leur *gémellité* a été souvent soulignée. On peut prolonger ces commentaires ou constructions en s'appuyant sur un concept magnifiquement développé par Antoine Compagnon : celui d'*antimoderne* qui s'applique bien à Chateaubriand auquel est consacré un long développement dans cet ouvrage de référence, *Les Antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*. Comme nous l'avons déjà suggéré, Chateaubriand et Napoléon auraient pu trouver dans leur terroir respectif des points de convergence. Mais nous parvenons à la conclusion paradoxale que ce qui les rapprochait, c'était en fait la distance qu'ils avaient prise avec leurs origines pour accéder à une stature nationale et universelle.

[85] Abbé de Germanès, vicaire général de Rennes, *Histoire des Révolutions de Corse*, Paris, 1771, t 3, p 264.
[86] Dont le nom est transcrit avec une orthographe étrange *Fabiang* dans la publication de ses écrits.
[87] Ainsi cette Réponse à un article de *M. de Chateaubriand*, de J.M. Bradi, insérée dans le *Journal des Débats* du 7 avril 1814.

Cependant, il y avait aussi entre eux la distance qui sépare un *antimoderne* d'un moderne, un romantique dont les désirs d'action tournent en fait à une forme de dandysme et un héros à l'antique, un *homme illustre* comme les évoque Plutarque, prenant les risques de l'action car mû par l'idéal de la *virtus* romaine, tout en recherchant une construction durable dans les codes et lois qu'il édicte et les institutions qu'il fonde.

Chateaubriand reconnaît ce contraste et c'est sans doute la raison pour laquelle il se veut plus politique qu'écrivain. Ainsi, il s'exaspère parfois de n'être considéré *que* comme écrivain alors qu'il rêvait de laisser sa marque comme homme d'Etat. D'où sa réaction outrée lorsque John Petit-Senn lui exprime son admiration pour ses créations littéraires[88]. Sans doute ses œuvres de plume lui paraissaient-elles plus fragiles que les productions de l'art militaire, de la stratégie et de la législation. Comme pour réconcilier leurs statures ou leurs statues déjà immobiles devant l'éternité, *l'Enchanteur* revient à l'essentiel, face à l'ombre géante du *Petit Caporal* quand il écrit :

> « *J'étais fils de la mer comme lui, ma nativité était du rocher comme la sienne. Je me flatte d'avoir mieux connu Napoléon que ceux qui l'ont vu plus souvent et approché de plus près* »[89].

Allant à l'essentiel, de la Corse, comme de la Bretagne, Chateaubriand veut d'abord en retenir la force tellurique, exaltant les éléments constitutifs de ces vieilles terres granitiques qui résistent aux assauts de la mer. C'est comme si l'âme de Saint-Malo, sa magie archipélagique, les regards perçant l'horizon de Jacques Cartier, Duguay-Trouin, Surcouf, … conjuguaient leurs rêves avec ceux des îles Sanguinaires, des calanques de Piana ou du Cap Corse, en contemplant le vol de l'Aigle, réconciliés par le désir d'une France plus forte et affrontée aux grands enjeux du monde.

Dans leur ultime dialogue par écrits interposés, l'écrivain et l'empereur s'affranchissent des distances et du temps. Ils prennent de la hauteur pour accéder à une forme d'intemporalité sur fond d'épopée. Le premier pour hisser l'empereur déchu au rang des héros épiques :

> *Les fléaux de Dieu conservent quelque chose de l'éternité et de la grandeur du courroux divin dont ils émanent. (…) Né dans une île pour aller mourir dans une île, aux limites de trois continents*[90].

Le second pour reconnaître à l'écrivain la trempe d'un paladin :

> *Chateaubriand a reçu de la nature le feu sacré : ses ouvrages l'attestent. Son style n'est pas celui de Racine, c'est celui du prophète (…). Ce qui est certain, c'est que tout ce qui est grand et national doit convenir à son génie*[91].

*

* *

[88]Cf. Le témoignage de John Petit-Senn rapporté par Jean-Paul Clément, introduction aux *Mémoires de Madame de Chateaubriand, cahier rouge et cahier vert,* Perrin, L'Histoire en mémoires, 1990. p 209, puis, récemment, par Bernard Degout in *« Je ne suis plus que le Temps », Essai sur Chateaubriand,* Fayard, 2015, pp 19 ss.

[89]*Mémoires d'Outre-Tombe*, livre XXIV, chap 14, p 1251 : *Mes derniers rapports avec Bonaparte*.

[90] *Mémoires d'Outre-Tombe*, ibid. : extrait d'un article paru dans le Conservateur que Napoléon aurait effectivement lu sans prendre ombrage de la connotation négative de la comparaison avec un fléau.

[91] Ibid. citation tirée des *Mémoires pour servir à l'histoire de France*, par M. de Montholon, tome IV, p 243.

Chateaubriand ne pouvait ignorer l'existence d'une parenté avec la Corse dans son cercle familial proche. Mais son silence à ce propos ne pourrait trouver de réponse claire que par la découverte de documents inédits, notamment dans sa correspondance. Il est difficilement concevable que sa sœur Bénigne ne lui ait fait part ni du mariage d'un fils dont il allait s'efforcer de soutenir la carrière de sous-préfet[92], ni de celui de sa petite-fille avec un vieux nom de Bretagne – par surcroît proche parent du comte de Saint Aulaire, ambassadeur et académicien comme lui, mais aussi d'un personnage que les *Mémoires d'outre-tombe* évoquent sur le ton caractéristique où s'exprime son mépris le plus hautain, le duc Decazes, coupable d'être *favori* de Louis XVIII, autrement dit le jouet d'un souverain trop aveugle pour savoir reconnaître les vrais mérites …

Précurseur du romantisme, notre grand écrivain avait trop de hauteur de vues pour se complaire dans un genre qui s'épanouit au XIX^{ème} siècle : le voyage en Bretagne ou en Corse. Flaubert, Maxime du Camp, Prosper Mérimée, Théophile Gautier[93], Guy de Maupassant … y cherchèrent des formes de pittoresque que Chateaubriand avait répudiées en se livrant à une initiation autrement plus universelle, celle du Nouveau Monde d'abord, puis de l'Orient, avec *l'Itinéraire*. Ce faisant, René accomplit mieux que bien d'autres sa vocation de Malouin, en coupant les amarres pour prendre le grand large. De même, Napoléon avait assouvi les aspirations de tout Corse qui le conduisirent en Egypte, en Italie, à Berlin et à Moscou et bien ailleurs, illustrant combien la Corse, cette île-monde, appelait elle aussi à dépasser l'horizon de tout berceau.

Etrange paradoxe et inversion des rôles où l'insulaire s'enfonce dans une aventure continentale alors que le péninsulaire s'affronte au Nouveau Monde – qui tenta brièvement Napoléon au lendemain de son abdication – et musarde dans les détours méditerranéens de la Morée, de la Terre Sainte et de l'Espagne.

Henry ZIPPER de FABIANI[94]

[92] Saluons à cet égard le travail très complet d'Alfred Jamaux publié dans cette revue même : « Chateaubriand et ses neveux », *Annales* 2012, pp. 50-63, dont deux pages sont consacrées à François de Québriac. A notre connaissance, c'est la seule étude fouillée qui fut jusqu'à présent consacrée à sa carrière, même si, comme tous les autres auteurs, il ne s'est guère intéressé aux origines de son épouse née *de Fabbiany*.

[93] Amant d'une petite nièce de Simon de Fabiani, la comtesse Marie Mattei (1818-1902), dont la correspondance a été publiée en 1972, accompagnée d'une préface bien documentée sur les Fabiani et leur palazzo de Monticello [Eldon Kaye, *Lettres à Théophile Gautier et à Louis de Cormenin*, suivi de *Poèmes à Marie Mattei*, de Théophile Gautier, Librairie Droz S.A, Genève, 1972].

[94] Ancien ambassadeur, membre de la Société Chateaubriand et du Souvenir de Chateaubriand – Amitiés Culturelles.

Au manoir des Touches, est né René-Auguste…

« LA FIGURE DU PÈRE »

René-Auguste de Chateaubriand, Seigneur de Combourg (1718-1786)

Ni portrait, ni caricature, cependant nous connaissons les célèbres pages des « Mémoires d'outre-tombe » où Chateaubriand évoque l'auteur de ses jours, dont la stature l'impressionnait :

« M. de Chateaubriand était grand et sec ; il avait le nez aquilin, les lèvres minces et pâles, les yeux enfoncés, petits et pers ou glauques, comme ceux des lions ou des anciens barbares. Je n'ai jamais vu un pareil regard : quand la colère y montait, la prunelle étincelante semblait se détacher et venir vous frapper comme une balle. »

Et quelques chapitres plus loin, se remémorant les soirées de Combourg :

« Mon père commençait alors une promenade, qui ne cessait qu'à l'heure de son coucher. Il était vêtu d'une robe de ratine blanche, ou plutôt d'une espèce de manteau que je n'ai vu qu'à lui. Sa tête, demi-chauve, était couverte d'un grand bonnet blanc qui se tenait tout droit. Lorsqu'en se promenant, il s'éloignait du foyer, la vaste salle était si peu éclairée par une seule bougie qu'on ne le voyait plus ; on l'entendait seulement encore marcher dans les ténèbres ; puis il revenait lentement vers la lumière et émergeait peu à peu de l'obscurité, comme un spectre, avec sa robe blanche, son bonnet blanc, sa figure longue et pâle. »

Un demi-siècle séparait père et fils, une longue période qui avait amené ce cadet de Bretagne d'un humble manoir de campagne à la seigneurie de Combourg.

René-Auguste est né le 23 septembre 1718 au manoir des Touches en Guitté, près des bords de la Rance, au sud de Dinan. Cinquième enfant et deuxième garçon d'une famille qui en compte douze (huit filles et quatre garçons), il est le fils de François de Chateaubriand et Perronnelle Claude Lamour de Lanjégu.

Son père, sénéchal de la Seigneurie du Lattay en Guenroc, meurt au manoir des Touches le 28 mars 1729, René-Auguste avait dix ans et demi.

Selon la coutume de Bretagne, l'héritage du père revint à l'aîné, François-Henri pour 2/3 et le préciput, le 1/3 restant se partageant entre les autres enfants. L'aîné, contrairement aux traditions nobles, se fit prêtre.

Vers 15 ans René-Auguste, ne pouvant obtenir le brevet lui ouvrant la porte de la Marine Royale, faute de relations, décida, avec l'accord de sa mère, de partir à Saint-Malo pour entrer dans la marine marchande. Ainsi il ne dérogeait pas.

En quittant Guitté, il s'arrête à Dinan chez une parente qui lui donne une lettre de recommandation pour une personne de Saint-Malo. On pense qu'il suivit d'abord des cours d'hydrographie, tout en étant employé de bureau.

Il commence à naviguer comme Terre-Neuvas, au Petit-Nord, dès 1739, d'abord comme enseigne, puis lieutenant. Son frère Pierre s'engage à son tour en 1743 et rejoint le Petit-Nord.

En 1745, l'année de la bataille de Fontenoy, René-Auguste et Pierre embarquent pour les îles sur un bateau armé en guerre et marchandises.

L'année suivante, René-Auguste embarque avec son frère Joseph. Il est capitaine en second. Capturé par les Anglais le 3 mars 1747, il est de retour de Plymouth le 24 avril 1747, sans doute ayant bénéficié d'un échange. Son frère Joseph, moins chanceux, restera prisonnier des Anglais pendant presque deux ans.

Le 30 juin 1747, René-Auguste est reçu capitaine et pilote de bateau ; il n'a pas encore 29 ans.

Le 30 avril 1748, à l'arrêt des hostilités mettant fin à la guerre de Succession d'Autriche (le traité d'Aix-la-Chapelle sera signé le 18 octobre 1748), René-Auguste rentre à Saint-Malo ; Pierre, enseigne, avait débarqué à Marseille quatre jours plus tôt ; Joseph, toujours prisonnier en Angleterre, est libéré peu après.

René-Auguste va alors commander des bateaux pour le compte d'armateurs nantais (notamment pour la Villeboinet).

Le 3 juillet 1753, René-Auguste de Chateaubriand, chevalier, seigneur du Plessis, épouse à Bourseul (où son frère François avait été vicaire) Apolline-Jeanne-Suzanne de Bédée. Par contrat de mariage du 30juin 1753, ils avaient adopté le régime de la séparation de biens.

Après un temps de repos, en septembre 1754, il prend le commandement de *« l'Apollon »* avec son frère Pierre comme premier lieutenant, pour le compte d'un armateur nantais ; c'est sa première traite négrière.

En 1757, René-Auguste quitte Nantes pour s'installer à Saint-Malo comme armateur. Mais c'est à nouveau la guerre (la guerre de Sept Ans a démarré en 1756) et c'est le marasme dans le port de Saint-Malo. Son frère Pierre obtient son brevet de capitaine le 20 mars 1758 et prend le commandement de *« La Villegénie »* dont René-Auguste détient un tiers des parts, tandis que Joseph est engagé comme second. Le bateau est armé en guerre et marchandises.

En 1760, *« La Villegénie »* est prise par un énorme bateau anglais. Faits prisonniers, Pierre et Joseph seront de retour au mois d'août grâce à leur aîné. Ne pouvant reprendre la mer, René-Auguste les affecte à la surveillance de la liquidation des prises.

C'est grâce à la guerre de course que René-Auguste fait sa fortune et celle de ses frères. Ainsi cela lui permet d'acquérir, le 3 mai 1761, la Seigneurie de Combourg qui comptait quarante-et-une paroisses, riche en droits féodaux mais dont le domaine était pauvre et cause de gros soucis.

Pour René-Auguste c'est le retour aux sources, l'honneur du nom retrouvé.

Cependant l'aventure maritime continue. Lorsque le traité de Paris est signé le 10 février 1763, c'est la fin de la guerre, et avec elle la fin de la course en mer. C'est à nouveau une

période économique difficile. Pour faire survivre son entreprise René-Auguste essaie de diversifier ses activités malgré le marasme économique général : il arme au Petit-Nord, se lance dans les assurances maritimes, le commerce des toiles, le commerce des grains en période de famine et même la traite négrière à défaut de mieux. Puis progressivement il ralentit ses activités maritimes.

Son frère Joseph meurt à Dinan le 12 août 1772, puis c'est le tour de l'aîné, François, qui meurt le 26 février 1776.

Au printemps 1777, René-Auguste installe sa famille à Combourg et inscrit Francillon au collège de Dol.

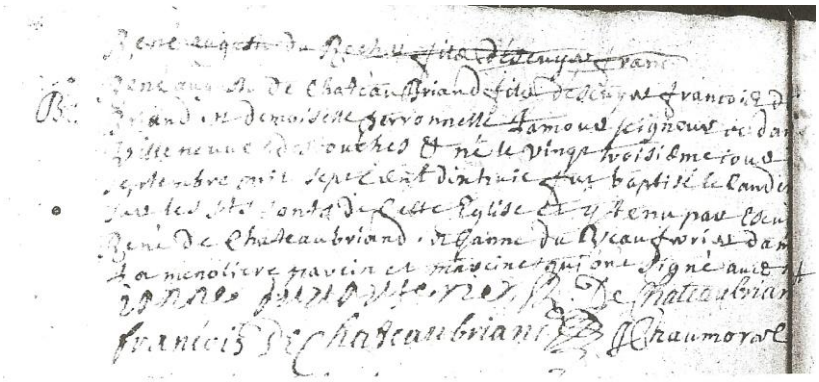
Le 19 juin 1779, René-Auguste tourne définitivement la page de ses aventures maritimes en se faisant radier du rôle d'industrie à Saint-Malo. Il devient propriétaire terrien à plein temps.

Homme courageux et sérieux, avec un grand esprit de famille, il s'intéresse à la politique internationale, suit les affaires de Bretagne, est présent aussi souvent que possible aux Etats de Bretagne, etc…

Monsieur de Chateaubriand meurt le 6 septembre 1786, pas même un mois après le départ de François –René pour rejoindre le régiment de Navarre. Il laisse une veuve et six enfants (deux garçons et quatre filles). Son corps est placé dans une châsse de plomb et inhumé dans l'enfeu seigneurial de l'église de Combourg. Il espérait reposer en paix, laissant à son fils aîné, Jean-Baptiste, le soin de poursuivre le redressement du NOM familial…

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. La Révolution arrive, elle a besoin de balles pour faire la guerre, le maire prend un arrêté pour récupérer le métal nécessaire à cet effet et…en 1793 le corps du Seigneur de Combourg est retiré de sa châsse de plomb et ses restes sont brûlés aux abords du grand mail ; Jean-Baptiste est guillotiné avec Malesherbes, ses beaux-parents et sa femme le 22 avril 1794 ; le château pillé…Sic transit gloria mundi !...

Contre toute attente, ce sera François-René qui continuera le rêve de son père, mais cela constitue une autre histoire. Annie Chuberre



Extrait d'acte de naissance de René-Auguste de Chateaubriand né le 23ème jour de septembre 1718

« Discours de Louis Bertrand, de l'Académie française »

Louis Bertrand, (1866-1941), né en Lorraine, a prononcé, au nom de l'Académie française, le 17 septembre 1935, un discours à Genève à l'occasion de l'inauguration d'une stèle en l'honneur de Chateaubriand, voici un bref rappel historique.

François-René de Chateaubriand est passé à diverses reprises à Genève : une première fois, brièvement, en 1805 ; puis en 1831, exilé volontaire, Chateaubriand s'installe avec Céleste aux Pâquis, dans les faubourgs de Genève. Il rentre à Paris pour défendre la cause d'un enfant : Henri V, au sujet du bannissement de la famille de Charles X *« Je défends le malheur »* écrira-t'-il à une dame le 31-10-1831. Il revient à Genève en septembre 1832 avec l'espoir de pouvoir travailler à ses Mémoires. Hélas, la duchesse de Berry est arrêtée à Nantes le 7 novembre 1832 et transférée à Blaye. Chateaubriand rentre précipitamment à Paris où il arrive le 17 novembre 1832 dans l'espoir de défendre la duchesse prisonnière. Pendant ses séjours de 1831-1832, Chateaubriand entretient des relations avec la société genevoise de l'époque et avec les familles Constant, Rigaud etc…

Bien plus tard, au cours d'une réunion de la Société Chateaubriand qui se tint le 12 mars 1934 à Paris chez Mme la Comtesse Le Marois née Haussonville, à la suite de la conférence sur Chateaubriand à Genève par M. Guillaume Fatio, de Genève, celui-ci eut l'idée de rendre hommage à Chateaubriand sur les lieux que l'écrivain fréquenta à Genève, dans le quartier du Pâquis. L'idée plut beaucoup, et il fut décidé d'offrir à la ville de Genève un médaillon de bronze reproduisant, agrandi, le médaillon de David d'Angers. Le travail de sculpture du médaillon fut confié à Alphonse Terroir. Le projet fut approuvé par Genève le 23 janvier 1935. M. Guillaume Fatio constitua à Genève un comité pour faire ériger une stèle destinée à recevoir ce médaillon en le faisant encastrer dans la stèle avec cette mention :

« À Chateaubriand qui aima dans Genève une cité libre inspirée du christianisme »
« Séjours à Genève : 1805-1831-1832. »

Cette stèle fut implantée sur le terrain de la Fondation Butini, auprès du lac, en face du Mont-Blanc, à l'endroit où la route de Paris rejoint le quai Wilson.

Dans un esprit d'amitié franco-suisse et de « fête de l'esprit », un programme de trois jours fut établi. Au cours de la dernière journée, soit le 17 septembre, fut inaugurée, avec beaucoup de solennité, la stèle à Chateaubriand avec plusieurs discours par des notabilités, dont celui de. M. Louis Bertrand.

Annie Chuberre

Lundi 24 octobre 2016

« CHATEAUBRIAND et les moulins »

par Alfred Jamaux

I- Le moulin américain

C'est la description la plus complète que l'on trouve dans son œuvre ; elle est à la fois poétique et réaliste. C'est dans ce moulin que Chateaubriand apprend l'arrestation de Louis XVI à Varennes et décide de regagner sa patrie, après 6 mois de voyage en Amérique. Un premier paragraphe décrit poétiquement les lieux[95] :

> « J'avisai au bord d'un ruisseau une maison américaine, ferme à l'un de ses pignons, moulin à l'autre. J'entrai, demandai le vivre et le couvert et fus bien reçu.
>
> « Mon hôtesse me conduisit par une échelle dans une chambre au-dessus de l'axe de la machine hydraulique. Ma petite croisée, festonnée de lierre et de cobées à cloches d'iris, ouvrait sur le ruisseau qui coulait étroit et solitaire entre deux épaisses bordures de saules, d'aulnes, de sassafras, de tamarins et de peupliers de la Caroline. La roue moussue tournait sous ces ombrages, en laissant retomber de longs rubans d'eau. Des perches et des truites sautaient dans l'écume du remous ; des bergeronnettes volaient d'une rive à l'autre et des espèces de martins-pêcheurs agitaient au-dessus du courant leurs ailes bleues.
>
> « N'aurais-je pas bien été là avec la triste, supposée fidèle, rêvant assis à ses pieds, la tête appuyée sur ses genoux, écoutant le bruit de la cascade, les révolutions de la roue, le roulement de la meule, le sassement du blutoir, les battements égaux du traquet, respirant la fraîcheur de l'onde et l'odeur de l'effleurage des orges perlées ? » […]
>
> « Le fracas des armes, le tumulte du monde retentit à mon oreille sous le chaume d'un moulin caché dans des bois inconnus. J'interrompis brusquement ma course et je me dis : « Retourne en France. »

Arrivons-en rapidement à la technique molinologique : le bâtiment en question est moulin par un bout, habitation par l'autre : c'est le cas général de tous les moulins à eau à cette époque dans tout le monde occidental, sauf quand le relief s'y oppose. C'est au XIX^{e} siècle, quand le moulin devient minoterie, que le minotier construit à petite distance sa maison de maître.

Le « ruisseau étroit et solitaire » qui amène l'eau à la roue est un « canal d'amenée » artificiel et le moteur hydraulique est une « roue en dessous » qui fait ses « révolutions » régulières. Ce n'est pas la roue qui donne le bruit caractéristique du moulin, le tic-tac, comme tout le monde le prétend. La roue fait peut-être seulement « valao, valao » comme le dit Paul Féval. Autre précision très juste de Chateaubriand : « le bruit de la cascade » : il y a à proximité de toute

[95] *M.O.-T.*, L VIII, chap. 5, La Pléiade p. 267

roue de moulin une petite cascade artificielle qui évacue l'excès de volume d'eau nécessaire à la marche de la roue.

Pénétrons maintenant dans le moulin où se mélangent les bruits intérieurs. La meunière a conduit Chateaubriand dans une chambre située dans la partie moulin et bien placée pour détailler ces bruits.

Sous le plancher tourne « l'axe de la machine hydraulique » appuyé sur ses coussinets. La force rotative de la roue est transmise à la meule tournante qui écrase les grains sur la meule gisante. Notre ami entend le « roulement de la meule » : c'est le mot juste. « Les battements égaux du traquet » dominent le tout : c'est l'onomatopée maîtresse du moulin, le tic-tac. Littré dit que c'est « un bruit sec résultant d'un mouvement réglé » et il énumère le tic-tac du cœur, celui de la montre et de l'horloge, celui du tournebroche et, bien sûr, celui du moulin.

Le blé qu'on veut moudre est placé dans une trémie, petite pyramide de planches dont la pointe est en bas. Le blé passe de cette pointe aux meules par un auget, mais pour que les grains glissent régulièrement dans cet auget il faut lui donner des chocs réguliers ; le dispositif est le traquet ou babillard ; il se règle : les secousses fortes augmentent la quantité de blé écoulé, les secousses faibles la diminuent.

Notre ami entend encore le sassement du blutoir ; ce dernier a été inventé au XVIII^{e} siècle et permet au meunier de séparer mécaniquement la farine du son. Auparavant le client rentrait chez lui avec sa boulange, l'étalait dans un sas, ou grèle, ou tamis, qu'il secouait énergiquement à la force des poignets : la farine traversait la soie, ou filtre, le son restait dans le sas. Les boulangers professionnels passaient des jours entiers à tamiser. Le blutoir mécanique dispense de cette corvée mais le sassement de cet outil fait plus de bruit.

Il y a aussi dans le moulin de bonnes odeurs qui changent selon la nature de la céréale traitée et le degré de mouture. Le meunier devait ce soir-là travailler de l'orge car Chateaubriand reconnaît « l'odeur de l'effleurage des orges perlées ». Ces orges perlées ont été un grand mystère pour moi, mais il y a une dizaine d'années, alors que nous visitions un petit moulin des Vosges, le jeune meunier présenta ses produits, au nombre de 6 ou 7 ; parmi eux, des orges perlées. Vous ne doutez pas de mon bonheur ; j'ai alors cherché de l'orge perlée dans les magasins bio, j'en ai trouvé et nous avons préparé des desserts aussi bons que le riz. À l'époque de Chateaubriand, le meunier préparait ses orges perlées en réglant l'écartement des meules de telle façon que tout le son superficiel soit enlevé et le grain réduit à l'état de petites boules farineuses. Le grain n'était effectivement qu'effleuré et non écrasé et l'odeur qui se répandait dans le moulin plaisait particulièrement au jeune Chateaubriand.

Aucun éditeur des *Mémoires* n'a expliqué ces détails ; seul Jean-Claude Berchet s'y est essayé en 1989 ; il pense que « effleurage » est une erreur et qu'il faudrait écrire « affleurage » qui signifierait bonne mouture aboutissant à la « fleur de farine ». Mais l'orge perlée n'est pas de la farine. Littré ne connaît pas ce sens ; par contre, pour lui, « effleurer » c'est n'entamer que la superficie.

II- Où notre jeune voyageur d'un peu plus de 22 ans a-t-il acquis une telle connaissance du moulin en général ?

À 7 ans il retourne à Plancoët pour être relevé du vœu de sa nourrice. Il a déjà vu les nombreux moulins à vent des environs de Saint-Malo qu'il quittera à un peu plus de 8 ans ½, en mai 1777 lors d'un voyage qui lui permettra de découvrir ceux de la baie de Cancale jusqu'au Vivier. Pendant près de dix années il passe ses vacances à Combourg et tandis qu'il fait ses études principalement chez les prêtres séculiers (diocésains) de Dol, les Portier, Porcher, Égault, Leprince, Caperan, Rever, et, après, ceux du collège de Rennes puis du collège de Dinan.

Lors des promenades hebdomadaires le collégien a pu passer près d'un moulin à vent et d'un moulin à eau ; ils pullulent autour de Dol.

Contrairement à l'adage « Entrer comme dans un moulin », les meuniers ne tenaient grande ouverte leur porte à cause des vols et surtout des accidents possibles avec les machines en rotation. Mais Chateaubriand connaîtra à Combourg quelques moulins où il sera accueilli avec déférence : ceux qui étaient la propriété de son père comme comte de Combourg.

> « La terre de Combourg n'avait pour tout domaine que des landes, quelques moulins et les deux forêts, Bourgouët et Tanouërn, dans un pays où le bois est presque sans valeur. »

Le domaine est ce qui reste au seigneur en toute propriété et qui peut rapporter gros si les terres sont d'une grande surface et de bonne qualité. Pauvre M. de Chateaubriand, ce n'est pas son cas et l'on comprend son acharnement à obtenir des redressements fiscaux en sa faveur.

Avec la réaction nobiliaire, et principalement en Bretagne où le ban de moulin s'était bien maintenu, les moulins fournissaient une part importante des revenus du domaine seigneurial. Dans mes recherches j'ai trouvé que le bail d'un moulin renouvelé en 1787 est augmenté de 50 %.

Malheureusement M. de Chateaubriand n'est propriétaire que de deux moulins à eau ; mais son fils fait rapidement connaissance avec le plus proche : celui de Combourg, ou du Château. Dès le lendemain de son arrivée, en mai 1777, il explore les environs ; au sud du château il voit :

> « Un étang, la chaussée de cet étang sur laquelle passait le grand chemin de Rennes, un moulin à eau, une prairie couverte de troupeaux de vaches et séparée de l'étang par la chaussée ».

Neuf ans plus tard, au petit matin du 16 août 1786, quand il part pour rejoindre son régiment, il a un dernier regard pour le moulin et ses alentours :

> « Je remontai la chaussée de l'étang ; je vis les roseaux de mes hirondelles, le ruisseau du moulin et la prairie ; je jetai un regard sur le château… ».

J'ai estimé ailleurs que Chateaubriand, désœuvré mais fort en math et bon connaisseur du pays des lieues à la ronde, a accompagné l'ingénieur-géographe du roi Micas dans le levé de la Carte de Cassini en 1784-85.

Le temps ne lui a pas manqué non plus pour visiter le moulin de son père dont les fermiers de 1773 à 1779, Julien Lemonnier et son épouse Claudine Pestel, devaient l'accueillir avec

déférence. Il a pu en observer tous les mécanismes et toutes les préparations à partir des réglages différents des mêmes meules : farine de blé, de seigle, de blé noir, concassage de l'avoine et …. effleurage de l'orge.

Le bail des Lemonnier, payable en or ou en argent, est de 1.500 livres. Dans les dernières années du siècle, le meunier est Charles Lambrouin, époux de Françoise Commessie, qui a dû accepter un fermage plus élevé, 2.000 livres, et connaîtra les affres de la Révolution. La famille Chateaubriand a été touchée par la guillotine et l'émigration ; Julien Corvaisier, le nouveau régisseur, a bien du mal à acquitter les impôts des survivants. Le fisc le menace d'une « exécution » en la personne du meunier Charles Lambrouin, sous la forme d'un garnisaire républicain ; le régisseur paie au dernier moment pour éviter cette extrémité.

Le 2ème moulin à eau de M. de Chateaubriand est dans la paroisse de Cuguen, à 8 km au nord-est de Combourg. Une promenade de 16 km est loin d'effrayer notre jeune hobereau. Nous savons qu'il entraîne très loin des serviteurs de son père, ou, pendant les grandes vacances de 1780, l'abbé Leprince, son professeur de mathématiques qui « possédait à fond la géométrie » mais « se mourait de la poitrine ». Le moulin était loué pour 350 l., presque 4 fois moins que celui de Combourg. Pourquoi une telle différence ?

L'étang de Combourg couvre presque 20 ha, l'étang du Haut du Plessis un peu plus de 6 ha seulement, soit 3,3 fois moins. Donc les prix des 2 baux sont en rapport avec les surfaces des étangs, le moulin de Combourg ayant un « moulant d'eau » 3,3 fois plus élevé que celui du Plessis.

Que dire du revenu du moulin à vent de Trémeheuc ? Ces moulins à vent de l'intérieur tournent peu et le châtelain l'a affeagé : il évite ainsi la charge de son entretien. Même dans ces conditions, le jeune François-René doit cependant être bien accueilli quand il y passe. C'est surtout là qu'il a pu observer de près le mécanisme de cette catégorie de moulin car les meuniers du Sillon interdisaient leur porte aux garnements. Il y a peut-être même accompagné l'ingénieur-géographe Micas qui y a stationné pour observer 7 points géodésiques de la périphérie : c'était un point géodésique important.

Les deux moulins à eau rapportent près de 2.000 l. l'an. M. de Chateaubriand a dû bien regretter que Louise Françoise Marie Maclovie Céleste de Coëtquen, épouse d'Emmanuel Félicité de Duras, pair de France, gouverneur du château Trompette, 1er gentilhomme de la chambre du roi et lieutenant général de ses armées, maréchal de France, ambassadeur en Espagne de 1752 à 1755, ait vendu en 1754 l'étang de Boulet couvrant 120 ha ainsi que son moulin. Le moulant d'eau y était beaucoup plus fort qu'à Combourg et le revenu de même.

Quoi qu'il en soit, la « fréquentation » indéniable de ces 2 moulins à eau a tout appris à Chateaubriand : outillage et productions.

III- Moulins d'ici et d'ailleurs vus ou évoqués par Chateaubriand

Fin XVIIIe on rencontre un moulin à chaque pas. Les premiers que François-René a pu voir sont ceux de Saint-Malo, Paramé, Saint-Servan dont aucun n'appartient à son père. Ce sont de nombreux moulins à vent ; beaucoup de villes, si elles sont entourées de collines ou battues

par des vents réguliers, sont pourvues de ces machines qui procurent la farine nécessaire aux citadins. C'est bien le cas ici. Le jeune garçon passe souvent près d'elles comme quand il va jouer aux quatre coins sur la dune de la Hoguette ou faire un tour à Saint-Servan.

> « Au bout du Sillon, planté d'un calvaire, on trouve une butte de sable au bord de la grande mer. Cette butte s'appelle la Hoguette ; elle est surmontée d'un vieux gibet : les piliers nous servaient à jouer aux quatre coins [….]
>
> « Là, se rencontrent aussi les Miels, dunes où pâturaient les moutons ; à droite sont des prairies au bas du Paramé, le chemin de poste de Saint-Servan, le cimetière neuf, un calvaire et des moulins sur des buttes, comme ceux qui s'élèvent sur le tombeau d'Achille à l'entrée de l'Hellespont ».

Et quand il écrit dans les *Mémoires de ma vie* :

> « J'allais un jour à Saint-Servan avec Géril ; ce joli faubourg dont j'ai déjà parlé est en terre ferme, et séparé de Saint-Malo par le port marchand[96] ».

On peut penser qu'il le trouve « joli » grâce aux moulins du Naye qui le terminaient.

A-t-il fredonné « Tous les meuniers sont des fripons / Tant ceux du Naye que du Sillon », comme les garnements du peuple ? Il est passé prudemment car le danger est d'abord extérieur, les extrémités des ailes frôlant le sol et pouvant happer un étourdi.

Il a vu aussi, à l'occasion des visites à Plancoët, des moulins à eau et à vent, peut-être visité ceux du baron de Plancoët, son oncle, quand il passait au château de Monchoix, « les plus heureuses vacances de [sa] vie ». On pense en particulier au moulin de la Goupillière sur l'Arguenon, près de Plancoët mais en Bourseul ; il dépendait de la Boistardais, aux de Bédée, manoir situé à 1 km au sud. Il appartint à Lucile et le bâtiment est encore connu sous ce prénom dans le canton ; après la mort de Lucile le 10 novembre 1804, François-René hérita d'une partie de ce moulin : il la revendit à sa cousine Caroline de Bédée qui vivait à la Boistardais et à Dinan où elle mourut en 1849.

Il faut aussi penser que René n'a pas manqué l'ascension du monadnock qui domine la pénéplaine à 1.500 m. au sud-ouest de la rue de l'Abbaye où vivaient la grand-mère Mme de Bédée et sa sœur Mlle de Boisteilleul. Cette butte de Brandefer, comme quelques autres du secteur, voit la bruyère de sa lande surmontée d'un gros moulin à vent de 9 m.52 de haut dont la base est à la cote 91.

Pendant les 4 années scolaires à Dol de 1777 à 1781 le jeune interne est passé près de beaucoup de moulins lors des promenades du dimanche et du jeudi. Le préfet de semaine y est peut-être allé d'une leçon de choses. Il a pu prendre des bains dans le Guyoult et dans les étangs près d'un moulin : il n'a parlé que des bains dans la Rance à cause des sangsues, mais cette habitude des bains se perpétua dans la 1ère moitié du XIXe siècle au collège de Dol : j'ai rencontré dans les registres deux noyades de collégiens dolois survenues dans cette occasion.

Après leurs mariages en 1780 et 1782, les 3 sœurs aînées se retrouvent à Fougères où François René se rendra souvent. Il verra les nombreux moulins de cette ville sur le Nançon dont celui

[96] Mémoires de ma vie, L.I, p. 30 dans l'édition J.-C. Berchet, classiques Garnier, 1989

du château avec ses 4 ou 5 roues. Il s'intéressera plus particulièrement au moulin de Marigny, sur Loysance, car la famille Gefflot était, à Saint-Germain en Coglès, propriétaire du château et de la seigneurie à haute justice de Marigny.

Les sœurs fréquentèrent au Bois-Février, château et seigneurie à haute justice de Fleurigné, la famille de Langan. Des détails intéressants sont fournis par Étienne Aubrée dans son livre *Lucile et René de Chateaubriand chez leurs sœurs à Fougères* paru en 1929 sur Émilie Charlotte de Langan. Julie de Chateaubriand, Mme de Farcy, faisait de fréquents séjours au Bois-Février et son frère l'y suivait. Bien qu'il aimât la société, il la quittait souvent, dit Émilie, « pour aller rêver sur les rochers et au bord des ruisseaux » ; j'ajoute : donc près des moulins. Sur le Janson, affluent de rive droite du Couanon, les moulins du Bas-Montbrault et de Février faisaient partie du domaine proche ; entre les deux, le moulin de Choisel appartenait à la même seigneurie mais, situé en la Chapelle-Janson, avait peut-être les faveurs de René. Écoutons Étienne Aubrée :

> « Le souvenir de Chateaubriand est resté attaché […] à une petite cascade d'eau servant de déversoir du trop plein de la rivière passant au moulin de Choisel [….] Chateaubriand aimait venir rêver près de cette petite cascade […], ce déversoir est toujours appelé « la cascade de Chateaubriand ».

C'est en allant à Fougères en février ou mars 1789 que, selon la 1ère lettre de la *Correspondance générale*, Chateaubriand a failli verser avec sa chaise de poste et se noyer dans l'étang de Choiseul près de Dol ; il connaissait ce moulin depuis ses années de collège et on imagine le meunier et son domestique aidant le postillon à sortir de ce mauvais pas.

Au cours de ses voyages Chateaubriand se fait souvent un plaisir d'observer les moulins.

Nous avons cité une allusion aux moulins de l'Hellespont. Voici un passage de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*[97] : Chateaubriand se trouve sur un bateau parmi environ 200 pèlerins, ils se sont embarqués à Constantinople :

> « Dès le lendemain de notre départ, la fièvre me reprit avec assez de violence : je fus obligé de rester couché sur ma natte. Nous traversâmes rapidement la mer de Marmara [...] Nous passâmes devant la presqu'île de Cyzique, et à l'embouchure d'Aegos-Potamos. Nous rasâmes les promontoires de Sestos et d'Abydos : Alexandre et son armée, Xerxès et sa flotte, les Athéniens et les Spartiates, Héro et Léandre, ne purent vaincre le mal de tête qui m'accablait ; mais lorsque, le 21 septembre, à six heures du matin, on me vint dire que nous allions doubler le château des Dardanelles, la fièvre fut chassée par les souvenirs de Troie. Je me traînai sur le pont ; mes premiers regards tombèrent sur un haut promontoire couronné par neuf moulins : c'était le cap Sigée. Au pied du cap je distinguais deux tumulus, les tombeaux d'Achille et de Patrocle ».

Et le 3 octobre, quand il part pour Ramleh :

> « […], nous passâmes près d'un moulin abandonné : M. de Volney le cite comme le seul qu'il eût vu en Syrie ; il y en a plusieurs autres aujourd'hui. [98]».

[97] IIIème partie

Dans *Le dernier Abencérage* Chateaubriand évoque des choses vues en Espagne lors de son retour ; il représente Aben-Hamet herborisant dans la vallée du Douro du côté de Grenade :

> « Le Douro roulait au milieu du vallon, et présentait le long de son cours de frais moulins [….] »

Quand il habite à Paris, Chateaubriand n'oublie pas les moulins. Un exemple : la généreuse Céleste a fondé en 1819, au sud de Paris près de l'Observatoire, l'Infirmerie Marie-Thérèse pour les vieux prêtres et les vieilles dames, surtout nobles, sans ressources. Le couple Chateaubriand habite les lieux de 1826 à 1838, quand Céleste cède à l'évêché de Paris. Chateaubriand a beaucoup aidé sa femme dans ce « paradis » de la rue d'Enfer. Très actif, l'écrivain a encore beaucoup planté :

> « Quand je suis las de mes jardins, la plaine de Montrouge les remplace. J'ai vu changer cette plaine […] Il y a 25ans qu'en allant à Méréville, au Marais, à la Vallée aux Loups, je passais par la barrière du Maine ; on n'apercevait à droite et à gauche de la chaussée que des moulins [...] Quelques guinguettes s'élevèrent autour des moulins, depuis la barrière du Maine jusqu'à la barrière du Mont-Parnasse. Plus haut était le moulin janséniste [...], un village se forma avec une rue pavée, des chansonniers et des gendarmes […] ».

Les Chateaubriand commencent à voir se peupler le cimetière de Montparnasse ouvert en 1824 à 350 m. à l'ouest. Notre auteur précise même que l'asile des morts fut établi dans un enclos où était « un moulin ruiné », le Moulin des Frères de la Charité surnommé après une restauration au XVIII^{e} siècle « moulin moliniste » parce que fréquenté en promenade par les élèves de Louis-le-Grand conduits par les jésuites. Le bâtiment existe encore, sans ailes, dans le cimetière. À peu de distance était le moulin des jansénistes, but de promenade du collège des oratoriens alors installé dans l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul d'aujourd'hui ; il était construit à la pointe ouest du cimetière Montparnasse où est encore le jardin du moulin des 3 Cornets, nom d'origine. On trouve encore maintenant dans le 14ème arrondissement la rue du Moulin de la Vierge, celle du Moulin des lapins et celle du Moulin vert.

Plus tard, l'opposant politique, sexagénaire, ne cesse de voyager.

En 1832, avec Céleste il cherche un logis à l'étranger ; ils sont à Genève le 11 septembre. Chateaubriand se rend en pèlerinage à Coppet avec Mme Récamier :

> « Du château, nous sommes entrés dans le parc ; […] le vent s'abattait par degrés et laissait ouïr un ruisseau qui fait tourner un moulin. […]. [Le] lendemain du jour de mes dévotions aux morts de Coppet, […] je suis allé chercher, toujours avec madame Récamier, des promenades moins fréquentées. Nous avons découvert, en aval du Rhône, une gorge resserrée où le fleuve coule bouillonnant au-dessous de plusieurs moulins, […] »[99].

Le 21 mai 1833, allant à Prague le voyageur est arrêté par les douaniers à Waldmünchen où il doit attendre un passeport ; le 22 il se promène aux environs du village :

---

[98] P. 976 – œuvres romanesques et voyages, T II, La Pléiade
[99] La Pléiade, tome 2, p. 606 et 607

« Nous suivîmes parmi les molières un petit courant d'eau qui mettait en mouvement des usines. On fabrique des toiles à Waldmünchen »[100].

Il effectue un second voyage en septembre de la même année 1833. Il est sur le chemin de Padoue à Prague lorsque :

« Dans la nuit du 22 au 23, je traversai une masse épaisse de montagnes ; [….] Aux environs de Gemünd, des forges hydrauliques mêlaient le retentissement de leurs pilons à celui des écluses de chasse ; de leurs cheminées s'échappaient des colonnes d'étincelles parmi la nuit et les noires forêts de sapins. À chaque coup de soufflet sur l'âtre, les toits à jour de la fabrique s'illuminaient soudain, comme la coupole de Saint-Pierre de Rome un jour de fête »[101].

Et enfin Le « moulin » où Chateaubriand a rendu visite à un boulanger poète à Nîmes : lors du voyage de 1838 dans le midi de la France[102] :

« À Nîmes, […] je suis aussi allé chercher Jean Reboul. [….] Je l'ai trouvé dans sa boulangerie ; je me suis adressé à lui sans savoir à qui je parlais, ne le distinguant pas de ses compagnons de Cérès. […] il m'a mené dans son magasin ; nous avons circulé dans un labyrinthe de sacs de farine, et nous sommes grimpés par une espèce d'échelle dans un petit réduit, comme dans la chambre haute d'un moulin à vent. ».

« Il fallut me séparer de mon hôte non sans souhaiter au poète les jardins d'Horace. J'aurais mieux aimé qu'il rêvât au bord de la cascade de Tibur, que de le voir recueillir le froment broyé par la roue au-dessous de cette cascade ».

Ce passage semble dire que Reboul s'occupait en même temps d'un moulin à eau ; ce n'était pas le cas, il n'y avait pas de moulin près de la boulangerie. Chateaubriand ne peut s'empêcher d'évoquer un moulin lorsqu'il voit des sacs de farine. C'est le même monde.

IV- Les enchantements du moulin de Méréville

Comme Alphonse Daudet plus tard Chateaubriand a réellement habité épisodiquement un moulin : celui de Méréville, en Beauce orientale, dans la vallée de la Juine, affluent de l'Essonne. C'est en 1784 que le banquier Laborde acheta le château et fit aménager un immense parc par Hubert Robert. C'est à peine terminé quand, 10 ans plus tard, la Terreur coupe la tête du propriétaire dans la fournée des Fermiers généraux.

Sa fille, Natalie de Laborde (1771-1834) épousa Charles de Noailles ; ils eurent une fille unique, Léontine. Une liaison dévorante de plus de 5 ans lia Natalie et Chateaubriand entre 1805 et 1811. Mais cette « madame » est absente des *Mémoires d'Outre-Tombe.*

[100] Idem, p. 654.
[101] Ibidem, p. 840
[102] *La terrible course de Chateaubriand (1838)*, Roger DENUX, l'Amitié par le Livre, 1980, p. 86

Dans son livre paru en 2008, *L'Enchanteresse de Chateaubriand,* M.-Claude JARDIN parle du moulin de Méréville :

> « Si la Révolution n'a pas épargné le village […] la vallée de la Juine est toujours aussi attachante. Elle a repris avec bonheur ses longues chevauchées le long de la rivière qui, de moulin en moulin, la ramènent à la Porte du Potager par le chemin des Cailles[103] ».

Chateaubriand vient pour la 1ère fois à Méréville en 1804 ou 1805, accompagné de Céleste :

> « Entre les promenades en barque sur la Juine, la découverte des fabriques – dont le moulin du Pont séduit tout particulièrement François-René – et le cheminement entre les multiples essences du domaine, la journée s'écoule fort agréablement[104] ».

Il effectuera plusieurs séjours à Méréville au cours de l'été 1805.

> « La tradition veut qu'il ait été logé dans les appartements luxueusement aménagés du Moulin du Pont. Dessinée par Bélanger, c'est la fabrique préférée de Natalie. Le bruit de la roue, son battement mesuré appellent à la rêverie. Entourée de grands peupliers, elle a l'avantage d'être un havre de fraîcheur en été. Son originalité tient à une double fonction : rustique, côté route communale, raffinée, côté parc, avec de « jolis logements et un salon élégant » agrémentés d'un balcon. À en croire Alexandre, « ce lieu paisible et riant semble fait pour servir de retraite au poète ou d'asyle au sage[105] ».

Chateaubriand va y terminer les 8 premiers chapitres des *Martyrs*, peaufiner les portraits de Cymodocée et de Velléda. Mais les tête-à-tête avec Natalie sont rares, elle tient à la discrétion. Il écrit à son ami Joubert :

> « J'ai été content de Méréville. C'est une belle création comme jardin, mais ce n'est que cela. Les hôtes ont été charmants, bons, simples. La Syrène était plus séduisante que jamais, malgré sa fièvre. Mais enfin, je suis à Fervacques. Vogue la galère ! Le péril est passé, du moins jusqu'à la première occasion[106] ».

Mais : « À Méréville, ils se sont juré de s'aimer dans le plus prestigieux des jardins du monde. L'Alhambra les attend ».

Par la suite et pendant quelques années, Jean d'Ormesson dit ceci : « Natalie était toujours là. René se rendait à Méréville aussi souvent que possible. En été surtout, il y passait de longs séjours ».

Je crois pouvoir ajouter que c'est alors que le moulin fut le témoin de leurs effusions.

---

[103] Page 86
[104] Page 99
[105] Page 104
[106] Page 105

Les moulins ne furent donc jamais absents de la vie et de l'œuvre de Chateaubriand. Comme d'ailleurs de tant de poètes, de chansonniers, de romanciers, de peintres, dessinateurs et photographes à l'âge d'or de la carte postale.

Alfred Jamaux